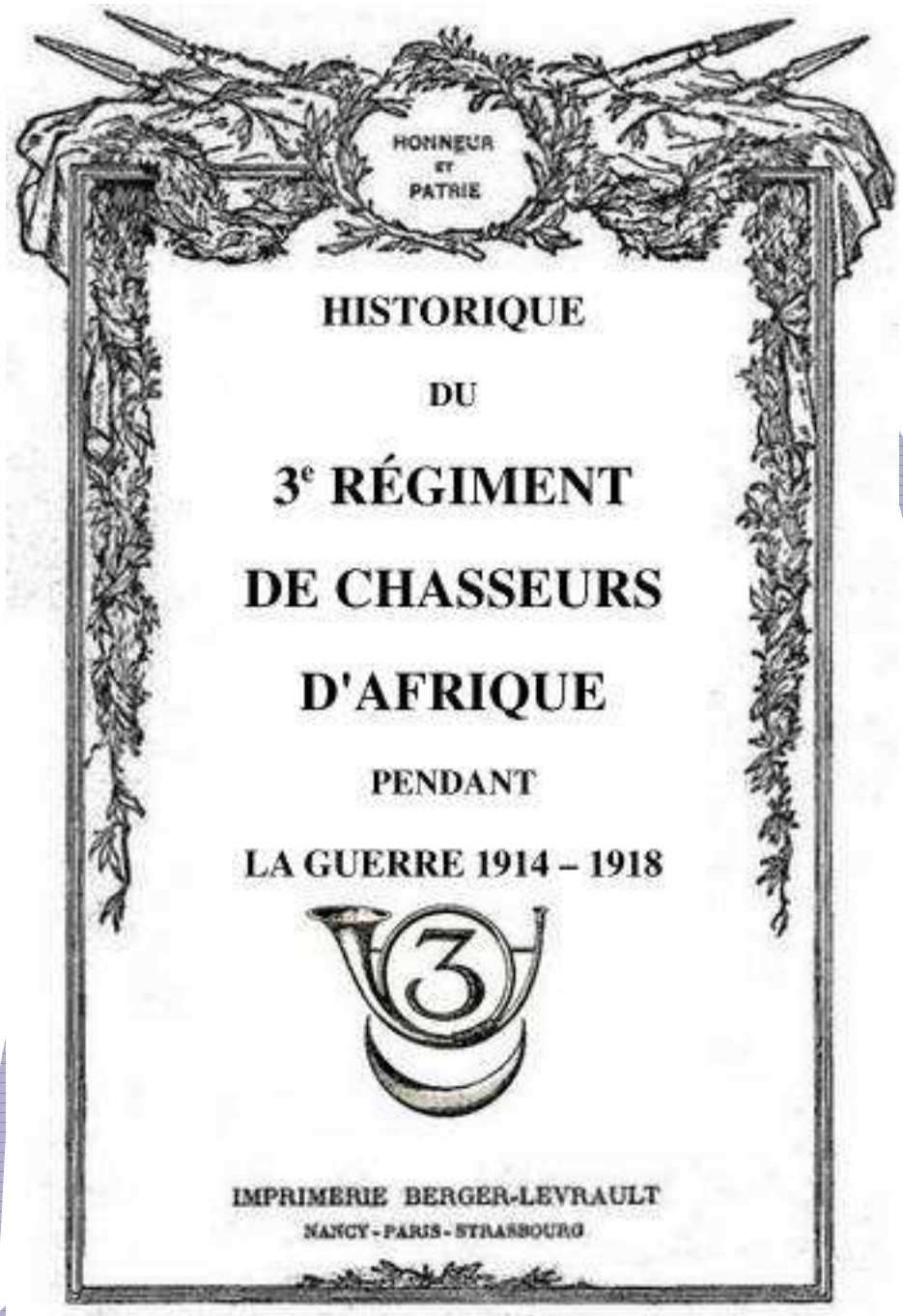
Historique du 3e Régiment de Chasseurs d'Afrique
Imprimerie Berger-Levrault – Nancy-Paris-Strasbourg
numérisation : P. Chagnoux - 2013

Titre : **3e REGIMENT DE CHASSEURS D'AFRIQUE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Cavalerie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **http://gallica.bnf.fr/**
Référence : **IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT** **NANCY-PARIS-STRASBOURG**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2013**

Ancestramil


HONNEUR
ET
PATRIE
HISTORIQUE
DU
3e RÉGIMENT
DE CHASSEURS
D'AFRIQUE
PENDANT
LA GUERRE 1914 – 1918
3
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY - PARIS - STRASBOURG

Historique du 3e Régiment de Chasseurs d'Afrique
Imprimerie Berger-Levrault – Nancy-Paris-Strasbourg
numérisation : P. Chagnoux - 2013

HONNEUR ET PATRIE

HISTORIQUE

DU

3e RÉGIMENT

DE CHASSEURS

D'AFRIQUE

PENDANT

LA GUERRE 1914 – 1918

An tramil



IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

Nancy – Paris - Strasbourg

L'ÉTENDARD DU 3e RÉGIMENT DE CHASSEURS D'AFRIQUE



Photo prise sur les bords du Rhin en janvier 1919.

BATAILLES INSCRITES SUR L'ÉTENDARD

CONSTANTINE — SÉBASTOPOL — SOLFÉRINO

PUEBLA — MAROC

Historique du 3e Régiment de Chasseurs d'Afrique
Imprimerie Berger-Levrault – Nancy-Paris-Strasbourg
numérisation : P. Chagnoux - 2013

PRÉFACE

Cet historique devant être mis entre les mains de tous les braves qui ont combattu le bon combat sous les plis du glorieux étendard du 3e Chasseurs d'Afrique, durant la grande guerre 1914 - 1918, il est juste qu'ils n'oublient pas cependant leurs aînés. Aussi nous a-t-il paru bon, en guise de préface, de résumer, en quelques lignes, l'histoire de ce beau régiment depuis la formation jusqu'en 1914.

Créé en 1833, ainsi que le 1er et le 2e, au début de la conquête de l'Algérie et exprès pour elle, le 3e Chasseurs d'Afrique prend part, depuis lors, non seulement à toutes les campagnes d'Afrique, mais encore à presque toutes les guerres et expéditions lointaines de notre histoire nationale. Il ne cesse de se distinguer et de s'affirmer partout comme un régiment d'élite qu'on se dispute l'honneur de commander. Il compte parmi ses colonels les noms les plus illustres de la cavalerie française :

BOYER	**1833**	**D'ALINCOURT**	**1880 – 1881**
RIGAUD	**1833 – 1835**	**Du BUQUOY**	**1881 – 1887**
CORRÉARD	**1835 – 1836**	**BUFFET**	**1887 – 1889**
LANEAU	**1836 – 1841**	**De FORSANZ**	**1889 – 1895**
NOËL	**1841 – 1846**	**LUGON**	**1895 – 1901**
De MIRBECK	**1846 – 1852**	**SAINTE-CHAPELLE**	**1900**
NEY de La MOSKOVA	**1852 – 1853**	**GRELLET**	**1903 – 1906**
De MÉSANGE	**1853 – 1860**	**CLEMENÇON**	**1906**
Du BARAIL	**1860 – 1863**	**ANDRIEU**	**1910**
MARGUERITTE	**1863 – 1864**	**COSTET**	**1913**
De MONTARBY	**1864 – 1868**	**FAURE**	**1916**
De GALLIFFET	**1868 – 1870**	**TOULAT**	**1918**
FLOGNY	**1870 – 1874**	Lieutenant-colonel	
GAUME	**1874 - 1880**	**LEFÈVRE**	**1920**

Conquête de l'Algérie

Il n'est pas une colonne, pas un combat sans le 3e Chasseurs d'Afrique. Ses citations à l'ordre ne se comptent plus.

De 1833 à 1836, il se distingue dans toutes les affaires de la région Bône — Guelma.

En novembre 1836, il participe à la première expédition de Constantine ; le 13 octobre 1837, il prend part à la prise historique de Constantine qui devait être sa future garnison.

1839. — Marche sur Djemilah.

1841. — Expédition aux monts Aurès.

1842. — — de Tébessa.

1843. — — de Collo.

1845. — — de l'Aurès et des Portes de Fer.

1849. — — de Zaatcha.

1851. — Affaire de Bougie.

1852. — Expédition de la Kabylie Orientale.

1853.— — du Sahara.

1854. — — du Djurdjura.

Guerre de Crimée (1854 – 1855).

Le 3e Chasseurs d'Afrique fait partie de la 1re division de cavalerie (général **MORRIS**), prend une part brillante aux combats de Traktir, la Tchernaïa et assiste à la prise de Sébastopol (8 septembre 1855).

Retour en Algérie.

Le **12 mai 1856**, le 3e Chasseurs d'Afrique s'embarquait pour rentrer à Philippeville.

Décembre 1856 - février 1857. — Colonne mobile du Sahara.

1857. — Colonne de Kabylie.

1858. — — de l'Aurès.

Guerre d'Italie (1859).

Débarqué à Gênes, il marche sur Voghera, Montebello, Novare, Melegnano et prend sa part brillante habituelle à la victoire de Solférino (24 juin).

Le 19 août, il s'embarquait à Gênes pour Philippeville et rentrait à Constantine le 26.

Son étendard recevait, le 27 juin 1909, la médaille d'or commémorative de la campagne, décernée par la ville de Milan.

Expédition de Syrie (août - octobre 1860).

Un escadron y participe, prend part aux colonnes de Liban et rentre à Constantine le 14 octobre.

Ancestrami

Guerre du Mexique (1862).

Le 3e Chasseurs d'Afrique y détache deux escadrons, qui s'embarquent à Alger le 9 septembre, sous les ordres du colonel **du BARAIL** et débarquent le 2 novembre dans la rade de Sacrificios.

1863. — Combats de Cholula, d'Atlisco.

Le colonel **du BARAIL**, nommé général, est remplacé par le colonel **MARGUERITTE**.

1864. — Combats de Xérès, de Guadalupe.

Il convient de signaler tout particulièrement ce combat de Guadalupe et la belle conduite du brigadier **PIERRE** qui s'empara de l'étendard du corps des lanciers de Zacatecas, en tuant l'officier qui le portait, — haut fait d'armes qui eût dû valoir à l'étendard du régiment la croix de la Légion d'honneur.

1867. — Les escadrons du Mexique rentrent en Algérie.

Guerre franco-allemande (1870 – 1871).

C'est l' « année terrible ».

Le 3e Chasseurs d'Afrique, embarqué, le 18 juillet, sous les ordres du colonel **de GALLIFFET**, était affecté à l'armée du Rhin.

Il s'y comporta comme l'on sait et gagna dans la journée fatale de Sedan (1er septembre 1870) un des plus beaux fleurons de sa couronne de gloire.

Il fut un des quatre régiments qui prirent part à la charge historique de la division de chasseurs d'Afrique commandée d'abord par le général **MARGUERITTE**, puis par **GALLIFFET** (1) dans le ravin de Floing.

On sait le mot de **GALLIFFET** au général **DUCROT** qui ordonnait cette charge : « *Tant qu'il en restera un, mon Général* » ; on sait aussi l'exclamation d'admiration que cette folie héroïque arracha à Guillaume Ier de Prusse, lui-même (2) : « *Ah ! les braves gens!* »

Les chasseurs d'Afrique furent décimés, mais ils avaient sauvé l'honneur de l'armée.

Cette charge a été immortalisée en un monument élevé à Floing même, dit monument des « Braves Gens », inauguré le 1er septembre 1910, et sur lequel le 3e Chasseurs d'Afrique a la gloire d'être inscrit.

Les débris du régiment sauvèrent à nouveau l'honneur de la France à l'armée de la Loire et rejoignaient Constantine le 2 mai 1871.

(1) Le général MARGUERITTE ayant été blessé grièvement.
(2) L'inoubliable Grand-père, ainsi que Guillaume II, le Kaiser, se plaît à qualifier son aïeul.

Campagne du Maroc (1908 – 1909 – 1911).

Le 3e Chasseurs d'Afrique fut un des premiers régiments auxquels il fut fait appel pour la campagne du Maroc Occidental.

Dans les premiers jours de janvier 1908, un détachement de deux escadrons (1er et 4e), sous les ordres du chef d'escadrons **des MONSTIERS MÉRINVILLE**, s'embarque à Philippeville.

Débarquement, le 10 janvier 1908, à Casablanca :

1908. — Colonnes **d'AMADE**, Kasbah-Mediana, combat de Bir-Rechid où tombèrent le lieutenant **RICART**, les chasseurs **ROUSSEAU** et **de KERGOLAY**, combat de Rfakha.

Le 2 octobre, le 4e escadron s'embarque à destination de Philippeville, le 1er escadron à son tour rejoint en juin 1909.

1911. — Nouveau détachement :

Le ***25 avril 1911***, le 2e escadron (capitaine **de BORDESOULLE**) quitte Sétif en chemin de fer et s'embarque à Alger le *2 mai*.

6 mai : débarquement à Casablanca.

14 - 18 mai : colonne **DALBIEZ** à travers le Mamora.

19 - 27 mai : colonne **GOURAUD**, attaque de Kenitra, combat de Zegotta.

Engagement de M'Zala des Beni Amar.

Juin-juillet : colonne **BRULARD**, combat de Balilit, combat et prise de Meknès, engagement de Souk el Arba.

Septembre : colonne **BRONDELAT**.

Mars 1912 : colonne **MAZILIER**.

Février 1913 : retour du 1er escadron à Sétif.

Ancestrami

Historique du 3e Régiment de Chasseurs d'Afrique
Imprimerie Berger-Levrault – Nancy-Paris-Strasbourg
numérisation : P. Chagnoux - 2013

HISTORIQUE

DU

3e RÉGIMENT DE CHASSEURS D'AFRIQUE (1)

1914 – 1919

———

I — ANNÉE 1914

———

LA MOBILISATION

Le 1er août 1914, le 3e Chasseurs d'Afrique était stationné en entier en Algérie sous les ordres du colonel **COSTET** : É.-M. et 2e demi-régiment à Constantine, le 1er demi-régiment à Sétif, lorsque le même jour, à 17 heures, il reçoit l'ordre de mobilisation.

Cette mobilisation, en Algérie comme en France, s'accomplit avec la régularité, l'ordre admirables qui ont été si souvent signalés. Les officiers et hommes de complément, obéissant sans une défaillance à leurs convocations, viennent avec une belle vaillance prendre place dans le rang.

La P. C. du régiment (Constantine) et le 1er demi-régiment (Sétif) exécutent simultanément, chacun dans sa garnison respective, les opérations compliquées et minutieuses qui constituent la mobilisation proprement dite. Le 3, tout est prêt, et, laissant le 5e escadron ou escadron de dépôt à Constantine, les divers éléments s'embarquent le même jour en chemin de fer pour Alger où ils arrivent dans la nuit du 4 au 5 août (2).

A Constantine comme à Sétif, la municipalité, les autorités locales, ainsi qu'un grand concours de population, viennent faire leurs adieux et offrir leurs vœux aux chasseurs. Foule émue mais recueillie. Il y a là bien des parents, pères, mères, frères, sœurs ; des épouses, des enfants, des fiancées, dont le cœur se serre douloureusement, mais chacun refoule ses larmes dans l'acceptation du grand devoir, chacun voulant offrir à la patrie sa part de sacrifice.

Dans le régiment, le moral de tous : officiers, gradés et cavaliers, est magnifique. C'est une vaillance calme et forte, sans fanfaronnade, ce qu'on peut appeler une « belle sérénité patriotique ». Chacun, en effet, a pu suivre depuis un mois les préliminaires de cette guerre, chacun a pu se rendre compte

(1) Pour suivre en détail les opérations du régiment au cours de la grande guerre, se reporter à la carte du front occidental n°30, mise en vante par la librairie Berger-Levrault.Prix : 3f 50.
(2) Voir aux annexes le détail de la composition du régiment.

des efforts de la France pour empêcher la catastrophe : efforts se butant à la mauvaise foi de l'Allemagne qui veut la guerre. Chacun sent que cette guerre sera une lutte suprême entre le droit, la justice et la force brutale, et pour chacun la justice et le droit ne peuvent pas ne pas triompher.

Chacun d'avance fait son sacrifice suprême pour le triomphe de la grande cause et jure de se montrer digne de ses glorieux aînés les héros de Constantine, Sébastopol, Solférino, Puebla et surtout Floing [(1)].

Embarqué dans l'après-midi du 5 sur *la Savoie* (2e demi-régiment) et *la Tafna* (É.-M.et 1er demi-régiment), le régiment débarque le 7 à Cette, où il bivouaque près de la gare, et qu'il quitte le 8 en chemin de fer (quatre trains), à destination de Lyon où il arrive le 9.

Là, il se complète en matériel, puis, les 12 et 13, quatre trains enlèvent à nouveau le régiment à destination du front.

Débarqué les 13 et 14 à Dugny près Verdun, le 3e Chasseurs d'Afrique va cantonner, le 15, à Aucourt.

Là, le régiment reçoit son ordre d'affectation comme cavalerie de corps au corps d'armée colonial (général **LEFÈVRE**), composé des 2e et 3e divisions coloniales, plus une brigade indépendante, la 5e (21e et 23e régiments d'infanterie coloniale) [(2)].

En même temps il reçoit l'ordre de se porter le lendemain 16 sur Dun-sur-Meuse où il s'installe au bivouac.

Le même jour le général commandant le corps d'armée adresse à ses troupes, réunies pour la première fois, l'ordre du jour suivant :

ORDRE N° 2

Le corps colonial a, pour la première fois, l'honneur de se trouver réuni en corps d'armée de campagne.

Le général commandant le C. A. salue ses vieilles troupes de l'infanterie et de l'artillerie coloniales. Il salue également les nouveaux venus : sapeurs du génie, déjà rencontrés sous tous les climats d'Afrique et d'Asie ; 3e Chasseurs d'Afrique aussi fier que nous de se souvenir que, le même jour, ses charges d'Illy et notre défense de Bazeilles ont sauvé l'honneur.

Demain, le corps d'armée franchira la Meuse. Souvenez-vous, marsouins et bigors, que vos anciens de Bazeilles, dans cette vallée de la Meuse, vous ont laissé leur exemple à suivre, leur mort à venger, la victoire à ressaisir.

Pensez enfin, vieux coloniaux dont les poitrines médaillées ont affronté le feu des quatre coins du monde pour doter le pays de territoires nouveaux, que, cette fois, vous combattez pour la patrie

(1) Voir la Préface.

(2) A l'origine ce corps colonial était seul de son espèce. On en constitua, par la suite, un deuxième qui prit le n° 2, et le corps du début devint le 1er corps d'armée colonial, ou 1er C. A C , tandis que les divisions prenaient l'abréviation officielle de D. I. C. (2e D. I. C., 3e D. I. C.) et les régiments celle de R. I. C. — A part une courte interruption, au moment de la première bataille des Flandres, le 3e chasseurs d'Afrique resta affecté au 1er C. A. C. pendant toute la campagne, jusqu'à sa désignation pour rentrer en Algérie (mars 1919).

elle-même, son honneur, son existence et sa plus grande gloire.

Fait au Q. G. de Dombasle-en-Argonne, le 14 août 1914.

Le Général de division

commandant le Corps d'armée colonial,

Signé : **LEFÈVRE**.

PREMIÈRES OPÉRATIONS

———

BATAILLE DES ARDENNES

Le corps d'armée colonial appartenait à la IVe armée (général **de LANGLE de CARY**), laquelle était en réserve, le corps colonial lui-même en réserve d'armée.

Lorsque, par suite de la violation de la Belgique par les armées allemandes, et de l'extension du front vers l'ouest, la IVe armée entra en ligne entre la Ve et la IIIe armées, le corps colonial, à son tour, reçut l'ordre de venir s'intercaler entre le 2e C. A. (droite) et le 12e C. A. (gauche).

16 août. **—** En conséquence, le C. A. C. franchit la Meuse, le 16, à Dun-sur-Meuse, direction générale Neufchâteau, tandis que le 3e Chasseurs d'Afrique recevait l'ordre d'aller occuper, jusqu'à l'arrivée de l'infanterie (0 h.30), Chauvency-Saint-Hubert et Bièvres.

A 18 h.30, le régiment lève le bivouac et se porte rapidement sur ces deux villages qu'il trouve vides d'ennemis.

17 août. — Le **17**, à 0 heure, le lieutenant **FREYSSENGE**, envoyé en reconnaissance sur Thonne-le-Thil, trouve en ce point la brigade de dragons (général **ROBILLOT**) de la 9e division de cavalerie (général **de L'ESPÉE**) [(1)].

Le Q. G. de la 9e D. C. est à Montmédy.

D'autre part, la liaison est établie à Margut avec le 12e C. A. (21e Chasseurs à cheval).

18 août. **—** Le 18, deux pelotons du 3e escadron, sous les ordres du sous-lieutenant **HUMBERT**, sont détachés à la 5e brigade coloniale et ont l'honneur de prendre les premiers le contact avec l'ennemi.

Parti à 5 heures, avec mission de reconnaître l'axe Margny — Limes — Gérouville — château d'Orval, le sous-lieutenant **HUMBERT** tombe à Herbeuval sur un peloton de cavaliers ennemis

(20 hommes environ) auquel il donne la chasse jusqu'à Villers-devant-Orval, mais là il est reçu à coups de fusil par des cyclistes allemands occupant le village et déjà aux prises avec un détachement du 21e Chasseurs à cheval.

(1) C'est cette D. C. qui a signalé l'avance allemande à travers l'Ardenne belge.

Se trouvant en dehors de son axe de marche, le sous-lieutenant **HUMBERT** n'insiste pas et revient vers Margny où il fait boire et manger ses chevaux, lorsqu'un habitant lui signale la présence d'une reconnaissance ennemie à la ferme Hutoy ; en hâte l'officier fait brider et reprend sa mission sur la route Margny — Gérouville.

A hauteur de la cote 300, reçus par une fusillade tirée à 200 mètres par des cavaliers pied à terre, la pointe, au galop, s'empare d'un des éclaireurs à cheval, les autres cavaliers ennemis remontent à cheval en hâte. Accompagné du maréchal des logis **BEAUJOUR** et de quatre cavaliers, le sous-lieutenant **HUMBERT** se lance à leur poursuite, et les ayant rejoints au bout de 300 ou 400 mètres, en abat deux (dont l'officier) à coups de revolver, trois autres sont sabrés, un seul parvient à s'échapper dans les bois.

Le succès est complet et les pertes nulles (un cheval blessé légèrement par une balle).

Le général commandant le C. A. C. adresse au colonel la lettre suivante :

« *J'ai l'honneur de vous prier de transmettre mes félicitations au lieutenant HUMBERT, du 3e Chasseurs d'Afrique, pour le courage et l'allant dont il a fait preuve dans sa reconnaissance sur Gérouville, le 18 août.* »

C'est le premier fait de guerre du corps d'armée colonial pendant cette campagne [(1)].

Cette reconnaissance conduite avec mordant apporte un témoignage de plus aux remarques si souvent faites au début de la campagne, savoir :

a) Ascendant de la cavalerie française sur la cavalerie allemande, supériorité à l'arme blanche ;

b) Tactique généralement employée par cette cavalerie allemande qui refuse le combat, cherchant à attirer nos patrouilles et détachements sur des obstacles (lisières de bois, de villages) garnis de feux.

Pendant ce temps, les deux autres pelotons du 3e escadron, sous les ordres du capitaine **CHANZY**, avaient opéré pour le compte du régiment une reconnaissance sur le front Herbeuval — Breux — Avioth — Verneuil, sans incident.

19 août. — Le général commandant le C. A. vient à Chauvency voir le régiment et, sur renseignements des habitants disant qu'on a vu la valeur d'un régiment de cavalerie allemande vers Gérouville, donne l'ordre au colonel **COSTET** d'aller opérer une reconnaissance sur l'itinéraire Thonne-le-Thil — Herbeuval — Villers-devant-Orval.

Le colonel laisse le 3e escadron à la ferme Verru et part avec le reste du régiment, traversant ces divers villages sans incidents. La majeure partie de cette reconnaissance se fait d'ailleurs à l'intérieur des avant-postes d'infanterie qui bordent, d'une façon générale, la frontière.

Ce n'est qu'aux abords de Villers-devant-Orval, que le régiment franchit la ligne des avant-postes, traverse ensuite Villers-devant-Orval, qu'il trouve inoccupé, et reste en observation au nord de ce village jusqu'au soir, en liaison avec la 9e D. C. qui opère au nord d'Orval.

Dans la soirée, le régiment revient cantonner à Chauvency-Saint-Hubert jusqu'au 20 inclus.

21 août. — Le régiment quitte Chauvency-Saint-Hubert à 2 h.30 pour aller cantonner à Thonne-le-Thil, où il arrive à 5 heures.

Il en repart à 15 heures avec ordre de se porter à Jamoigne par Herbeuval, château d'Orval, Pin et de

(1) Le sous-lieutenant HUMBERT fut l'objet, par la suite, d'une citation à l'ordre de la IVe armée.

surveiller les routes venant de la direction générale de Neufchâteau à travers les forêts de Chiny et Neufchâteau.

Au moment où le régiment débouche au nord de la forêt d'Orval, à la nuit tombante, il se heurte à une division du 12e C. A. qui vient de livrer un combat à la lisière des bois, contre une forte reconnaissance ennemie.

Le combat s'étend vers Jamoigne ; ne pouvant gagner ce point, le régiment s'arrête à Valansart (23 heures) et y passe la nuit, la bride au bras.

Deux reconnaissances avaient précédé le régiment d'une heure.

La première (sous-lieutenant **PIERSON**) sur l'axe de marche, devait continuer ensuite à travers la forêt de Chiny sur Suxy, par Bulles.

La deuxième (lieutenant **de CLERMONT-TONNERRE**) par Gérouville, Bellefontaine, Tintigny, Rossignol sur Les Fosses à travers la forêt de Neufchâteau.

Pour les raisons indiquées ci-dessus, le sous-lieutenant **PIERSON** ne peut dépasser Valansart et est rejoint par le régiment.

Le lieutenant **de CLERMONT-TONNERRE** se heurte, vers Bellefontaine, à trois pelotons de uhlans qui se retirent vers Rossignol ; au même point, il est rejoint par le 21e Chasseurs à cheval dont le colonel l'avertit que le 2e C. A. arrive. Le lieutenant **de CLERMONT-TONNERRE** transmet ce renseignement au C. A. C. et continue vers Rossignol, où il est arrêté par l'ennemi [(1)] qui occupe quelques maisons.

Le chasseur **POULET** tue à bout portant un uhlan qui sort d'une maison, mais le chasseur **GUILLOUT** est tué.

C'est le premier chasseur du régiment tombé au champ d'honneur.

Au moment où le lieutenant **de CLERMONT-TONNERRE** cherche à tourner le village par l'est, il est rejoint par deux escadrons du 6e Dragons (escadrons divisionnaires des 2e et 3e D. I. C.) qui constituent la pointe d'avant-garde du C. A. C.

Jugeant ne pouvoir traverser la forêt de Neufchâteau, le lieutenant **de CLERMONT-TONNERRE** rejoint le régiment.

Combat de Rossignol (22 août 1914).

De Valansart à Rossignol. — Le 3e Chasseurs d'Afrique a donc passé la nuit à Valansart. Le 22, à 5 heures, le lieutenant **THIBAULT**, du 3e escadron, apporte un ordre du C. A. C. Le colonel réunit les officiers et leur en donne connaissance.

Cet ordre est en substance le suivant :

Le C. A. C. va se porter sur Neufchâteau en deux colonnes :

Colonne de gauche (5e brigade coloniale) par Les Bulles — Suxy, ayant à sa disposition deux

(1) Sans doute les trois pelotons de uhlans mentionnés plus haut ; même remarque que pour la reconnaissance du sous-lieutenant HUMBERT.

pelotons du 3e Chasseurs d'Afrique.

Colonne de droite (3e D. I. C. et 2e D. I. C.) par Rossignol, Les Fosses, dans l'ordre de marche suivant :

Avant-garde : les 2 escadrons divisionnaires (6e Dragons) ; 1er R. I. C. ; 3e Chasseurs d'Afrique ; 2e R. I. C. ; reste de la 3e D. I. C. (1) ; 2e D. I. C.

Le 3e Chasseurs d'Afrique doit rester ainsi intercalé dans la colonne pendant toute la traversée de la forêt de Neufchâteau, à la sortie de la forêt « éclater dans toutes les directions » (2) pour couvrir la marche du corps d'armée.

Le colonel ajoute que des grosses forces ennemies sont signalées à 30 kilomètres environ au nord de Neufchâteau, se dirigeant du nord-est au sud-ouest, et que la IVe armée allait marcher sur elles pour leur tomber dans le flanc gauche.

Le colonel enfin, prenant texte d'exemples précédents, recommande aux officiers en reconnaissance de ne pas se laisser entraîner à la poursuite de cavaliers ennemis, de se méfier notamment des lisières de bois, la plupart barrées de fil de fer et garnies de fusils (3) .

Deux pelotons du 4e escadron (capitaine **LE PETIT**) sont désignés pour être détachés près de la 5e brigade.

Le reste du régiment monte à cheval (6 heures) pour se porter sur Rossignol afin de prendre place dans la colonne, traversant Jamoigne, Termes où les fantassins de la 2e D. I. C. sont encore en cantonnement.

Ordre de marche :

2e escadron (avant-garde) (capitaine **RIVES**) ;

1er escadron (capitaine **CHAVERONDIER**) ;

Deux pelotons du 4e escadron ;

Section de mitrailleuses (lieutenant **DOUSSOT**) ;

Train de combat ;

3e escadron (capitaine **CHANZY**).

Formation : colonne par 4 sur la route.

Pendant toute cette courte étape (Valansart — Rossignol), le régiment ne cesse d'être inquiété en tête et sur ses flancs par des patrouilles de cavalerie ennemie.

Aux abords de Rossignol, la pointe d'avant-garde (lieutenant **de FAURE**), déployée en fourrageurs, est reçue à coups de fusil par quelques fantassins ennemis occupant la lisière du village (4).

(1) Moins le 7e R. I. C. resté à Saint-Vincent à la disposition du général commandant le C. A. C.
(2) Termes mêmes de l'ordre d'après les témoins.
(3) Témoignage du lieutenant de FAURE.
(4) Rossignol avait été occupé le 20 par la brigade ROBILLOT de la D. C. de L'ESPÉE. A peine celle-ci avait-elle quitté le village qu'elle était remplacée par un fort détachement allemand, infanterie et cavalerie, sans qu'on puisse préciser l'effectif (déclaration de M. van der Straten Panthos, propriétaire du château de Rossignol), le village est en grande partie pillé.

Ancestramil

L'officier est grièvement blessé [5] . Le chasseur **JAUD'HUIN**, son ordonnance, fit preuve en la circonstance d'un dévouement et d'un sang-froid admirables. Voyant son lieutenant tomber à terre sans mouvement, **JAUD'HUIN** saute de cheval à 200 mètres des fantassins ennemis qui s'apprêtaient à se saisir de l'officier, et aussi paisiblement qu'au champ de tir, ouvre le feu, à genou, sur les Allemands qu'il oblige ainsi à rebrousser chemin, non sans avoir lui-même essuyé plusieurs coups de fusil.

Des éclaireurs de cavalerie allemande débouchent également devant le régiment, une patrouille du 2e escadron les poursuit et ramène deux chevaux de prise. Il est 7 h.30 environ.

Pendant que le 2e escadron opère la reconnaissance de Rossignol, le régiment met pied à terre le long de la voie du chemin de fer d'intérêt local.

Les renseignements de cette reconnaissance n'ont pas eu le temps de parvenir que déjà débouche la colonne d'infanterie (3e D. I. C.) venant du sud, précédée des deux escadrons divisionnaires (6e Dragons) (8 heures environ).

Le 3e Chasseurs d'Afrique prend alors sa place dans la colonne, derrière le 1er R. I. C. La colonne traverse Rossignol sans incident.

A ce moment (9 heures environ) éclate une vive fusillade provenant de la lisière des bois. Les escadrons du 6e Dragons qui se sont engagés dans la forêt refluent en désordre. Le 1er R. I. C. se déploie à droite et à gauche de la route sur la lisière [1].

Le général de division (**RAFFENEL**) survient en personne, et enjoint au 3e Chasseurs d'Afrique de se porter à l'ouest de la cote 358 pour prolonger la ligne des tirailleurs d'infanterie [2] Le mouvement prescrit s'exécute. Le régiment reste là au combat à pied, environ une heure et demie, en butte au tir d'artillerie ennemie venant de l'est, mais sans pertes.

A 10 h.30, le colonel **COSTET** reçoit du général de division la mission d'aller escorter et protéger un groupe de batteries de la D. I. C. qui est arrêté sur la route Rossignol — Breuvanne, cherchant des emplacements de batteries favorables.

Le régiment monte aussitôt à cheval, et les renseignements faisant craindre un mouvement ennemi venant de l'est, le 3e escadron est détaché avec les ordres suivants :

Deux pelotons (adjudant-chef **BOURSIER** et lieutenant **HUMBERT**), sous les ordres du capitaine, vers Marbehan et Orsinfaing ;

Un peloton (sous-lieutenant **d'YTHURBIDE**) à l'est de Breuvanne, vers Ansart ;

Un peloton (adjudant **BIDAULT**) dans la direction de Valansart pour établir la liaison avec le gros de l'infanterie.

Le reste du régiment se met en marche vers le sud, traverse Rossignol et prend la route de Breuvanne. Bientôt il rencontre les batteries qu'il est chargé de soutenir et avec lesquelles il remonte, les escortant à travers champs, tantôt à l'ouest, tantôt à l'est de la route, à travers des pâturages coupés de haies hautes et épaisses, de clôtures de fil de fer, etc., et non sans recevoir quelques obus venant du sud-est, direction si inattendue que certains officiers les attribuent à un tir trop court de notre propre artillerie ; quelques hommes et chevaux sont blessés.

---

(5) Transporté par la suite au château de Rossignol transformé en ambulance, il y fut fait prisonnier dans la soirée.
(1) Voir aux annexes la notice du Commissaire Royal de Belgique sur le combat de Rossignol (page 109).
(2) Historique sommaire du régiment. Archives du corps.

L'artillerie parvient enfin à se mettre en batterie au sud de Rossignol.

A ce moment (11 h.30) le colonel ayant appris d'un habitant qu'une batterie ennemie était en position à 2.500 mètres à l'est (1) (c'est d'elle sans doute que venaient les obus signalés plus haut), prend la résolution de l'attaquer en la prenant par Breuvanne.

Le colonel commande sabre à la main et le régiment s'ébranle au galop sur la route, par pelotons, à 50 mètres de distance, chaque peloton par quatre. L'état du terrain marécageux, coupé de haies et des clôtures en fil de fer, rend toute autre formation impossible. De plus la route à cet endroit est encaissée. On longe ainsi à vive allure des batteries, des trains régimentaires en colonne sur la route, et, toujours au galop, on aborde le pont de la Sisanne (2)

Là, le régiment est accueilli par des feux violents de mitrailleuse et d'infanterie venant de l'est, à moins de 200 mètres (3), qui lui causent des pertes sensibles, surtout en chevaux. Quelques chevaux enjambent le parapet du pont. Les cavaliers démontés rejoignent les unités d'infanterie.

Le régiment pénètre néanmoins dans Breuvanne, mais le village est encombré par des ambulances, des trains de combat, la situation est difficile. Les obus pleuvent, le pont sur la Semois, particulièrement bombardé, est à peu près impraticable.

Le lieutenant **FREYSSENGE** est alors envoyé en reconnaissance vers le sud, direction de Saint-Vincent, et revient au bout de quelques minutes rendre compte que cette direction est impraticable et que déjà la route est atteinte par des forces grossissantes d'infanterie ennemie qui filtrent sans cesse vers le sud. Il est environ 12 heures. Ne pouvant rester dans cette situation, le colonel décide de battre en retraite par la ferme du Mesnil sur Saint-Vincent, puis Villers-devant-Orval, protégeant, pendant ce mouvement, la retraite du 7e R. I. C.

Le 1er escadron est chargé de protéger la retraite du régiment réduit au 2e escadron et deux pelotons du 4e escadron, en tenant les lisières sud de Breuvanne.

Les dispositions prises par le capitaine commandant **CHAVERONDIER** sont les suivantes :

Trois pelotons au combat à pied ;

Peloton **FREYSSENGE**, face au sud-est, à l'ouest de la route de Tintigny ;

Pelotons **MAYLIN** et **VACHERAND**, face à l'est, à l'est de la même route ;

Les chevaux de mains sont dans une cour de ferme dans le village ;

Peloton **PIERSON**, réserve à cheval, à la sortie nord de Breuvanne.

Cette ligne de tireurs prolongeait au sud la ligne du 3e colonial qui faisait face à l'est entre Rossignol et Breuvanne (4).

---

(1) Il a été impossible de préciser l'emplacement exact de cette batterie.
(2) Historique sommaire.
(3) Rapport du capitaine FREYSSENGE qui a compté au moins une compagnie embusquée dans les prés derrière les haies.
(4) De divers témoignages recueillis par la suite, notamment par le capitaine FREYSSENGE, il résulterait que le général RAFFENEL, commandant la 3e D. I. C., n'avait sous ses ordres, le 22 août, que trois de ses régiments, les 1er, 2e, 3e (le 7e, resté à la disposition du général commandant le C. A., à Saint-Vincent) ; plus ses éléments divisionnaires, artillerie, génie, cavalerie, celle-ci constituée par deux escadrons de réserve du 6e Dragons.
Et la physionomie générale du combat de Rossignol semble avoir été la suivante :
Tandis que les 1er et 2e colonial étaient successivement déployés face à la forêt de Neufchâteau, les forces

Le peloton **FREYSSENGE**, installé derrière des haies de jardins, ouvre le feu sur les fantassins allemands qui s'avancent et sont à moins de 200 mètres. Ceux-ci s'arrêtent, se couchent et ripostent, essayant de progresser par bonds individuels, mais y renoncent bientôt, cloués par le tir bien ajusté des chasseurs qui leur fait des victimes. Ils se bornent à riposter sans arrêt, mais sans résultat, tirant trop haut (1).

Ce combat à pied dura près d'une heure.

La situation du 1er escadron devenait très critique, le mouvement débordant de l'infanterie ennemie s'accusait de plus en plus, on s'attendait à un assaut à la baïonnette (2). L'artillerie ennemie rendait la position intenable, causant en hommes et chevaux des pertes sensibles. Le lieutenant **FREYSSENGE** est grièvement blessé au bras gauche.

Dans ces conditions et jugeant le gros du régiment dégagé car on ne voit plus de chasseurs d'Afrique dans Breuvanne (3), le capitaine décide de battre à son tour en retraite par la ferme du Mesnil et donne l'ordre de remonter à cheval.

Le lieutenant **FREYSSENGE**, ne pouvant se mettre en selle, va se faire panser au P. S. de Breuvanne (4)

L'adjudant **FOURNIER** prend le commandement de son peloton et les trois pelotons se rassemblent à la ferme du Mesnil, mais l'artillerie ennemie allonge son tir et la position est également intenable. Le capitaine donne l'ordre de se diriger au galop vers un petit bois situé à environ 600 mètres à l'ouest de la ferme.

On tombe cette fois sous un feu intense de mitrailleuses venant de l'ouest. Plusieurs cavaliers sont tués ou blessés, d'autres démontés.

Le capitaine, qui a son cheval tué, et l'adjudant-chef **MAYLIN** rallient les hommes démontés, tandis que le lieutenant **VACHERAND** reçoit l'ordre d'emmener les cavaliers montés en ordre dispersé, au galop vers le sud-ouest. La tentative est néfaste, la plupart sont tués ou blessés, ces derniers tombent aux mains de l'ennemi.

Le lieutenant **VACHERAND** est mortellement blessé (5), les cavaliers survivants tourbillonnent,

---

allemandes, disponibles du fait que le 2e C. A. (droite du C. A. C.) était demeuré en arrière, attaquèrent la 3e D. I. C. sur son flanc droit, à l'est de la route de Rossignol — Breuvanne, la débordèrent ensuite par le sud de ce dernier village, et enfin, vers le soir, encerclèrent ce qui restait de la 3e D. I. C., en rejoignant à l'ouest les forces ennemies qui, de la forêt de Neufchâteau, s'étaient avancées jusqu'à ce village. Toute l'artillerie de la 3e D. I. C. ainsi que la plus grande partie des différents trains, furent capturés ; en outre, indépendamment des tués, l'ennemi fit un grand nombre de prisonniers, la plupart ramassés sur le champ de bataille.
Le 3e R. I. C. n'aurait pas atteint Rossignol ; pris dès le matin sous le feu de l'artillerie allemande qui tirait sur les deux rives de la Semois, il eut à faire face dans l'après-midi aux forces allemandes venant de l'est.
Le général RAFFENEL, commandant la 3e D. I. C., a été tué le soir, alors qu'il battait en retraite vers le sud, avec le groupe de militaires de toutes armes, tous à pied. (Rapport du capitaine FREYSSENGE.)

(1) Capitaine FREYSSENGE.
(2) Capitaine FREYSSENGE.
(3) Rapport du capitaine FREYSSENGE.
(4) Blessé une deuxième fois aux cuisses au moment où, pansé, il tentait de s'échapper dans la direction suivie par son escadron, il est fait prisonnier par l'ennemi qui s'est emparé de Breuvanne.
(5) Il fut ramené près du capitaine où on l'enroula dans des couvertures ; intransportable, il dut être abandonné. Le soir, lorsque le capitaine et l'adjudant-chef MAYLIN parvinrent à franchir les lignes, il tomba aux mains de l'ennemi. Il mourut d'ailleurs le soir même.

cherchant une issue au cercle qui se referme de plus en plus.

Sur l'ordre du capitaine, l'adjudant **FOURNIER** les rallie (ils sont douze environ, dont deux sous-officiers) et tente de gagner Rossignol, pour y rejoindre le gros de l'infanterie.

Le petit détachement part en ligne droite au plus court, sous les obus, traverse plusieurs fois la rivière qui fait de nombreux crochets à cet endroit, des chevaux s'y noient, les hommes se dispersent. L'adjudant **FOURNIER**, son cheval tué, rejoint seul à pied le 3e escadron enfermé à Rossignol et tombe avec lui, le soir, aux mains de l'ennemi (1) .

Le capitaine **CHAVERONDIER** et l'adjudant-chef **MAYLIN** restent donc seuls dans le petit bois avec six hommes et trois chevaux (il est 14 heures). Cette poignée d'hommes se joint aux débris du 3e colonial qui ont battu en retraite sur le même point, conduits par le colonel en personne, accompagné du drapeau du régiment, et le général **RANDONI**, commandant la 2e brigade coloniale. Le général **RANDONI** est tué.

Les survivants, coloniaux et chasseurs d'Afrique, se groupent autour du drapeau du 3e R. I. C., prêt à le défendre jusqu'à la mort. Tout le reste du jour cette poignée de braves parvient à imposer respect à l'ennemi et la nuit, à la faveur de l'obscurité, réussit à franchir les lignes allemandes pour gagner Pin dans la matinée du 23.

L'adjudant-chef **MAYLIN** tenté de ramener le corps du général **RANDONI** sur un des derniers chevaux survivants. Bientôt ce cheval est tué à son tour, il faut abandonner la dépouille du général.

Le 23, les débris du 1er escadron rejoignent le gros du régiment à Villers-devant-Orval, ainsi que le peloton **BIDAULT** du 3e escadron.

Pendant ce temps, les autres pelotons du 3e escadron, sous les ordres du capitaine **CHANZY**, n'avaient pu atteindre Orsinfaing. Une patrouille, commandée par le maréchal des logis **BEAUJOUR**, envoyée reconnaître le village, est reçue à coups de mitrailleuses et ne revient pas.

L'artillerie ennemie balaie la plaine et cause des pertes sérieuses aux cavaliers qui refluent sur Rossignol, en même temps qu'une compagnie d'infanterie coloniale qui avait reçu la même mission.

Le cercle ennemi se resserre autour de Rossignol ; après plusieurs tentatives infructueuses pour se porter en avant, au prix de nouvelles pertes, les pelotons, ne trouvant plus aucune issue, participent à la défense du parc du château. Mais, vers 17 heures, après une forte préparation d'artillerie, l'ennemi s'empare à la baïonnette du village et du château. La majorité des cavaliers survivants sont faits prisonniers.

Seul, le lieutenant **d'YTURBIDE** parvient à s'échapper avec quatre chasseurs de son peloton.

Il en fut de même de la section de mitrailleuses (lieutenant **DOUSSOT**) qui, restée en soutien des batteries d'artillerie, au sud de Rossignol, tomba aux mains de l'ennemi, en même temps que ces batteries elles-mêmes, après avoir brûlé tout son approvisionnement en cartouches.

Quant aux pelotons du 4e escadron, détachés, nous l'avons vu, avec la 5e brigade coloniale, il a été impossible de préciser leur action. Les archives du régiment signalent seulement les pertes sévères de ce détachement :

(1) Rapport de l'adjudant FOURNIER.

4 sous-officiers, 21 cavaliers, 24 chevaux, disparus.

PERTES

Les pertes du 3e Chasseurs d'Afrique dans ce combat de Rossignol, on le voit, ont été lourdes.

Le 1er escadron presque en entier manque à l'appel, soit :

2 officiers, 8 sous-officiers, 89 cavaliers, 105 chevaux, disparus.

2e escadron :

1 officier, 1 sous-officier, disparus.

3e escadron :

Seul le peloton de l'adjudant-chef **BIDAULT** a rejoint le régiment ; les trois autres ont presque entièrement disparu.

Section de mitrailleuses :

Disparue en entier, y compris l'officier.

Train de combat :

Disparu en entier, y compris le médecin-major et le vétérinaire chef de service.

Le régiment ne comprend donc plus que :

Le 2e escadron presque en entier ;

Deux pelotons du 4e escadron ;

Un peloton du 3e escadron ;

Quelques rares débris du 1er escadron.

LA RETRAITE

23 août. — C'est le commencement de la retraite générale ; le 3e Chasseurs d'Afrique, du moins ce qu'il en reste, reçoit l'ordre de se porter dans la matinée sur Pin, puis Florenville, afin de surveiller les directions nord et nord-est, de fouiller les bois au sud de Jamoigne et de Pin pendant que l'infanterie entame son mouvement de retraite.

Le sacrifice de la 3e D. I. C. et du 3e Chasseurs d'Afrique n'a du moins pas été inutile : le C. A. C. se dérobe sans encombre et les reconnaissances du 3e Chasseurs ne donnent lieu à aucune rencontre.

Le 23 au soir, le 3e Chasseurs d'Afrique cantonne à Charbeaux.

24 août. — La retraite continue sur Sapogne et Chauvency-Saint-Hubert où l'on cantonne à nouveau.

Ancestrami

26 août. — Protégeant toujours la retraite du C. A. C., le 3e Chasseurs d'Afrique marche sur Vaux et Montlibert, poussant des reconnaissances dans la direction d'Herbeuval et Margny et établissant la liaison avec le 2e C. A., vers La Chapelle-Saint-Donat.

Dans la soirée, il passe la Meuse à Martincourt et cantonne à la ferme de Prouilly.

C'était donc la retraite générale qu'on a coutume de désigner sous le nom de retraite de Charleroi. La retraite, avec tout son cortège de souffrances, de fatigues et surtout, hélas ! de découragement.

Néanmoins, le moral de tous reste aussi haut que possible ; sans doute le cœur saigne d'abandonner à l'envahisseur tant de belles contrées de France, tant de richesses, de moissons à peine fauchées ; sans doute les larmes viennent aux yeux devant le douloureux cortège des femmes, des enfants, des vieillards abandonnant leurs foyers, chargés de pauvres paquets faits en hâte, emportant les quelques objets qui leur sont tombés sous la main au dernier moment. Sans doute, en ce qui concerne le 3e Chasseurs d'Afrique, le cœur saigne surtout en pensant aux pertes cruelles que vient d'éprouver le régiment à Rossignol. Chacun cependant, du général en chef au plus petit soldat, chacun garde sa confiance.

« On s'avouait manœuvré, vaincu non ; tout est là [(1)]. »

« L'ordre de retraite paraît à tous beaucoup moins la liquidation d'une défaite que la préparation de la victoire [(2)]. »

« Sur le chemin de la victoire où nous nous étions donnés avec une sorte d'allégresse, nous étions, dès la première étape, durement refoulés ; mais nous savions qu'un jour proche ou lointain nous referions cette étape, parce que ceux-là seuls sont vaincus qui ont désespéré de la patrie [(3)]. »

Le C. A. C. ayant franchi la Meuse continue la retraite dans la direction générale Vaux-en-Dieulet, Boult-aux-Bois, La Croix-au-Bois, Monthois, Challerange. Il atteint ces deux derniers points, le 2 septembre.

Pendant toute cette période le 3e Chasseurs d'Afrique, à l'arrière-garde, protège la retraite du corps d'armée, gardant le contact avec l'ennemi, poussant des reconnaissances dans les directions dangereuses et assurant la liaison avec le 12e C. A., à gauche, et le 2e C. A., à droite.

Dans ces heures sombres, la cavalerie française recueille les fruits de la supériorité qu'elle a prise jusqu'ici, sans conteste, à coups de sabre et de lance sur la cavalerie ennemie. Supériorité telle que celle-ci n'osera plus affronter la nôtre, et que nos colonnes harassées pourront poursuivre leurs longues et pénibles étapes sans apercevoir à leurs trousses, comme nos aînés de 1870, la silhouette du uhlan.

Il en est de même en ce qui concerne le 3e Chasseurs d'Afrique, dont les divers éléments accomplissent les missions qui leur ont été confiées avec leur mordant habituel et malheureusement non sans pertes, lesquelles témoignent de leur constant esprit de sacrifice et de dévouement.

Le 27 août, chargé de reconnaître Cesse, Luzy, Inor et Martincourt pour s'assurer si l'ennemi construit des ponts dans ces diverses localités, aucune reconnaissance ne peut atteindre son but, l'ennemi occupant déjà la rive gauche de la Meuse ; mais le contact est pris et gardé, il ne sera plus perdu.

---

(1) *Le Chemin de la Victoire* (L. MADELIN).
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

Le 2 septembre, en revanche, nos détachements repoussent victorieusement des détachements de cavalerie ennemie en reconnaissance sur Cernay.

Le sous-lieutenant **d'YTURBIDE** est blessé et fait prisonnier ; dans une précédente reconnaissance, le **30 août**, le lieutenant **de CLERMONT-TONNERRE** a été blessé et le chasseur **LECLERT** tué.

A partir du 3 septembre, le C. A. C. se replie en deux colonnes, un demi-régiment à l'arrière-garde de chacune d'elles :

2e demi-régiment, colonne de l'ouest. Itinéraire : Somme-Suippe — Saint-Rémy — Somme-Vesle — Moivre — Bassuet.

1er demi-régiment, colonne de l'est. Itinéraire : Cernay-en-Dormois —Ville-sur-Tourbe — Somme-Tourbe — La Croix-en-Champagne — Varimont — Somme-Yèvre — Bussy-le-Repos.

Le **3**, le maréchal des logis **COCHARD** est tué en reconnaissance.

Le **5**, l'ennemi devient plus mordant et canonne sérieusement l'arrière-garde de la colonne ouest à Vavray-le-Petit.

Cette canonnade, semble-t-il, marque le terme de l'avance ennemie (1).

Le même jour, en effet, parvient à toutes les troupes l'ordre de tenir sur leurs positions *coûte que coûte*. C'est le commencement de la bataille de la Marne, de ce miraculeux « redressement » qui va changer notre retraite en offensive et animer nos drapeaux du souffle prestigieux de la victoire.

Nul n'ignore le célèbre ordre du jour du maréchal **JOFFRE**, qu'il convient cependant de rappeler ici :

Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer, devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

BATAILLE DE LA MARNE

Bataille de Vitry.

Les infanteries étant étroitement en contact, le 3e Chasseurs d'Afrique n'eut pas à prendre une part active à la bataille (6 au 10 septembre). Chaque jour un escadron est mis à la disposition de la 2e division d'infanterie coloniale à Norrois, et le reste du régiment à la disposition de la 5e brigade en arrière de Thiéblemont-Faremont.

Le 8, l'escadron de réserve, venu du dépôt pour combler les pertes de Rossignol, est réparti dans les escadrons (4 officiers, 131 hommes et 133 chevaux).

(1) La ligne extrême atteinte par l'ennemi sur le front du 1er C. A. C. peut être marquée, d'une façon générale, par la voie ferrée Vitry — Blesme — Thiéblemont.

Le **11**, le magnifique effort de nos troupes commence à porter ses fruits. De Lassigny à Verdun, l'ennemi bat en retraite sur toute la ligne ; aussi quelle n'est pas la joie du 3e Chasseurs d'Afrique quand, le même jour, à 15 heures, il reçoit l'ordre de monter à cheval pour reconnaître le plus tôt possible les ponts de Plichancourt, Vitry-en-Perthois et la direction de Vitry-le-François.

C'est le peloton de l'adjudant-chef **MAYLIN** (1) qui est chargé de la reconnaissance du pont de Plichancourt. Au passage à niveau de Reims-la-Brûlée, la pointe enlève deux sentinelles allemandes : tout près de là on trouve le pont barricadé et miné, les deux prisonniers avaient pour mission de le faire sauter. Ces renseignements permettent à une compagnie d'infanterie coloniale de passer le pont sans être « inquiétée », puis de poursuivre un bataillon allemand qui battait en retraite sur la route de Vitry (2).

Ainsi, la chose est certaine, l'ennemi bat en retraite, c'est la victoire, la « victoire incontestable » selon l'expression du généralissime dont la proclamation aux armées sonne comme une fanfare :

Proclamation du général* JOFFRE *aux armées françaises

après la victoire de la Marne.

La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en une victoire incontestable. La retraite des Ire, IIe et IIIe armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour, la IVe armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize. Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et des quantités de munitions. Partout on fait des prisonniers. En gagnant du terrain, nos troupes constatent les traces de l'intensité de la lutte et de l'importance des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer de résister à notre élan. La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès.

Tous, officiers, sous-officiers et soldats, avez répondu à mon appel. Tous, vous avez bien mérité de la patrie.

Signé : **JOFFRE**.

En conséquence, dès le 12, le 1er C. A. C. entame la poursuite en deux colonnes, dans les directions générales : Bassu, Dommartin-sur-Yèvre, Gizaucourt, Braux-Sainte-Cohière.

Colonne de gauche, 2e D. I. C. ; colonne de droite, 3e D. I. C., précédée chacune d'une avant-garde.

Le 3e Chasseurs d'Afrique, laissant un escadron pour couvrir le flanc gauche du C. A., éclaire avec les trois autres escadrons la marche de l'avant-garde de gauche, gardant par des reconnaissances le contact avec l'ennemi, et assurant la liaison avec le 12e C. A. d'une part, avec l'avant-garde de la colonne de droite d'autre part.

Dans une reconnaissance, le chasseur **CHARBONNEAU**, du 1er escadron, est tué. Les commandants **de GOMBERT**, **LELASSEUX**, le maréchal des logis **DUCOMMUN** sont blessés.

Le 15 septembre, le régiment parvenu à 4 h.30 au sud de Massiges, reconnaît la direction de

(1) Devenu plus tard officier à T. D. au 3e chasseurs d'Afrique.
(2) Cette reconnaissance judicieusement conduite, en pleine zone ennemie, n'a aucune perte à déplorer.

Rouvroy, assure la liaison avec le 17e C. A., et couvre vers l'ouest les attaques successives de la 6e brigade coloniale.

Ces attaques, malheureusement sans succès, procurent du moins le renseignement certain que l'ennemi se retranche sur des positions extrêmement fortes et se prépare à résister âprement. C'est, hélas ! la fin de la poursuite. Pour des raisons qui ne sont pas du cadre de cette étude, dont l'une des plus connues fut le manque de munitions, la « victoire incontestable » ne devait pas être « définitive ». Dès cette date, commence la guerre de stabilisation, la guerre de tranchées qui, à part quelques fluctuations, devait dans cette région de Champagne figer les fronts adverses d'une façon à peu près immuable jusqu'en 1918.

Le 3e Chasseurs, n'ayant plus dès lors sa place sur le front de bataille, est retiré en arrière à Hans d'abord, puis à Gizaucourt et Dommartin-la-Planchette, employé à diverses missions : escorte de prisonniers, police du champ de bataille, etc.

La course à la mer et première bataille des Flandres.

La victoire de la Marne avait fait échouer le vaste, trop vaste plan allemand d'enveloppement de l'armée française par la Belgique, puis par la vallée de l'Oise.

Mais avec l'obstination têtue qui caractérise nos ennemis, l'É.-M. impérial ne voulait pas renoncer à la manœuvre toujours chère aux élèves de **MOLTKE**. L'aile gauche française se trouvant la plus exposée, ce fut elle qui fut encore visée par le Grand Quartier général allemand. Il suffirait, pensait-il, d'allonger vers l'ouest le mouvement de débordement, manœuvre qui présentait à ses yeux un double avantage.

« Ce serait d'abord Dunkerque bientôt pris, et après Dunkerque, Calais et Boulogne. La presse officieuse allemande va appeler communément cette bataille des Flandres, la *bataille pour Calais*.

« L'Angleterre, coupée de la France, serait menacée. Quant à la France, elle serait, de ce fait, tournée ; tout chemin mène à Paris, et, maîtres du littoral, il sera facile aux Allemands de se rabattre sur l'Ile de France par la Normandie. Ainsi seront réparées les journées de la Marne [(1)]. »

Mais il importait auparavant de se débarrasser de l'armée belge, laquelle, résistant toujours dans Anvers, pouvait présenter pour l'aile marchante allemande une menace analogue à celle de l'armée du camp retranché de **Paris** (**MAUNOURY**) contre **Von KLUCK** en septembre.

Or Anvers tomba le 8 octobre. Dès le 7, il est vrai, l'armée belge avait pu s'échapper intacte de la ville assiégée et battait en retraite en ordre et au complet, bientôt sous la protection de nos fusiliers marins ; mais les Allemands, accrus sans cesse de forces nouvelles, se précipitaient à sa suite et « il était douteux que, réduite à six divisions ... très éprouvées par les journées de siège et encore plus par une retraite talonnée, cette héroïque petite armée pût suffire à arrêter à notre gauche, de la mer à la Lys, la ruée des corps d'armée allemands que libérait la capitulation d'Anvers. Il importait de parer au plus vite à cette grave menace. »

Ce sera la gloire de la cavalerie française d'avoir été, comme plus tard, en mars 1918, choisie pour cette mission importante entre toutes. Chacun sait l'héroïsme de ces régiments, à peine armés, sans

(1) *Le Chemin de la Victoire.*

baïonnette, presque sans cartouches, épuisés par les raids du début de la guerre en Belgique, par la retraite de Charleroi, jetés sans autre soutien qu'une division de territoriaux improvisée en hâte, sur les bords de l'Yser et de la Lys.

« Un fait domine, a-t-on pu écrire, et s'impose à l'attention : dans l'offensive comme dans la défensive, que ce soit sur l'Yser, aux plaines de Montdidier, sur la Marne ou dans les Flandres, là où la cavalerie s'est arrêtée, là s'est fixé le front. »

Fidèle à sa mission, la cavalerie le fixa, en effet, ce front, dans les Flandres en cet automne 1914, non contente d'arrêter tout le flot ennemi, mais parvenant même à le refouler en attaquant avec ses faibles moyens, à pied, souvent le sabre ou la lance à la main.

Le 3e Chasseurs d'Afrique ne pouvait être oublié dans cette glorieuse phalange. Aussi, le 21 octobre reçoit-il son ordre de départ et le 22 il s'embarquait en chemin de fer à Villers-Daucourt, à partir de 13 h.30.

Le 24, débarquement à Cassel et cantonnement à Wemaers-Cappel ; le 26, mis à la disposition du général **GROSSETTI**, commandant la 42e D. I. qui vient d'arriver pour soutenir, puis relever la cavalerie, le régiment se porte sur Furnes et s'installe en position d'attente à Ramscapelle, avec reconnaissance sur Pervyse.

Le 27, la 42e D. I. doit assurer la défense du secteur Nieuport — Dixmude ; le colonel COSTET reçoit le commandement d'un des quatre secteurs de ce front (secteur de la mer à Nieuport) et établit son P. C. à 900 mètres de Nieuport. Le régiment, rassemblé à 1.500 mètres d'Oost-Dunkerque, est affecté à la défense du premier de ces secteurs : Nieuport à Nieuport-Bains. Le lieutenant-colonel **FAURE** en prend le commandement. Le 2e demi-régiment, sous les ordres du commandant **de GOMBERT**, tient les tranchées concurremment avec les 5e et 7e territorial, l'autre demi-régiment en réserve.

Et il en sera de même jusqu'au 5 novembre, les demi-régiments se relevant mutuellement chaque jour aux tranchées (l'É.-M. du régiment et le demi-régiment de réserve stationnant à Oost-Dunkerque). Ces relèves en rase campagne, sans boyaux d'accès, souvent effectuées en plein jour, sont fort dangereuses. C'est ainsi que le 29, le commandant de **GOMBERT** est grièvement blessé. Il mourra d'ailleurs des suites de ses blessures.

Le 30 octobre, le régiment est rattaché au 32e C. A. tout en continuant le même service. Ce jour-là, l'ennemi attaque violemment et parvient à prendre Ramscapelle. Le lieutenant-colonel **FAURE**, avec le demi-régiment de réserve (2e demi-régiment), se porte vers Vulpen, prêt à agir entre ce point et le pont du Pélican, rive sud du canal. Ramscapelle est heureusement repris : mais Oost-Dunkerque, où est resté le train régimentaire, est assez sérieusement bombardé : le brigadier **SCONAMIGLIO**, le chasseur **NABETH**, plusieurs chevaux sont tués, 7 cavaliers sont blessés.
Le 6 novembre, mis à la disposition de la 38e D. I., le régiment se porte sur Oost-Vleteren. Là, il reçoit l'ordre d'aller occuper les tranchées en avant de Roeninghe.

Les escadrons arrivent à 21 heures dans le village de Roeninghe, soumis à un feu violent d'artillerie, et occupent les tranchées à 3 heures. Les chevaux sont cantonnés au Lion-Belge et dans les fermes environnantes.

Le 10 novembre, les escadrons sont relevés des tranchées et le régiment se porte à cheval sur la ferme de Moore, à la disposition du général commandant la 38e D. I., mais l'ennemi ayant franchi l'Yser, les escadrons repartent aux tranchées de Zuydschote et Pypegaele, l'É.-M. à l'intersection des

routes de Roeninghe et Pypegaele.

Relevé des tranchées le 11 novembre, le régiment constitue un détachement de 150 cavaliers à pied qui se rend à la ferme de Moore, à la disposition du général commandant la 38e D. I.

Le reste du régiment rejoint le Lion-Belge.

Ce service continue ainsi jusqu'au 22 novembre, le régiment fournissant en permanence 150 cavaliers aux tranchées, relevés chaque jour.

Le 22, le détachement aux tranchées est relevé définitivement et rejoint le régiment qui, placé en réserve du C. A., va cantonner à Stavelle.

La bataille des Flandres est terminée. Là aussi le flot de l'invasion est endigué, le front se stabilise. Dès lors, le 3e Chasseurs d'Afrique, ayant vaillamment rempli sa mission, est remis à la disposition du C. A. C. et embarque le 30 novembre, à partir de 9 heures, à la gare d'Esquelbecq.

Le 1er décembre débarquement à Châlons, cantonnement à Vésigneul et Pogny (1) jusqu'au 18 inclus, où le régiment reçoit l'ordre de rejoindre le C. A. à Varimont. Arrivé le 20, le régiment met, dès le 22, quatre escadrons à pied à la disposition de la 3e D. I. C. pour occuper les tranchées du bois d'Hauzy. L'É.-M. et les chevaux cantonnent à Gizaucourt, puis Dampierre-sur-Auve où, le 29 décembre, les escadrons, relevés aux tranchées par le 110e territorial, rejoignent le régiment.

———

LA STABILISATION

———

LA GUERRE DES TRANCHÉES

« La course à la mer avait fait échouer la dernière tentative des Allemands pour tourner la gauche des armées alliées, et la bataille des Flandres, rompu le formidable effort fait par les vaincus de la Marne pour obtenir une immédiate revanche.

« Nous avions pu briser l'invasion et, après l'avoir brisée, nous l'avions en quelque sorte figée.

« La résistance de nos troupes nous avait permis d'élever, de la mer à la Suisse, le mur derrière lequel la France pourrait, six mois, un an, deux ans, s'il le fallait, reconstituer son armée terriblement éprouvée par les trois premiers mois de guerre, autant que son armement en défaut. De son côté, l'Allemagne, elle aussi, creusait ses tranchées.

« Et ainsi la première phase de la guerre était close. Une autre s'ouvrait pour le front d'Occident, qui serait d'un tout autre caractère, mais n'exigerait pas, il s'en fallait, des vertus moins fortes. »
Dès lors, commençait ce qu'on a pu appeler le « drame des tranchées », drame de tous les jours, de

(1) Où rejoint le capitaine MATIVET, venu du dépôt en remplacement du capitaine Le PETIT, décédé.

Ancestrami

tous les instants, drame de toutes les misères, de toutes les souffrances et de tous les sacrifices où tous les fils de France, côte à côte dans la tranchée boueuse, officiers, gradés et soldats, fantassins et cavaliers, ont dépassé, plus de trois ans durant, les limites du courage et de l'héroïsme.

Guerre ingrate entre toutes, mille fois plus ingrate encore, on nous permettra de l'affirmer, pour les cavaliers et particulièrement peut-être pour les cavaliers d'Afrique accoutumés aux longues chevauchées parmi les horizons infinis.

Mieux encore peut-être que dans l'attaque au grand jour, que dans la charge, sabre haut, droits sur les étriers,

Le mépris de la mort comme une fleur aux lèvres,

n'ont-ils pas mérité de nouveau la glorieuse épithète devenue leur devise : « Ah! les braves gens ! »

II — ANNÉE 1915

Durant tout l'hiver et le printemps 1915 (exactement jusqu'au 24 mai), le 3e Chasseurs d'Afrique continue d'apporter son appoint au service des tranchées, tantôt (jusqu'au 26 mars) à la disposition de la 3e D. I. C. (secteur du bois d'Hauzy), tantôt (du 26 mars au 24 mai) à la disposition de la 2e D. I. C. (secteur de Minaucourt).

Le détachement fourni est de 50 cavaliers à pied par escadron, formant deux compagnies sous les ordres d'un capitaine et deux lieutenants par compagnie et se relevant sur le régiment lui-même, tous les six jours.

L'É.-M. du régiment, les hommes restant des escadrons et les chevaux cantonnent à l'arrière (Dampierre-sur-Auve, puis Rapsécourt et ferme Montcez, enfin Gizaucourt).

Le **2 février**, le colonel **COSTET** prend le commandement du secteur du bois d'Hauzy.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, à l'abri de ce « mur » qu'elle a édifié de ses propres mains de la mer à la Suisse, et qu'elle consolide chaque jour, la France travaille fébrilement à la réorganisation de son armée et à son adaptation à cette nouvelle forme de la guerre.

Nous ne parlerons ici que de ce qui concerne la cavalerie et particulièrement le 3e Chasseurs d'Afrique.

L'armée entière reçoit une tenue plus appropriée aux exigences de la guerre actuelle. Le bleu horizon est choisi pour l'armée métropolitaine, le kaki pour l'armée d'Afrique et coloniale.

Le casque Adrian, ou bourguignotte, est adopté et sera distribué dans le courant de l'année à toutes les armes sans exception. Ainsi les chasseurs d'Afrique voient-ils disparaître, avec un certain regret, la petite veste bleue, le « flottard », la légendaire ceinture rouge des guerres d'Afrique et du Maroc, de Sedan aussi ; le « taconnet » qui rappelait la « casquette du père **BUGEAUD** ».

Ancestramil

Le cavalier voit augmenter sa dotation en cartouches (165 par homme au lieu de 90). En conséquence, il reçoit l'équipement du fantassin, le large ceinturon à trois cartouchières avec bretelles, il est doté de la pelle-pioche portative et de la cisaille. Chaque régiment de cavalerie enfin voit accroître sérieusement sa puissance de feu et de moyens d'action.

En ce qui concerne le 3e Chasseurs d'Afrique, il reçoit, dès le 9 janvier, un peloton cycliste du 1er Hussards à l'effectif d'un adjudant (1), trois sous-officiers, et, le 10 février, une nouvelle section de mitrailleuses complète sous les ordres du lieutenant **SUAUDEAU**. En revanche, l'infanterie fait à la cavalerie un large appel pour combler ses vides, en officiers et en cadres subalternes (2).

Cette vie de tranchées a été trop longuement et trop souvent décrite pour que nous nous y arrêtions ici.

Guerre de tranchées, d'ailleurs, et défensive, ne veulent pas dire pour autant passivité. Tout l'hiver et tout le printemps le front entier donna lieu à une floraison héroïque d'attaques locales, de combats souvent sanglants, — telles, en ce qui concerne le C. A. C., les âpres luttes autour du fortin de Beauséjour et du bois Sabot, — comme aussi à mille coups de main audacieux, mille patrouilles ou reconnaissances dans les lignes ennemies, où les troupes entraînaient leur esprit d'offensive et donnaient la mesure de leur mordant et d'un héroïsme pour ainsi dire journalier.

Citons en exemple, parmi tant d'autres en ce qui concerne le 3e Chasseurs d'Afrique, la reconnaissance commandée par le sous-lieutenant **DUVAUX** dans la nuit du 10 au 11 mars 1915. Chargé de reconnaître les emplacements des petits postes ennemis situés entre la gare de Ville-sur-Tourbe et la chapelle Servon, le sous-lieutenant **DUVAUX** quitte les lignes françaises vers la tombée de la nuit, au lieu dit « Les Peupliers ». Il est accompagné du maréchal des logis **SULTAN**, du brigadier **PITRAS**, et des cavaliers **VALÈS** et **HAUTELIN** (tous volontaires).

La patrouille progresse d'abord dans un terrain complètement découvert et marécageux, essuie le feu des sentinelles ennemies, atteint néanmoins les réseaux de fil de fer allemands, à la gare de Ville-sur-Tourbe, et les longe en se dissimulant, moitié dans l'eau, moitié parmi les roseaux, non sans provoquer à nouveau le feu ennemi.

Malgré ces difficultés, la patrouille exécute parfaitement sa mission, relève exactement les emplacements des petits postes ennemis et rentre à 5 heures du matin dans les lignes françaises, à Melzicourt, étant restée neuf heures entre les lignes, épuisée de fatigue et de froid.

Le colonel félicita (par la voie de la décision du 22 mars 1915) le sous-lieutenant **DUVAUX** et sa patrouille.

Deuxième bataille d'Artois.

(1) Adjudant ALBA, qui devint plus tard officier et commanda jusqu'à la fin de la guerre la 2e S. M.

(2) On sait les magnifiques services que rendirent ces cadres à l'arme-sœur et le nombre important de morts glorieuses qui attestent leur dévouement.
Pour le régiment :
Capitaine RIVES, passé au 23e colonial, tué le 25 septembre 1915.
Capitaine CHAVERONDIER, passé au 4e Zouaves, tué en mars 1918.

Si ces attaques locales et à objectif trop limité ne pouvaient donner de résultats décisifs, le haut commandement ne perdait pas l'espoir, lorsqu'il s'estimerait assez pourvu de canons et de munitions, d'utiliser les qualités offensives dont témoignait la troupe, pour tenter sur un large front une opération sérieuse dont il espérait les résultats les plus heureux.

Ce fut le but de l'offensive d'Artois : on en sait l'histoire, et aussi, il faut bien le dire, l'échec dont nous n'avons point ici à étudier les causes.

La rupture du front ennemi avait été obtenue le 6 mai, mais ne put être exploitée ; dès lors, la bataille traîna en longueur, interrompue, puis reprise, interrompue encore, le 15 mai ; nous la reprenions enfin sur des nouveaux frais le 16 juin, pour soulager nos alliés russes.

Pour cette nouvelle offensive, il fut fait appel au C. A. C. Celui-ci, y compris le 3e Chasseurs d'Afrique, s'embarqua donc du 1er au 6 juin à Vitry-la-Ville.

Le 8 juin, le régiment débarquait à Amiens, Longueau et Ailly-sur-Somme et cantonnait dans ce dernier village, ainsi qu'à Dreuil-lès-Amiens.

Le 15, le C. A., qui vient de prendre le nom de 1er C. A. colonial (1), se concentre autour de Doullens, en liaison avec les Anglais.

Le régiment cantonne à Gézaincourt, puis Lucheux, puis Canaples.

Le 16, le 33e C. A. (**FAYOLLE**) se jette à l'assaut de la crête de Vimy, mais cette fois la rupture ne peut être obtenue et le 1er C. A. C. n'a pas à intervenir. Il reste en réserve d'armée.

Le 13 juillet, le général **BERDOULAT**, nommé au commandement du 1er C. A. C., passe le régiment en revue et le félicite sur sa tenue.

Du 15 au 17 juillet, tout le C. A. s'embarquait en chemin de fer à Amiens, pour débarquer à nouveau en Champagne, région de Vertus. Le régiment cantonnait d'abord, le 18, à Pocancy, puis, le 22, à Marson, le 10 août à Varimont et le 30, à Sivry-sur-Ante.

Deuxième bataille de Champagne.

Renonçant à l'offensive d'Artois, le haut commandement, d'accord avec les armées alliées (2), a choisi pour l'automne un nouveau champ de bataille, et ce champ de bataille sera la Champagne.

Dès lors le régiment, qui, du 13 août au 1er septembre, a fourni deux compagnies de cavaliers à pied au sous-secteur du bois d'Hauzy (pertes : 1 cavalier tué, 1 brigadier et 2 hommes blessés), est relevé définitivement de ce service, le 1er septembre, pour s'entraîner à son rôle dans la bataille qui se prépare.

Une récente circulaire, en effet, règle la participation de la cavalerie aux offensives.

En conséquence, le 11, le régiment forme deux détachements à pied pour ménager les passages nécessaires à la cavalerie dans le secteur d'attaque du C. A. Le lieutenant **BARBÉ** en prend le commandement.

(1) Voir note 2 page 9.
(2) Conférence du 7 juillet à Chantilly.

Le 25 septembre, le colonel **COSTET** prend le commandement de l'ensemble de la cavalerie du 1er C. A. C. qui est formée en deux groupements :

A) 3e Chasseurs d'Afrique ;

B) 1° groupe d'escadrons du 1er C. A. C. ;

2° groupe d'escadrons de la 151e D. I.

Le lieutenant-colonel **FAURE** prend le commandement du groupement A.

Missions. — 1° Atteindre les batteries de la zone comprise entre la position 148 et le méridien de Rouvroy et mettre hors d'état de tirer celles qui seraient encore en action ;

2° Poursuivre tous les éléments (convois, batteries, etc.) qui seraient aperçus en retraite vers le nord ;

3° Atteindre la ligne de la Dormoise et s'efforcer d'occuper Rouvroy et Cernay-en-Dormois en attendant l'arrivée de l'infanterie ;

4° Un escadron à pied, composé de 4 officiers et de 20 hommes par escadron, a pour mission d'aménager des cheminements pour le passage éventuel du régiment dans le ravin du ruisseau de l'Étang et de s'installer ensuite vers la cote 136 (ferme Chausson) pour protéger avec la section de mitrailleuses, la retraite éventuelle des escadrons.

Il pleut à torrents.

Escadron à pied. — L'escadron à pied, sous le commandement du sous-lieutenant **BARBÉ**, quitte Sivry-sur-Ante le 24 à 22 h.30, laisse ses chevaux au pied de la cote 202 (1 kilomètre nord-ouest de Courtémont) et gagne les abris de la cote 180, liaison assurée avec le capitaine d'infanterie coloniale qui commande la troisième vague. Il commence sa mission à 9 h.45. A 11 h.30, le passage est fait jusqu'à hauteur du Médius de la Main de Massiges. Arrêté momentanément par le feu d'une mitrailleuse, il reprend sa mission jusqu'au delà du ravin de l'Index. L'infanterie ne pouvant plus progresser, le sous-lieutenant **BARBÉ**, sur l'ordre du lieutenant-colonel commandant le groupement A, rejoint le régiment à la cote 180.

Groupement A (3e Chasseurs d'Afrique). — Le 25 septembre, parti à 0 heure de Sivry-sur-Ante, le régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel **FAURE**, se porte au pied sud-ouest de la cote 202. A 10 h.30, il se rend vers le promontoire (cote 180) ; il ne peut déboucher sur Massiges et se replie sur le pont de Marson sous le feu de l'artillerie ennemie.

A 19 h.15, un détachement de deux compagnies de cavaliers à pied est mis à la disposition de la 2e D. I. C. pour l'occupation des tranchées de départ de la division (cote 180).

Le reste du régiment et les chevaux de main bivouaquent au ravin des Pins.

Pertes. — 1 officier (lieutenant **ALBA**), 2 cavaliers blessés et 2 disparus.

26 septembre. — Les deux compagnies à pied mises à la disposition de la 2e D. I. C. rejoignent le régiment au ravin des Pins.

28 septembre. — Le régiment forme quatre compagnies de 100 hommes chacune. Le détachement, sous les ordres du chef d'escadrons **de SAINT-LÉGER** et encadré par deux capitaines (capitaines **CHAVERONDIER** et **de LESSEPS**), trois lieutenants (lieutenants **PIERSON**, **GRENOUILLET**, **DUPUY**), un adjudant-chef (adjudant **COUDERCQ**), quitte le ravin des Pins à 10 heures et va se

mettre à la disposition du général commandant la 2e D. I. C. pour assurer l'occupation du promontoire au nord-ouest de Minaucourt dans la journée du 28.

29 septembre. — Mis à 21 heures à la disposition du général commandant la 3e D. I. C., le détachement quitte immédiatement les positions qu'il occupe et se rend au village de Virginy où des guides le conduisent à ses nouveaux emplacements, situés dans les tranchées au nord de Virginy (vers l'arbre de la Vache). Le détachement est en place à 3 heures, le 30 septembre, et attaque à la grenade à 12 heures. Bien que la plupart n'aient jamais manié de grenade, les chasseurs sont merveilleux d'entrain ; leur courage et leur énergie font l'admiration de l'infanterie. Le capitaine **de LESSEPS** est tué en se portant à l'attaque à la tête de ses grenadiers.

Le capitaine **CHAVERONDIER**, blessé à l'épaule, reste à la tête de ses grenadiers.

Malgré tant d'efforts et tant de traits d'héroïsme il fallut bien se rendre compte que cette fois encore l'offensive avait échoué. Dès lors, du 1er au 8 octobre, la bataille traîne en longueur pour s'éteindre à partir du 8. « A vrai dire, les Allemands s'y usaient et perdaient dans cette mêlée plus de 100.000 hommes. Ils semblaient démoralisés ; notre artillerie leur paraissait monstrueuse. « Dans l'enfer, disaient-ils, ce ne peut être plus terrible. »

En ce qui concerne le 3e Chasseurs d'Afrique, du 1er au 8 octobre, le détachement, renforcé par des éléments de la 6e division de cavalerie, tient les tranchées du secteur, tantôt en première ligne, tantôt en deuxième et troisième lignes. L'ennemi s'est ressaisi, et le bombardement a augmenté d'intensité pendant cette période. Le capitaine **CHAVERONDIER**, blessé une deuxième fois, reste à la tête de ses chasseurs.

La fatigue est grande, les pertes sérieuses, les chasseurs, malgré tout, conservent un moral excellent.

L'adjudant-chef **COUDERCQ** reçoit la Médaille militaire.

« *Son capitaine ayant été tué au début d'une attaque, a pris le commandement du détachement pendant deux jours et deux nuits, a dirigé des attaques à la grenade dans les boyaux ennemis et y a progressé malgré une résistance opiniâtre, a déployé pendant ces attaques de superbes qualités de chef par son autorité, son énergie, sa bravoure et son mépris du danger.* »

Le colonel **COSTET** lui remet la Médaille militaire dans les tranchées mêmes.

Les pertes s'élèvent à 115, dont :

27 tués : 1 capitaine, 2 sous-officiers, 1 brigadier, 23 cavaliers ;

90 blessés : 1 capitaine, 5 sous-officiers, 9 brigadiers, 75 cavaliers.

Le 9 octobre, à 22 heures, le détachement, relevé définitivement des tranchées, rejoint le bivouac à la cote 189, où les chevaux de main sont installés depuis le 4 octobre.

Le 10 octobre, le régiment quitte le bivouac de la cote 189, et cantonne à Braux-Saint-Rémy où il trouve un renfort de : 1 capitaine (capitaine **SANDRIN**), 5 sous-officiers, 11 brigadiers, 118 cavaliers.

Le 11 octobre, le général commandant le 1er C. A. C. passe dans le cantonnement et fait au régiment les plus vifs éloges pour sa conduite aux tranchées allemandes de Virginy. Il dit à tous que le 3e régiment de chasseurs d'Afrique s'est montré digne de sa vieille réputation, faisant l'admiration de toute l'infanterie.

ORDRE GÉNÉRAL N° 73

Le général commandant le 1er C. A. C. adresse ses plus chaleureuses félicitations aux troupes sous ses ordres pour l'effort magnifique qu'elles ont fourni en s'emparant d'une des plus fortes positions de l'adversaire.

Pendant sept jours consécutifs, ces troupes ont combattu avec une vigueur et une ténacité qui feront l'admiration du monde ; elles continuent encore à combattre malgré les pertes subies, malgré le mauvais temps, malgré la fatigue, et elles poursuivent leurs succès.

Leur tâche n'est pas terminée, les objectifs fixés au 1er C. A. C. ne sont pas encore complètement atteints ; l'ennemi est déjà très fortement ébranlé, mais un dernier effort reste à faire pour atteindre le « Chausson » et la « Chenille », et pour vaincre les résistances ennemies au nord de Ville-sur-Tourbe.

Le général commandant le 1er C. A. C. sait qu'il peut compter sur les troupes sous ses ordres pour donner cet effort et consacrer la victoire.

Le général commandant le 1er C. A. C. adresse aux chasseurs du 3e régiment ses félicitations pour la bravoure dont ils ont fait preuve en combattant dans les tranchées et les remercie de l'aide qu'ils ont apportée à l'infanterie.

P. C., le 2 octobre 1915.

Signé : **BERDOULAT**.

« Ainsi s'achevait l'année 1915. Malgré les heures cruelles, les souffrances de cette première année de tranchées, rasséréné aussi par les permissions de l'été et de l'automne, par la perspective de celles de l'hiver, l'admirable soldat français se résigna à ce deuxième hiver, espérant que ce serait le dernier. Nul ne doutait qu'instruits par les expériences de 1915, pourvus de munitions que mille usines, maintenant, fabriquaient, assurés de l'appui d'alliés (1) dont les armées grossissaient formidablement ou se reconstituaient en de nouvelles conditions, nous ne puissions trouver au printemps de 1916 la décision qui nous ouvrirait définitivement le chemin de la victoire.

« 1915 avait permis, grâce à l'endurance, la patience, la vaillance de tous, d'en sonder les approches ; 1916 forcerait l'entrée et conduirait au but.

« **L'Allemagne** savait que si elle nous laissait attaquer, elle serait perdue. Elle entendit prévenir et déconcerter l'attaque, et ce sera le formidable assaut de **Verdun**. »

(1)Le 28 mai 1915, l'Italie, à son tour, avait embrassé notre cause. Ancienne alliée de l'Allemagne et de l'Autriche (Triple alliance), mais révoltée par l'agression de ces deux puissances, elle avait déclaré sa neutralité, et restait depuis lors « en surveillance ». Notre victoire de la Marne acheva de la décider, et l'on peut dire que dès septembre 1914, elle se préparait.

III — ANNÉE 1916

L'année 1916 restera dans l'histoire de la grande guerre 1' « année de Verdun ».

Il ne nous appartient pas ici de faire l'historique de cette lutte de géants, ni de chanter après tant d'autres les souffrances inouïes mais aussi la gloire impérissable de ces chefs magnifiques, de ces soldats incomparables qui « ont barré aux Allemands la route de Verdun [(1)] ».

Au reste, le 1er C. A. C. fut un des rares corps d'armée peut-être qui ne fit jamais partie de la fameuse « chaîne sans fin » dont les anneaux, les uns après les autres, vinrent se fondre et se tremper au creuset de Verdun.

Et ceci demande une courte explication :

« Au soir même du jour où on arrêtait la double bataille d'Artois et de Champagne, JOFFRE en concevait une autre, et déjà il en apercevait le théâtre qui serait la Somme, et en fixait l'époque qui serait la fin du printemps 1916. D'ici là, nos alliés britanniques, qui faisaient pour grossir leurs armées un effort magnifique, seraient en mesure, non plus seulement de nous soutenir, mais de prendre une large part à la bataille. »

Et cette menace ne fut sans doute pas une des moindres causes qui décidèrent le G. Q. G. allemand à prendre les devants en attaquant Verdun.

Dès la fin de 1915, cette offensive de la Somme était en préparation. C'est ainsi que les 22, 23, 24 décembre, le 1er C. A. C. quittait la Champagne en chemin de fer.

Débarqué dans la région de Lizy-sur-Ourcq, il se dirigeait, à partir du 4 janvier, par étapes, sur le camp de Crèvecœur.

Le 1er demi-régiment du 3e Chasseurs d'Afrique, sous les ordres du colonel COSTET, était affecté à la 2e D. I. C.

Le 2e demi-régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel **FAURE**, à la 3e D. I. C.

Au camp de Crèvecœur, à partir du 11, remise en mains de la troupe, manœuvres diverses, chaque demi-régiment travaillant avec la division à laquelle il est affecté.

L'hiver se passe ainsi en instruction et organisation. Les officiers sont envoyés dans les écoles d'armée pour suivre les différents cours de spécialités (grenadiers, fusiliers-mitrailleurs, mitrailleurs, etc.).

Pendant ce temps, l'armée allemande s'épuise contre Verdun en des attaques qui finiront par rester vaines. Pour achever de délivrer la place, ce « cœur de la France », selon l'expression du Kaiser, il importe de faire « ventouse » et l'offensive de la Somme est plus que jamais décidée.

(1) Ordre du jour du général JOFFRE, 10 mars 1916.

BATAILLE DE LA SOMME

Elle se déclenche le 1er juillet, sous la haute direction du général **FOCH**, le 1er C. A. C. constituant avec le 20e C. A., l'armée **FAYOLLE**.

La préparation d'artillerie, qui avait duré sept jours, avait été formidable, et dès le début nos succès furent sans réserves.

« Deux corps magnifiques donnaient l'assaut : au nord de la Somme, l'infatigable 20e corps (**BALFOURIER**) et, au sud, le 1er C. A. C., conduit à la bataille par le général **BERDOULAT**. »

Dès le premier jour, le corps colonial enlève toute la première position de Dompierre à Fay et prend pied sur le plateau de Flaucourt. Déjà la deuxième position, jalonnée par Assevillers, Herbécourt, Feuillères, est abordée sans qu'on eût même dû engager les réserves des divisions et on avait fait 5.000 prisonniers.

Le deuxième jour, la deuxième position est prise et on aborde la troisième.

Le 3, Assevillers tombe entre nos mains.

Le 5, Ham est pris.

Le 10, nos lignes sont à Barleux ; Péronne est menacé ; au sud, nous avons fait 12.000 prisonniers.

« C'est le plus beau succès obtenu depuis la Marne. »

On pense bien que le 3e Chasseurs d'Afrique devait avoir sa place dans cette offensive foudroyante et on devine la joie de tous, officiers, gradés et cavaliers, à se voir ainsi revenus à la guerre de mouvement.

Le 3, à 12 heures, le régiment est dirigé sur le ravin situé à 1 kilomètre est de Chuignolles et s'installe au bivouac sur la rive sud de la Somme, entre Éclusier et Cappy (1 kilomètre est de Cappy).

Le colonel prend le commandement de la cavalerie du 1er C. A. C. et le lieutenant-colonel celui du régiment.

Mission du régiment pour la journée du 4 juillet :

« Pousser des reconnaissances entre le sud de la Somme et Villers-Carbonnel, avec mission de :

« 1° Fouiller tout le terrain dans le secteur ci-dessus. Capturer les batteries qui pourraient encore s'y trouver ; le nettoyer complètement d'ennemis ;

« 2° Reconnaître la ligne de défense discontinue qui constitue la troisième position ennemie sur le front Biaches – Barleux ;

« 3° Assurer la garde ou exécuter la destruction de tous les organes sensibles de l'ennemi (dépôts divers, etc.) indiqués dans un bulletin de renseignements ;

« 4° Si possible, en occupant Barleux ou en s'installant dans la région avoisinante, diriger des éléments légers sur les derrières de l'ennemi pour couper ses communications et interdire ses ravitaillements. »

Ancestramil

Le 4, le 3e escadron est envoyé en découverte entre le sud de Biaches et Pont-les-Brie : s'assurer des ponts du faubourg de Paris, de la ferme Lamire et d'Éterpigny.

Départ de l'escadron à 2 h.30 par Herbécourt, dans le ravin 1 kilomètre ouest de Flaucourt, derrière le petit bois situé 500 mètres nord du chemin de Becquincourt à Flaucourt, avec mission de soutenir et appuyer les reconnaissances, et de se porter, si possible, derrière la ligne ennemie pour faire sauter les dépôts de munitions, voies ferrées, etc.

D'Herbécourt, quatre reconnaissances sont envoyées :

1° Reconnaissance n° 1 (lieutenant **de LA MALLERIE**). Direction générale : Flaucourt, La Maisonnette, station de Chapelotte ;

2° Reconnaissance n° 2 (lieutenant **BOURGEOIS**). Direction : sud de Flaucourt, pont de la ferme Lamire ;

3° Reconnaissance n° 3 (sous-lieutenant **de CONTENCIN**). Direction générale : Barleux, pont d'Éterpigny ;

4° Reconnaissance n° 4 (adjudant **BIDAULT**). Direction générale : Assevillers, Belloy-en-Santerre, Villers-Carbonnel, Pont-les-Brie.

Forces des reconnaissances : 10 hommes munis d'explosifs pour destructions à opérer.

Les renseignements fournis par les reconnaissances ont permis de constater :

1° Qu'en réunissant les éléments de tranchées qui s'étendent de Biaches à Barleux, l'ennemi s'était reconstitué une ligne de résistances ;

2° Que la lisière du village de Biaches, la cote 97, ouest de la Maisonnette (où le maréchal des logis ARNAL, détaché de la reconnaissance n° 1, avait été reçu par un feu de mitrailleuses dont il avait exactement désigné l'emplacement) étaient occupées ainsi que la croupe sud-est parallèlement à la route Péronne -Barleux, où l'ennemi commençait à se retrancher ;

3° Que le village de Barleux était occupé fortement ; la reconnaissance n° 3 avait été accueillie à coups de fusil ;

4° Les renseignements fournis par la reconnaissance n° 4 donnent :

Que les bois nord-est de Belloy étaient occupés par une compagnie environ, mais que le village où le brigadier **SALLAUD** pénétra ne l'était que faiblement.

Ce brigadier reconnut l'emplacement d'une mitrailleuse dans le cimetière.

Les reconnaissances n'ayant pu franchir la ligne ennemie, l'escadron de découverte ne put remplir sa mission de destruction. Le service de reconnaissance étant terminé à 11 h.25, le colonel donnait l'ordre à l'escadron de rejoindre le gros du régiment.

Le 4 juillet, en exécution de l'ordre n° 46 R. du 3 juillet, le régiment a quitté, à 4 heures, le bivouac 1 kilomètre est de Cappy, et s'est porté par le ravin sud d'Éclusier, chemin Cappy – Herbécourt et Herbécourt, en soutien de l'escadron de découverte.

A la sortie est d'Herbécourt, le régiment n'a pu progresser en raison du tir de l'artillerie ennemie et est venu s'installer en halte gardée derrière le bois Hache, à 1.500 mètres ouest d'Herbécourt, en conservant le contact avec l'escadron de découverte.

Archives Familiales

Le 5 juillet. — Mission du régiment : envoyer des éléments de découverte avec mission de déterminer les points occupés par l'ennemi, en face de nos nouvelles positions, dans la région Berny-en-Santerre, Horgny, Villers-Carbonnel, Pont-les-Brie, Éterpigny.

Le 4e escadron est chargé de cette mission.

Le lieutenant **DARBOU** et les maréchaux des logis **LAMBICCHI** et **PAIMBLANC** quittent le bivouac à 3 heures pour exécuter la mission par l'itinéraire Cappy, Dompierre, Assevillers, Belloy, devant marcher réunis jusqu'à Belloy.

En arrivant à Belloy, le lieutenant **DARBOU** apprend du colonel commandant le 1er étranger que les deux infanteries sont en contact au sud de Belloy.

Les trois patrouilles ne peuvent opérer qu'à pied, laissant leurs chevaux à Belloy.

Le maréchal des logis **PAIMBLANC** est envoyé en reconnaissance sur Barleux, le maréchal des logis **LAMBICCHI** sur Origny.

Le lieutenant **DARBOU**, en se glissant dans les tranchées de première ligne, s'est rendu compte que la ligne allemande, dans la direction de Berny, suivait une ligne parallèle à la route Estrées — Villers-Carbonnel, proche de cette route et semblant se raccorder vers Estrées.

Renseignements de la patrouille **LAMBICCHI** : du calvaire au sud-est de Belloy : « Vu de fortes colonnes allemandes se dirigeant d'Horgny sur Belloy par la route nationale Villers - Estrées et sur Barleux. »

Pendant ce temps, le maréchal des logis **PAIMBLANC**, en observation devant Barleux, voyant une colonne ennemie sortir du village vers l'est, pénètre dans Barleux à la suite des Allemands et trouve le village évacué.

« Nous avions profité de la surprise relative qu'avait causée aux Allemands une attaque dont leurs illusions sur l'état des armées- françaises leur avaient jusqu'ici fait méconnaître l'importance. Mais déjà ils précipitent toutes leurs forces d'Occident vers ce dangereux champ de bataille. Ils renoncent à Verdun et retirent des bords de la Meuse divisions sur divisions pour les porter sur les rives de la Somme. Et la bataille va tourner à la bataille d'usure [(1)]. »

Le 13 juillet, le 3e Chasseurs d'Afrique se rassemble au bivouac à 3 kilomètres sud-ouest de Cerisy — Gailly, puis le 17, aux abords de Cappy.

Le 23, une compagnie de 150 cavaliers à pied est mise à la disposition du général commandant la 2e D. I. C., pour occuper un sous-secteur dans le secteur de Feuillères.

La relève se fait sur le régiment lui-même, tous les six jours, les chevaux et les hommes haut le pied étant au bivouac dans le bois de Méricourt.

L'attitude des chasseurs dans les tranchées est parfaite, malgré le bombardement intense et continu de l'artillerie ennemie.

Les pertes, durant cette période, sont de 38 hommes, dont :

(1) *Le Chemin de la victoire*.
Du moins cette bataille, si près d'être une victoire, succédant à notre effort héroïque de Verdun, prouvait au monde notre vitalité et décidait l'entrée en ligne à nos côtés de la Roumanie (août 1916).

11 tués (3 brigadiers, 8 cavaliers) ;

27 blessés (1 sous-officier, 3 brigadiers, 23 cavaliers).

Le 20 août, le détachement aux tranchées est définitivement relevé par des éléments de la 70e D. I. et le régiment se rassemble au bois de Méricourt.

Depuis ce jour, c'est pour le régiment une série de mouvements, de changements de cantonnement. Le 27 août, le 2e demi-régiment est embarqué avec la 3e D. I. C. pour la Champagne, puis rejoint à Crèvecœur le 30 octobre.

Dans l'intervalle (7 septembre), le colonel **COSTET** est remis à la disposition du ministre et le lieutenant-colonel **FAURE** prend le commandement du régiment.

Du 31 octobre au 24 novembre, nouvelle période d'instruction : officiers, gradés et cavaliers sont détachés dans les différentes écoles d'armée, de corps d'armée, de division, pour suivre les cours de commandants de compagnie et de spécialités.

Du 12 décembre au 31 décembre, une compagnie de 150 chasseurs et une section de mitrailleuses sont mises à la disposition de la 2e D. I. C., pour participer à l'occupation du C. R. de Popincourt.

Relève tous les six jours. Gros du régiment à Saint-Martin-aux-Bois.

Ancestrami

IV — ANNÉE 1917

Le détachement aux tranchées est définitivement relevé, puis, le 1er janvier, conformément à la note 7045 du G. Q. G., le régiment est dissous et forme deux groupes de deux escadrons, affectés chacun à une division d'infanterie qui les administre. L'É.-M. du régiment (colonel et son adjoint) sont affectés en principe au Q. G. du G. A. Le colonel prend le titre de commandant de la cavalerie du C. A.

Groupe 1/2 (1er et 2e escadrons) : sous le commandement du chef d'escadrons **MEYRIEUX**.

Groupe 3/4 (3e et 4e escadrons) : sous le commandement du capitaine **HUBER** (commandant le 4e escadron), faisant fonction de chef d'escadrons, puis bientôt sous les ordres du chef d'escadrons **DUMOULIN**.

La section de mitrailleuses **PIERSON** est affectée au groupe 1/2.

La section de mitrailleuses **ALBA** est affectée au groupe 3/4.

Par application de la note 13209 du 10 décembre 1916, les escadrons sont réduits à trois pelotons, tout en conservant leur effectif, et sont dotés de six fusils-mitrailleurs sur chevaux de bât, à raison de deux par peloton (1).

Cette nouvelle organisation n'est qu'un chapitre de la réorganisation générale de l'armée qui caractérise les débuts de 1917.

Réorganisation d'abord du haut commandement ; le général **JOFFRE**, vainqueur de la Marne, reçoit, en récompense et gage de l'admiration de la nation, le bâton de maréchal de France mais est remplacé dans ses fonctions de généralissime par le général NIVELLE.

Celui-ci, illustré par ses toutes récentes et foudroyantes victoires de Douaumont et Bezonvaux qui ont achevé de libérer Verdun, médite de remplacer par une offensive à grande envergure la bataille finissante de la Somme.

Le terrain choisi sera le « saillant de Noyon » où notre avance sur la Somme a brisé le front allemand en un angle très marqué dont le sommet est au sud de Noyon, vers Ribécourt, tandis que les côtés s'appuient à deux piliers, deux charnières : au sud de Lens, les hauteurs de Vimy ; au sud de Laon, le massif de l'Aisne.

Cette offensive, espère-t-on, aura pour premier résultat de détruire la « masse principale des forces ennemies sur le front occidental » et de proche en proche de libérer le territoire de la patrie.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce plan qui rencontre, d'ailleurs, de la part de nos alliés anglais, un accueil enthousiaste, c'est qu'il fit peur aux Allemands, avant même qu'il fût entré en exécution.

L'ayant deviné, **HINDENBURG** et **LUDENDORFF** comprirent tout le danger et résolurent d'y

(1) Voir aux annexes la composition des groupes.

parer en évacuant précisément le saillant de Noyon, seule parade permise à leurs armées affaiblies par leur double défaite de Verdun et de la Somme, pour se replier sur une ligne défensive fortement préparée, d'Arras à Laon, par Saint-Quentin et La Fère. « On travaillait activement depuis novembre. A la fin de février, on commença à replier les gros bagages, le matériel lourd. Puis, pour créer entre les Français et la nouvelle ligne des difficultés inextricables et aussi pour obéir à la « joie de nuire » si foncièrement propre à la race, on dévastait systématiquement la région qu'on allait évacuer. Villes et villages froidement pillés, puis détruits ; champs retournés, arbres fruitiers tous sciés à la base, routes rompues, instruments aratoires brisés. » La méthode dans la barbarie ! O vous, chasseurs qui avez vu, n'oubliez jamais !

———

REPLI ALLEMAND

C'est le 17 mars que l'alerte de la retraite ennemie est donnée devant le front du 1er C. A. C.

Le 3e Chasseurs d'Afrique, qui était réuni à l'instruction à Saint-Rémy-en-l'Eau, monte à cheval, chaque demi-régiment allant rejoindre la division à laquelle il est affecté.

Groupe 1/2, 2e D. I. C., au bois Allongé	Laissant un peloton
Groupe 3/4, 3e D. I. G., Tilloloy.	À la disposition de la division.

Le 19 mars, la 2e D. I. C. tient tout le front Rouvrel — Berlancourt — Béthancourt.

Le groupe 1/2 (chef d'escadrons **MEYRIEUX**) envoie deux reconnaissances fortes chacune d'un peloton.

Peloton **ZAMIT** (départ 5 heures), direction Guiscard, Cugny.

Mission. — Reconnaître les lisières du bois de Beaumont. Le pont de Guiscard étant coupé, rechercher un point de passage sur la Verse. Assurer la liaison avec la 120e D. I., à droite.

Peloton **VIARD** (départ 10 h.30), direction Guiscard, Berlancourt, La Neuville — Beaumont.

Mission. — Reconnaître les lisières du bois de Beaumont. A 14 heures, le groupe lui-même se porte sur Villeselve et couvre l'infanterie pendant son installation aux avant-postes.

Le 20 mars, le groupe quitte Villeselve à 6 heures et occupe Cugny, à 11 heures.

On imagine la joie des malheureuses populations délivrées et l'accueil fait dans ces pauvres villages à nos chasseurs.

Le peloton de l'adjudant **JOSSERAND** est à l'avant-garde de la 7e brigade coloniale.

Ayant reçu mission de reconnaître les abords du canal de Saint-Quentin, à l'est de Mennessis, l'adjudant **JOSSERAND** fait mettre pied à terre à quelques cavaliers et s'avance à pied avec le chasseur **PEYTAVIN**, vers une passerelle. Reçu par des coups de feu, il tombe frappé à mort ; le chasseur **PEYTAVIN** qui l'accompagnait, est blessé d'une balle au bras gauche. Le maréchal des logis **GIORZA**, qui se trouvait non loin de là, est blessé d'une balle sous la mâchoire ; six chevaux

sont tués. Le maréchal des logis chef **THIÉBAUD** va, la nuit venue, avec quatre cavaliers, chercher le corps de l'adjudant **JOSSERAND**. Le corps avait été enlevé.

A 17 heures, le peloton ZAMIT assure la liaison avec la 3e D. I. C. entre Ham et Saint-Simon.

Le 21 mars, la 2e D. I. C. est relevée du front d'attaque, le groupe bivouaque à Campagne.

Ses pertes ont été : 1 adjudant disparu ; 1 maréchal des logis blessé ; 1 cavalier blessé.

Pendant ce temps, le groupe 3/4 (chef d'escadrons **DUMOULIN**) avait rejoint, le **18 mars** à 6 heures, Avricourt où il avait reçu la mission suivante :

a) Déboucher de la ligne Écuvilly — Beaulieu et reconnaître le terrain à l'ouest du canal du Nord ;

b) Au cas où le canal ne serait pas occupé, le traverser et pousser des reconnaissances sur Libermont, Fréniches, le bois de l'Hôpital, Flavy-le-Meldeux, Golancourt.

A l'arrivée à Beaulieu, à 7 h.50, deux reconnaissances à l'effectif d'un peloton sont lancées :

1° Peloton lieutenant **BOURGEOIS**. Direction : Libermont, partie nord du bois de l'Hôpital, Esmery-Hallon, route de Saint-Quentin au nord de Golancourt.

Le peloton ne peut déboucher vers le nord, il est arrêté par des feux de mitrailleuses installées dans un boqueteau près de la Pannetterie. Un cheval est tué ;

2° Peloton lieutenant **de LENCQUESAING**. Axe de marche : Frétoy, Fréniches, Flavy-le-Meldeux, Golancourt.

Il ne peut franchir à cheval le canal dont le pont est détruit. Après des difficultés sérieuses, le lieutenant **de LENCQUESAING** franchit l'obstacle avec des tirailleurs à pied et chasse du Frétoy des patrouilles qui s'y trouvaient encore. Il revient prendre ses chevaux à l'ouest du canal, continue sa mission en passant au nord du tunnel et reconnaît Fréniches et les abords de Flavy-le-Meldeux.

Le groupe, gêné dans ses mouvements par les réseaux de fil de fer et les tranchées, progresse par la route, franchit le canal au tunnel et se rapproche de Fréniches, par les bois. Il bivouaque, à 19 heures, au sud de Fréniches.

Le 19 mars, les objectifs fixés pour la journée du 18 n'ont pu être atteints.

Mission du groupe : reconnaître les directions de Cugny, Ham et Beaumont.

Le groupe quitte Fréniches à 8 heures et va s'installer en position d'attente à la lisière ouest des bois de la ferme du Vieux-Saint-Nicolas, à l'ouest de Flavy-le-Meldeux qui a été occupé pendant la nuit, l'infanterie ne devant commencer son mouvement en avant qu'à 13 heures.

A 8 h.30, départ de trois reconnaissances qui, toutes, ont pu atteindre leurs objectifs sans encombre.

L'aspirant **TROMEUR** à Ham.

Le maréchal des logis **PAIMBLANC** à Cugny.

Le sous-lieutenant **DARMAGNAC** à Beaumont avise que Golancourt était évacué par l'ennemi.

Liaison établie avec la 1re division de cavalerie à 11 h.40.

Le groupe reste à Golancourt et y cantonne.

Le 20 mars, le peloton **ALBERTINI**, mis à la disposition du 23e R. I. C., pousse des reconnaissances sur Saint-Simon et Clastres.

Ancestrami

Le 21 mars, la 3e D. I. C. est relevée du front d'attaque, le groupe cantonne à Fescamps.

La « parade » allemande, la fameuse « retraite stratégique » de **HINDENBURG**, en effet, a pu modifier le plan du général **NIVELLE**, elle n'en a pas suspendu la menace. L'offensive prévue reste décidée ; elle est seulement un peu retardée.

Le 1er C. A. C., qui doit entrer dans la composition de l'armée **MANGIN**, destinée à enlever les deux lignes de plateaux qui nous séparent de Laon, est mis en route, par voie de terre, pour prendre ses emplacements d'attaque.

Ce mouvement se fait par Trumilly, Orrouy, Cœuvres, Soissons, en ce qui concerne la 2e D. I. C. et le groupe 1/2 du 3e Chasseurs d'Afrique qui cantonne en fin de marche à Venizel (6 avril) ; par Grandfresnoy, Vieux-Moulin, Vic-sur-Aisne pour la 3e D. I. C. et le groupe 3/4 du 3e Chasseurs d'Afrique, qui cantonne, en fin de marche, à Montois (6 avril).

Le 7 avril, les chefs d'escadrons **HUE** et **CHEVALLIER** prennent respectivement le commandement des groupes 1/2 et 3/4 en remplacement des chefs d'escadrons **MEYRIEUX** et **DUMOULIN**.

OFFENSIVE DE 1917.

Deuxième bataille de l'Aisne.

L'offensive se déclenche le 16 avril.

Le secteur du C. A. est limité d'une façon générale : au nord, par les lisières sud et ouest des forêts de Coucy et Saint-Gobain ; au sud, par une ligne passant par fort de Condé, fort de la Malmaison.

Le Q. G. du C. A. (général **BERDOULAT**) est à Juvigny.

Le Q. G. de la 3e D. I. C. (général **PUYPEROUX**) au Banc-de-Pierre.

Le Q. G. de la 2e D. I. C. (général **MORDRELLE**) à Terny-Sorny, puis à Neuville-sur-Margival.

Le groupe 1/2 (2e D. I. C.), sous les ordres du commandant **HUE**, réduit à quatre pelotons par suite de divers détachements : corps d'armée, division, liaisons d'artillerie, etc., bivouaque dans un boqueteau à 300 mètres est de Crouy, attendant le résultat de l'offensive pour franchir les lignes.

Le 18, se dirigeant sur Sainte-Marguerite, il pousse des reconnaissances sur Sancy — Jouy — Aizy. Ces reconnaissances, reçues à coups de fusil, dès qu'elles dépassent les lignes d'infanterie, sont contraintes d'opérer à pied et font connaître que la ferme de Chimy, les lisières du bois des Loges, sont tenus par des mitrailleuses.

Le lieutenant **ZAMIT**, à Chantereine, et le maréchal des logis **FONDECAVE**, au bois des Loges, établissent la liaison avec le 6e C. A., malgré de sérieux obstacles de toute sorte accumulés par l'ennemi.

Le 21, le groupe récupère ses détachements, moins deux pelotons, et bivouaque à 200 mètres nord de Courtil.

Le groupe 3/4 (3e D. I. C.), sous les ordres du chef d'escadrons **CHEVALLIER**, bivouaque, depuis le 11, parmi les ruines de Leury où les chasseurs, la rage au cœur, retrouvent des preuves nouvelles de la dévastation méthodique effectuée par nos barbares ennemis.

Hommes et chevaux, heureusement, peuvent être abrités dans ces immenses carrières souterraines ou creutes, si caractéristiques en ce pays, et qui, fortifiées par les Allemands dans leurs nouvelles lignes, constitueront autant de réduits à l'épreuve de l'artillerie, dont il faudra s'emparer un à un.

Le 16, jour de l'offensive, le groupe reçoit l'ordre de se porter aux Ribaudes pour y attendre le résultat de l'attaque.

Sa mission est de se tenir en liaison étroite avec les troupes d'attaque, de saisir le moment propice pour franchir les lignes et devancer l'infanterie en avant de laquelle il devra reconnaître et surveiller les lisières de la forêt de Saint-Gobain et explorer le plateau de Faucoucourt.

Comme le groupe 1/2, le groupe 3/4 fournit divers détachements au C. A., à l'É.-M. de la 3e D. I. C. (peloton ROY) près de l'artillerie.

Le 17, le groupe rentrait à Leury, et le 22, le régiment était réuni (groupe 1/2 Chavigny, groupe 3/4 Leury) aux ordres du lieutenant-colonel **FAURE** ; on sait ce qui était advenu :

Le 16 avril, à 7 heures du matin, les troupes étaient parties à l'assaut, par une vraie bourrasque de neige. L'élan fut superbe et les premiers résultats des plus satisfaisants. La 2e D. I. C. enleva notamment Laffaux et s'avançait sur le moulin qui est un des piliers de la défense du plateau.

Mais l'artillerie, l'aviation, gênées par l'état du terrain, par le temps « odieusement mauvais », ne purent soutenir et aider la progression de l'infanterie. C'est à cette offensive que furent, pour la première fois, employés dans nos lignes (armée **MAZEL**) les chars d'assaut ou tanks inaugurés par les Anglais, on sait avec quel succès, devant Cambrai.

L'ennemi eut le temps de se réorganiser sur ses positions, d'ailleurs formidables. Il fallut attendre une occasion plus favorable : celle-ci parut se présenter le 6 mai.

En attendant, une compagnie de 160 cavaliers à pied, une section de mitrailleuses, sous les ordres du capitaine **BIDEAU**, prises dans les deux groupes (lieutenant **GARNIER**, lieutenant **de LENCQUESAING**, sous-lieutenant **ALBA**) sont mises à la disposition de la 3e D. I. C. pour occuper, aux tranchées, le sous-secteur de Laffaux.

Les chasseurs, dans ce secteur sévère, presque sans abris, sous un bombardement continuel, font preuve de leurs habituelles qualités de crânerie et de bravoure. Le lieutenant **GARNIER** repousse avec succès un coup de main ennemi, et le colonel commandant le secteur, envoyant ses félicitations au capitaine **BIDEAU**, ajoute cette phrase : « *J'étais tranquille, car je savais que les chasseurs d'Afrique étaient là.* »

Le 29 avril, cette compagnie est relevée par des éléments de la division provisoire de cuirassiers à pied **BRÉCART** venant prendre ses positions pour l'attaque du 6 mai.

Les pertes de la compagnie avaient été : 2 cavaliers tués, 1 sous-officier blessé, 2 brigadiers et 12 cavaliers blessés.

Le **3 mai**, le régiment fournit une nouvelle compagnie à pied (145 cavaliers) sous les ordres du capitaine **CHAVERONDIER**, et une section de mitrailleuses (lieutenant **PIERSON**). Prise dans les deux groupes, cette compagnie coopère avec le 134e R. I. T., à l'occupation du bois du Mortier (nord du canal de l'Ailette), secteur défensif mais important en tant que pivot nord de l'attaque générale du

5 mai.

Le chef d'escadrons **CHEVALLIER** est adjoint au colonel commandant le secteur.

Cette occupation dura jusqu'au 12 mai, où les chasseurs d'Afrique furent relevés par la cavalerie de la 81e D. I.

Les pertes pendant cette période avaient été :

Tués : 1 officier (le sous-lieutenant **ROY**, tué d'un éclat d'obus au P. C. de la 3e D. I. C.) ; 1 sous-officier, groupe 1/2 ; 1 cavalier, groupe 3/4.

Blessés : groupe 1/2 : 5 cavaliers ; groupe 3/4 : 3 sous-officiers, 4 cavaliers.

Plusieurs hommes et chevaux avaient été intoxiqués par les gaz, autre barbare invention de nos ennemis et qui deviendra désormais chez eux, comme chez nous, la réaction étant égale à l'action, d'usage courant, en vague ou par obus (1).

Les 14 et 15, les groupes sont remis à la disposition de leurs divisions respectives, et le 1er C. A. C. lui-même, en entier, est relevé du front d'attaque.

L'offensive, en effet, n'a pas donné tous les résultats que l'on escomptait, une certaine émotion se manifeste dans l'opinion publique et il s'ensuit un remaniement du haut commandement.

Le général **PÉTAIN** est nommé, le 15 mai 1917, général en chef et le général **FOCH** le remplace dans ses fonctions de chef d'État-major général près du ministre de la Guerre.

Le 1er C. A. C., fatigué par deux attaques et quarante jours d'occupation de secteur, est embarqué, pour se refaire, à destination de la région Lure — Villersexel.

Les groupes du 3e Chasseurs d'Afrique suivent les mouvements de leurs divisions : embarqués le 17 à Villers-Cotterêts (groupe 1/2) et Longpont (groupe 3/4), ils débarquent à Lure et Vesoul et sont groupés, sous les ordres du lieutenant-colonel, à Bouhans et Amblans.

Toute cette période de repos est employée par le corps d'armée entier à un travail intensif d'instruction au camp de Villersexel.

Le 9 juin, le C. A. est mis en route par voie de terre pour aller occuper un secteur en Alsace. Le 3e Chasseurs d'Afrique suit le mouvement. Étapes successives : Courchaton, Dampierre-sur-le-Doubs, Delle ; stationnement final : Réchésy (groupe 1/2), Courtelevant (groupe 3/4), le 15 juin.

Le même jour, le régiment fournit une compagnie de 160 cavaliers à pied et une section de mitrailleuses pour relever aux tranchées du Niederlarg, en avant de Pfetterhouse, la cavalerie du 34e C. A. (2e chasseurs d'Afrique).

Ce détachement, fourni alternativement par chacun des groupes, est relevé tous les dix jours.

Le colonel **FAURE** assure le commandement du secteur de Réchésy et la direction de la surveillance de la frontière suisse pour laquelle les escadrons détachent, nuit et jour, des patrouilles en liaison avec les douaniers.

Ce service dure jusqu'au 15 juillet. A cette date, le 1er C. A. C. est relevé pour aller occuper, au Chemin des Dames, le secteur d'Hurtebise. P. C. du C. A. à la ferme de Moncet, puis à Glennes. La

(1) Ces gaz avaient été utilisés pour la première fois par les Allemands, en nappe, à leur offensive de l'Yser.

compagnie de cavaliers à pied aux tranchées du Niederlarg est relevée par la cavalerie du 18e C. A.

Embarquement le 21 juillet à Belfort (groupe 1/2) et Montbéliard (groupe 3/4).

Le régiment débarque, les 22 et 23, à Château-Thierry, Mézy et Œuilly et est dirigé par voie de terre (itinéraire : Ronchères, Lhéry, Crugny, Breuil-sur-Vesle) sur le Grand-Hameau, près Romain, où il séjournera en cantonnement-bivouac jusqu'au 2 décembre.

Pendant cette période, le régiment fournit des équipes de liaison et des coureurs aux groupes d'artillerie lourde, aux divisions d'infanterie en ligne, des pelotons de surveillance à la G. R. A. à Fismes.

Du 24 septembre au 3 octobre, une compagnie de 140 cavaliers À pied, une section de mitrailleuses (capitaine **CHAVERONDIER**, lieutenants **LEMENAGER** et **GAILLARD-BOURNAZEL**) est mise à la disposition du général commandant la 3e D. I. C. pour tenir un sous-secteur en première ligne (est d'Hurtebise) ; aucune perte à signaler.

Le 1er août, par application de la circulaire n° 10020 du G. Q. G., en date du 10 juillet 1917, les groupes 1/2, 3/4 sont dissous, le régiment est reconstitué avec son P. H. R. Les divisions d'infanterie n'ont plus à leur disposition qu'un escadron divisionnaire : 2e D. I. C., 1er escadron ; 3e D. I. C., 2e escadron.

Le gros du régiment est à la disposition du général commandant le C. A. (1).

Le régiment reçoit un renfort de trois sous-officiers, 4 brigadiers, 47 chasseurs nécessaires à sa reconstitution. Un nouveau renfort de 2 adjudants, 4 sous-officiers, 3 brigadiers, 52 chasseurs de la classe 1918 lui parviendra en novembre.

En revanche, l'armée d'Orient prélève de sérieux contingents qui sont dirigés sur le dépôt en attendant leur embarquement (2) :

En septembre : 25 hommes de troupe de vieille classe (ils doivent avoir plus de vingt ans) et un officier (sous-lieutenant **TROMEUR**).

En octobre : 40 hommes de troupe et 1 officier (lieutenant **ZAMIT**).

En novembre : 7 hommes de troupe et 1 officier (sous-lieutenant **JOUYNE**).

En décembre : 7 hommes de troupe.

Il en sera de même chaque mois ; c'est donc avec le dépôt un échange constant d'hommes de classes anciennes, éprouvés, avec de jeunes soldats n'ayant jamais vu le feu et dont l'instruction, trop hâtive, laisse parfois à désirer.

Le capitaine **GODOT** vient remplacer à la tête du 2e escadron le capitaine **SANDRIN**.

(1) Voir aux annexes la composition du régiment à cette date.

(2) L'armée d'Orient prenait en effet une importance chaque jour croissante. On sait les malheureux événements 1915, l'héroïque Serbie succombant sous le nombre des ses ennemis, Autriche, Bulgarie, Turquie, entièrement envahie.
Un corps expéditionnaire avait bien été formé, sans succès, contre la Turquie à Gallipoli. Transportée à Salonique, recueillant les débris des troupes serbes encadrées de contingents français, anglais, bientôt grecs, cette armée d'Orient devait terminer la guerre, sous les ordres du général FRANCHET d'ESPEREY, par une victoire retentissant (1918).

Le 2 décembre, le 1er C. A. C. étant relevé de secteur pour aller au repos dans la région d'Épernay (P. C. du C. A. à Vandières), le gros du régiment (É.-M., P. H. R., 3e et 4e escadrons) se rend par voie de terre sur Châtillon-sur-Marne et Vandières qui lui sont assignés comme cantonnements de repos. Les escadrons divisionnaires accompagnent leurs divisions respectives : 1er escadron à Plivot, 2e escadron à Moslins.

Le capitaine **de LAHORIE** prend le commandement du 1er escadron en remplacement du capitaine **CHAVERONDIER** passé au 4e Zouaves (voir note 2 page 26).

Ancestramil

V — ANNÉE 1918

———

Les six derniers mois de **1917** avaient été les plus critiques de la guerre.

La Russie, en pleine révolution, abandonnait peu à peu ses armes, en attendant qu'elle nous trahît tout à fait en signant l'armistice séparé du 15 décembre. « Entraînant dans son effondrement la malheureuse Roumanie, elle ajournait ainsi la décision qui, sans cette néfaste péripétie, eût pu, de l'aveu récent du général **LUDENDORFF**, être enlevée par les Alliés au cours de cette année 1917. »

L'Italie, travaillée sourdement par une propagande « défaitiste » importée en droite ligne d'Allemagne (*made in germany*), a subi un grave échec à Caporetto ; il a fallu dépêcher en hâte à son secours, avec le général **FOCH**, une armée anglaise et une armée française (général **FAYOLLE**).

La guerre sous-marine, enfin, a sévi avec une intensité et une barbarie sans cesse croissantes. « Ces défis jetés à l'humanité » (1) auront eu du moins pour contre-coup, inattendu de nos ennemis, l'entrée en lice des États-Unis et leur déclaration de guerre à l'Allemagne (2 avril 1917) ; et l'on est en droit d'espérer que les forces quasi-inépuisables de notre nouvel allié pourront, dans un avenir prochain, contrebalancer la défection russe. Les premiers contingents, bravant sous-marins et mines flottantes, ont débarqué sans encombre en nos ports (26 juin 1917) (2) et continuèrent depuis lors sans interruption ; encore convient-il d'attendre qu'ils soient en nombre suffisant, comme aussi suffisamment préparés et instruits pour pouvoir entrer en ligne aux côtés des troupes aguerries de l'Entente.

L'Allemagne comprend le danger et, y voyant une raison de plus de précipiter pour son compte la *décision* qui nous a échappé, tentera avec fureur, au cours de cette nouvelle année 1918, son suprême assaut.

Mais la France, toujours debout, malgré sa lassitude et toujours héroïquement confiante, saura répondre une fois de plus au défi teuton, une fois de plus « elle tiendra le coup ». Déjà la nation a compris la double nécessité : sur le front, d'une impulsion nouvelle aux opérations militaires ; à l'arrière, d'un- assainissement de certains ferments dissolvants semés par les agents boches.

Ce sera l'œuvre double et aussi la gloire de G. **CLÉMENCEAU** qui, appelé par le président **POINCARÉ** interprète du pays tout entier, a pris, le 16 novembre 1917, la présidence du Conseil et le ministère de la Guerre.

Ainsi s'ouvre l'année 1918, riche entre toutes en événements tragiques en même temps qu'en gloire éblouissante, car elle verra, nous l'avons dit, le formidable assaut allemand, elle assistera aussi au « renversement de la bataille » et à la grande revanche. « La suprême victoire va jaillir de la suprême épreuve. »

(1) Paroles du président WILSON au Capitole de Washington (2 avril 1917).
(2) On sait que le général en chef de l'armée américaine fut le général John I. PERSHING qui, lui, était arrivé à Paris dès le 13 juin.

Dès novembre 1917, rassuré du côté de son front est, le grand état-major allemand avait commencé à transporter vers l'ouest les forces de Russie : « 700.000 hommes, 64 divisions libérées par l'écroulement de notre ancienne alliée » vont venir peu à peu grossir l'armée impériale de France qui, déjà, en comptait 141. Et ces 205 divisions vont se jeter sur les 177 de l'Entente !

Deuxième bataille de Picardie.

L'attaque eut lieu le 21 mars, après une canonnade d'une violence inouïe. Le point choisi par **LUDENDORFF** était la soudure entre l'armée anglaise et l'armée française, choix judicieux, ce point se trouvant, du fait même d'un commandement partagé, faible et mal assuré (1). De plus, comme il redoutait davantage l'armée française, c'est sur l'armée britannique qu'il allait porter ses coups.

On sait les effets de cette offensive foudroyante : le front anglais disloqué, le flot allemand roulant jusqu'aux portes d'Amiens, le 22 ; débordant Noyon, le 24, Montdidier, le 27, créant ainsi une « poche » redoutable ; mais on sait aussi avec quel héroïsme les troupes françaises, fantassins bleu horizon ou kaki, cavaliers à pied, artilleurs, aviateurs, jetées en hâte dans la fournaise, à peine débarquées des camions qui les amenaient, barrèrent une fois de plus aux barbares, comme en 1914, la route de Paris : le *drang nach* Paris (2).

En vain, de dépit, les Allemands envoyaient-ils sur la capitale les obus de leur fameuse « *Bertha* » (3), la première offensive de **LUDENDORFF** était manquée.

Du moins avait-elle montré d'une façon tragique la nécessité du commandement unique des forces alliées. Dans la célèbre entrevue de **Doullens** (25 mars), le général **FOCH** était chargé par les gouvernements britannique et français « de coordonner l'action des armées alliées sur le front ouest ».

Troisième bataille des Flandres.

Cette impulsion d'une main unique eut bien vite à se faire sentir.

Arrêté dans sa pointe vers Paris, **LUDENDORFF** se retourna, comme en 1914, encore vers Calais, toujours sur le front britannique, et ce sera le deuxième assaut allemand, du 9 avril, entre le canal de La Bassée et la Lys. Mais, là encore, les Français reparaissent, l'ennemi est arrêté par des prodiges de valeur, et le nom du Kemmel restera célèbre, comme celui du Piémont, dans l'offensive précédente, immortalisant l'un et l'autre l'héroïsme des cavaliers à pied.

---

(1) En vain la France avait-elle, depuis six mois surtout, sollicité de ses Alliés l'institution d'un commandement unique ; elle ne l'avait pu obtenir de leurs préjugés. « Sur le front occidental, trois armées s'alignaient : la belge, la britannique, la française. Elles *s'alignaient*, elles ne se *nouaient* pas » tandis que chez notre adversaire « forces et moyens », sur tous les fronts, « étaient dans la main d'un seul homme ».

(2) Répondant ainsi à l'appel de leurs chefs : « *Cramponnez-vous au terrain, courage, les camarades arrivent* » (ordre du jour du général PÉTAIN). « *Soldats, vous défendez le cœur de la France* » (général HUMBERT).

(3) Dont l'un, éventrant l'église Saint-Gervais en plein office du Vendredi Saint, ensevelissait sous ses ruines cent malheureuses victimes.

Ces deux offensives allemandes n'avaient pas eu de contre-coup sur le C. A. C.

Celui-ci, commandé depuis le 27 juillet 1917 par le général **MAZILLIER**, en permutation avec le général **BERDOULAT** qui prenait sa place au 20e corps, tenait le secteur de Reims depuis la Pompelle, à l'est, jusque vers Saint-Thierry, à l'ouest. On lui avait adjoint pour tenir ce front étendu, outre les divisions organiques : 2e D. I. C. (général **MORDRELLE**), 3e D. I. C. (général **PUYPEROUX**), la 134e D. I. (général **PETIT**) au centre, à Reims même, et la 45e D. I., de troupes africaines (général **NAULIN**) à gauche, en liaison à sa gauche elle-même avec le 9e corps britannique. Le P. C. du C. A. était à Tauxières.

Quant au 3e Chasseurs d'Afrique, cantonné d'abord à Châtillon-sur-Marne jusqu'au 26 janvier, puis tout entier à Mareuil-sur-Ay (du 20 janvier au 20 février), pour revenir à Châtillon, il avait été dirigé (1), le 1er avril, sur Jouy-lès-Reims, juste à temps pour assister à un nouveau crime allemand : l'incendie de la malheureuse ville martyre sous les obus incendiaires allemands, sans aucune utilité militaire. La cathédrale elle-même n'avait pas été épargnée et devenait la proie des flammes.

Le régiment devait fournir une compagnie de cavaliers à pied à la disposition de la 134e D. I., mais, dès le 13, il était ramené en arrière pour cantonner à Fontaine-sur-Ay, où il retrouvait le 3e escadron.

Là il s'appliquait à l'instruction de ses jeunes contingents, quand l'orage éclata soudain à son tour sur cette région.

Troisième bataille de l'Aisne.

Le 28 mai, à 8 heures, un coup de téléphone du 1er C. A. C. alertait le régiment, lui enjoignant de monter à cheval dans le plus bref délai (moins les deux escadrons divisionnaires : 1er et 2e) pour atteindre Méry-Prémecy (sud de la Vesle) dans la soirée. En même temps, le chef d'escadrons **CHEVALLIER**, qui commandait le régiment en l'absence du colonel **FAURE** en permission(2), était mandé d'urgence par le général **MAZILLIER**, commandant le C. A.

Voici ce qui s'était passé :

« Exaspéré d'avoir été deux fois arrêté dans sa victoire par notre intervention, décidé à frapper d'un coup violent la force française, subsidiairement influencé par le Kronprinz de Prusse qui veut sa revanche de **Verdun**, **LUDENDORFF**, soudain, suspend la poursuite de son plan primitif, à l'heure peut-être où cette poursuite assurerait à son profit la décision cherchée. Se détournant de la mer, il se retourne sur le front français au nord-est de Paris.

« Sans doute ne voit-il là qu'une diversion puissante et, recherchant un effet moral plus qu'une manœuvre stratégique, ne prétend-il que désorganiser notre armée pour pouvoir, avec une certitude accrue de succès, reporter de nouveau ses coups sur l'armée britannique épuisée. »

Cette fois, c'est sur le front de l'Aisne qu'il dirige, avec un luxe incroyable de secret, ses bataillons d'assaut, et cette attaque sur un front dégarni lui procurera en quarante-huit heures une victoire telle qu'elle dépassera son attente.

---

(1) Moins le 3e escadron détaché à Fontaine-sur-Ay pour aider aux travaux du génie.
(2) Le chef d'escadrons HUE, nommé lieutenant-colonel dans la réserve, avait quitté le régiment en **février**.

Depuis l'heureuse opération du 23 octobre 1917 (bataille de la Malmaison), nous tenions les plateaux entre Aisne et Ailette, « le Chemin des Dames était devenu une de nos courtines ».

Position naturellement si forte qu'on avait lieu de se fier à sa résistance ; de plus, pour répondre aux deux offensives ennemies précédentes, on avait dû faire sur ce front des prélèvements importants de troupe. Il se trouvait, à cette date, tenu, de Pontoise à Reims, par les 30e et 11e corps français et, à droite, le 9e corps britannique. Par surcroît, la surprise avait été cette fois préparée avec un tel soin de précautions que rien ne dénonça l'attaque.

Le 27, vers 1 heure du matin, le bombardement avait commencé, effroyable, de Vauxaillon à Reims, s'étendant en profondeur jusqu'à la Vesle et au delà. A 3 h.40, l'attaque de l'infanterie se déclenchait, trouvant une défense à demi asphyxiée par les gaz. Le point sensible fut, cette fois encore, la soudure entre les Français et les Anglais. Malgré, la défense héroïque des uns et des autres un trou s'étant ouvert entre la 22e division (droite du 11e corps français), d'ailleurs aux trois quarts décimée, et le 9e corps britannique en repli, l'ennemi s'y engouffrait en direction de la Vesle, puis, plus au sud, du Tardenois.

La nuit l'avait à peine arrêté ; à 1 heure, le 28, une division allemande avait franchi la Vesle.

On comprend dans quelle situation critique de tels événements plaçaient le 1er C. A. C. qui se trouvait, de ce fait, complètement découvert sur sa gauche.

C'est ce qu'expliqua verbalement au chef d'escadrons qui l'avait rejoint vers 13 heures à la Haubette, faubourg de Reims, le général **MAZILLIER**. A cette heure même, on venait d'apprendre que le massif de Saint-Thierry, pilier ouest de la défense de Reims, débordé, était à son tour tombé aux mains de l'ennemi. Dès lors, ne convenait-il pas de marquer un recul en utilisant par exemple, plus au sud, le bastion naturel de la Montagne de Reims. Mais il faudrait abandonner Reims. Le général ne peut et ne veut s'y résoudre avant d'être éclairé sur ce qui se passe à sa gauche.

Or, de ce côté, c'est la nuit et le silence. Aucune liaison ne fonctionne ; toutes les communications téléphoniques sont interrompues, on ne sait rien : ni en quels points est parvenue l'avance ennemie ; si elle est endiguée ou si, au contraire, le flot continue de déborder ; ni quelles sont les troupes amies qui lui sont opposées. De plus, la situation change d'un moment à l'autre ; c'est au 3e Chasseurs d'Afrique qu'il appartient faire, le plus rapidement possible, la lumière en recherchant ces divers renseignements. Telle est la mission qu'on attend de lui.

En même temps, pour étayer la gauche, le général **MAZILLIER** constituait un détachement mixte qui devint bientôt une brigade de marche sous les ordres du général **NOGUÈS**, vers Rosnay — Gueux.

Accompagné de son adjoint le capitaine **THOUVENOT**, le chef d'escadrons arrive à Méry vers 15 heures. L'aspect de cette région est angoissant : les routes sont encombrées de détachements de toute sorte, Français, Anglais, de malheureux habitants, vieillards, femmes, enfants, abandonnant en hâte leurs demeures — vision renouvelée de la retraite de 1914, — l'hôpital de Bouleuse s'évacue fiévreusement. Déjà les obus allemands arrosent les crêtes qui dominent Méry et les avions à la croix de fer, volant au ras du sol, mitraillent sur les routes, indistinctement, civils et militaires.

A Méry le téléphone fonctionne encore et une communication du chef d'É.-M. Précise ce qu'on sait de la situation et la mission du 3e Chasseurs d'Afrique : chercher la liaison avec la 154e D. I. (général **BRETON**) dont les éléments se sont battus, l'après-midi, dans la région de Branscourt, mais dont on ignore la position actuelle ; pousser en outre des reconnaissances d'officiers vers la

vallée de la Vesle, d'une part, dans la vallée de l'Ardre, d'autre part, de manière à tenir le 1er C. A. C. au courant de la situation de nos éléments (français ou anglais, et en particulier de la D. I. de BOUILLON) dans cette région, ainsi que du degré d'avance de l'ennemi.

Pendant ce temps, le régiment, réduit aux 3e et 4e escadrons, les deux sections de mitrailleuses, le T. R. et le T. C., est en route de Fontaine, sous les ordres du capitaine **HUBER** ; mais la route est longue ; de plus, un seul chemin (Saint-Imoges, Nanteuil-la-Forêt, Chaumuzy), d'ailleurs embouteillé par les troupes et convois de toute sorte, en retraite ou en renfort, permet de traverser la Montagne de Reims, et le régiment n'arrivera qu'à 19 heures.

En attendant, les ordres suivants ont été rédigés :

1° Une reconnaissance d'officier (lieutenant **de LENCQUERAING**, demi-peloton) :

Rechercher la liaison avec la D. I. **BRETON**, direction primitive Branscourt.

2° Une reconnaissance d'officier (lieutenant **ALBERTINI**, demi-peloton) :

Reconnaître le plus tôt possible Branscourt, pousser si possible jusqu'à la Vesle ; renseigner sur les positions ennemies dans cette région et aussi sur les éléments de troupes françaises et anglaises.

3° Une reconnaissance d'officier (lieutenant **DARMAGNAC**, demi-peloton) :

Reconnaître la vallée de l'Ardre depuis Bouleuse jusqu'à Saint-Gilles inclus ; points occupés par l'ennemi et situation des troupes françaises et anglaises dans cette région ; rechercher en particulier la D. I. **de BOUILLON** et rester en liaison avec elle.

Tous ces renseignements à Méry-Prémecy.

Dès l'arrivée du demi-régiment, ces reconnaissances sont immédiatement envoyées sans descendre de cheval.

A 21 heures, parvient le premier renseignement du lieutenant **ALBERTINI**, les autres se succèdent rapidement et sont immédiatement téléphonés, puis confirmés par auto au C. A., qui, avant minuit, est fixé sur les points qu'il a demandé d'éclaircir.

La situation était grave : à 11 heures, Fismes, après une héroïque résistance, était tombée et la rivière était partout franchie jusqu'à Muizon (exclus) ; après la Vesle, c'est le tour de l'Ardre, à Crugny. Déjà l'ennemi s'infiltre dans le Tardenois.

Il en résulte que le front des reconnaissances et liaisons du demi-régiment s'étend peu à peu depuis Branscourt jusque vers Ville-en-Tardenois. Le chef d'escadrons se trouve à Méry fort désaxé sur sa droite, menacé de plus, dans cette région bombardée, de perdre sa liaison avec le C. A. En conséquence, laissant un poste de correspondance à Méry, le chef d'escadrons, avec les sections de mitrailleuses et ce qui reste des escadrons, se porte, le 29, à Chaumuzy, davantage au « centre de sa toile » et en outre sur la ligne de communication avec le C. A.

Les renforts commencent à arriver : la 19e D. I. anglaise, la 28e D. I. française ; dans l'après-midi du 29, le général **PELLÉ** vient coordonner tous les efforts et prendre le haut commandement de cette partie du front anglo-français. Grâce aux reconnaissances qui renseignent, pour ainsi dire heure par heure, et parfaitement le 3e Chasseurs d'Afrique peut assurer au mieux la liaison entre ces éléments divers, et le P. C. du groupe devient une véritable agence de renseignements où viennent puiser la 28e D. I. française, la 19e D. I. britannique, si bien que l'on est en droit de dire que dans ces circonstances critiques, le 3e Chasseurs d'Afrique a rendu de réels services, non seulement au

C. A. C., comme on a bien voulu le reconnaître, mais encore aux divisions voisines.

Tous ces É.-M. s'installent à Chaumuzy qui devient extrêmement encombré, tandis que la route Chaumuzy — Marfaux — Nanteuil, seule transversale de la Montagne de Reims, s'embouteille de plus en plus. Heureusement que le convoi du détachement : T. R. et même cuisines roulantes, a pu être évacué sur Saint-Imoges par La Neuville-aux-Larris. Les chevaux restent sellés.

Cet embouteillage ne pouvait échapper aux observateurs allemands et vers 15 heures les premiers obus tombent en plein dans le bivouac du groupe, à la sortie est du village, tuant 1 sous-officier, 1 chasseur, 5 chevaux, blessant 13 chasseurs, 6 chevaux. Près des uns et des autres se prodiguent, sous le bombardement, MM. les médecins aides-majors **CABART**, **NEUVILLE** et le vétérinaire **DEHAVAY**.

Les capitaines commandants rassemblent leurs escadrons avec beaucoup de sang-froid, et le groupe se reporte vers un ravin plus à l'est, où il achève de se « rameuter », quand lui parvient l'ordre du 1er C. A. C., lui enjoignant de se rendre à Saint-Imoges.

Laissant le lieutenant **RIVES** en liaison près du général **PELLÉ**, le groupe gagne la forêt à travers champs. Sa mission est terminée.

Sous l'impulsion du général **PELLÉ**, en effet, la résistance s'est promptement organisée sur le front Verneuil — Champlat — Bouilly — Bligny — cote 240 (sud de Vrigny). Sans doute, le flot allemand a pu se précipiter avec une sorte de fureur vers le sud, submergeant, le 29, tout le Tardenois, parvenant même, le 30, à border la Marne, entre Dormans et Château-Thierry où il est enfin arrêté. Mais il essaie en vain d'élargir la poche qu'il a créée entre Soissons et Reims et se trouve canalisé à l'ouest comme à l'est entre deux digues inébranlables. Le 1er C. A. C. ainsi rassuré sur son flanc gauche, pourra résister victorieusement aux assauts de front tentés sur son secteur. La XIIe division bavaroise a beau avoir reçu l'ordre d'entrer dans la ville « coûte que coûte », Reims est sauvée.

Un des principaux piliers, sinon le plus important de cette digue est, opposée à la marée allemande, sera sans contredit la cote 240 (sud de Vrigny), où elle se raccorde avec le front du 1er C. A. C. Ce point est tenu par la brigade mixte **NOGUÈS** qui au début de l'action occupait le front Rosnay — Janvry — Gueux — Muizon.

Le 29, à 3 heures du matin, le chef d'escadrons avait reçu l'ordre de mettre un peloton à la disposition du général **NOGUÈS**. Le peloton **VIARD** est désigné et se met en route à 4 h.30.

La situation est critique. L'ennemi débouchant de Branscourt et faisant des tentatives répétées pour franchir la Vesle à Muizon, cherche par une poussée générale à gagner la crête ferme de Rosnay — ferme de Montazin. De plus, circonstance aggravante, le général **NOGUÈS** est, lui aussi, sans nouvelles des éléments voisins qui le flanquent à droite et à gauche, et la liaison même se fait difficilement entre les différentes unités de la brigade.

Reconnaissance et liaison, tel sera ici encore le rôle des chasseurs d'Afrique. A 6 h.30, partent les patrouilles suivantes :

Aspirant **BERNARD**, mission : rechercher la liaison avec la 154e D. I. vers Crugny ;

Maréchal des logis **PAIMBLANC**, mission : rechercher la liaison avec la 45e D. I. vers Jouy — Pargny ;

Maréchal des logis **DIEUMEGARD** : à la disposition du colonel **JACOBI** à la Garenne de Gueux,

pour établir la liaison entre les divers éléments de la brigade ;

Maréchal des logis **GROGNIER** : reconnaître les bords de la Vesle vers Muizon, et quelles sont les dispositions prises par le commandant de ce secteur.

Le lieutenant **VIARD** lui-même cherche le contact, avec l'unité voisine de gauche pour déterminer son front, ses dispositions, etc. Le lieutenant **ALBERTINI**, qui est toujours en liaison vers **Branscourt** avec le colonel **ROY-ROUX**, se met également à la disposition du général **NOGUÈS**. Ces deux vaillants officiers et leurs hommes se dépenseront sans compter.

L'ennemi est agressif, de violents feux de mitrailleuses accueillent les patrouilles, dont les petits chevaux, blancs pour la plupart, constituent autant de cibles. Bravant toutes ces difficultés avec une crânerie qui fait l'admiration de leurs camarades d'infanterie, les chasseurs accomplissent néanmoins avec succès toutes ces missions, les liaisons sont assurées, les reconnaissances rendent compte à tout instant de la situation et de l'avance de l'ennemi.

Le **30 mai** celui-ci, ayant réussi à passer la Vesle à Muizon, enlève Gueux et cherche à pousser sur Vrigny, après une préparation d'artillerie intense sur Vrigny, Coulommes, Jouy, Pargny, la cote 240 ; à midi même, il progresse d'une façon inquiétante sur le plateau au nord de Méry-Prémecy, en cherchant à s'étendre vers la cote 240 et à s'emparer de Vrigny.

Le 31 mai et le 1er juin, nouvelles attaques sur la cote 240, mais celle-ci occupée par un bataillon du 3e bis de zouaves résiste héroïquement, malgré les bombardements à gros calibre et malgré les assauts répétés. Un instant, dans l'après-midi du 1er juin, l'ennemi réussit à prendre pied sur la position : une contre-attaque des zouaves l'en chasse immédiatement. Depuis lors, en vain s'épuisera-t-il pour faire sauter cette charnière, celle-ci résistera victorieusement, et les prodiges de valeur qui se sont accomplis sur ce mamelon sanglant peuvent être égalés aux plus hauts faits d'armes de toute la campagne.

Les chasseurs d'Afrique ne furent pas en reste avec leurs camarades des autres armes.

C'est ainsi que, le 1er juin au soir, le colonel du **GUINY**, commandant le secteur d'où dépend la cote 240, toutes communications téléphoniques étant coupées, inquiet des explosions, du crépitement des mitrailleuses qu'il distingue vers la ferme Méry, appelle le brigadier **BLANC** qui est en liaison près de lui.

« Mon ami, dit-il, je vais probablement vous faire tuer, mais il faut absolument que je sache, le plus tôt possible, ce qui se passe là-bas. Vous allez y aller avec vos quatre cavaliers, vous vous renseignerez sur la situation de la première ligne et vous viendrez me rendre compte le plus tôt possible. »

Sans une hésitation, **BLANC** et ses quatre chasseurs partent au galop : quarante-cinq minutes plus tard, tous étaient de retour sans une blessure, rapportant le renseignement suivant :

« L'ennemi qui avait réussi à prendre pied dans notre première ligne, avait été rejeté aussitôt par une contre-attaque, en laissant entre nos mains une vingtaine de prisonniers et six mitrailleuses. Son attaque était enrayée (1). »

« Qu'il soit permis de citer ici, pour témoigner des vaillants services des chasseurs d'Afrique, ces deux lettres du général **NOGUÈS** :

(1) Récit du colonel du GUINY au lieutenant VIARD.

1° **Général NOGUÈS à division NAULIN**.

(13 heures, 30 mai 1918.)

Situation extrêmement confuse. Multiplie efforts pour assurer liaison, grâce à cavalerie. Tâche très difficile.

Signé: Général **NOGUÈS**.

2° *Général* **NOGUÈS**, *commandant brigade de marche,*

à commandant **CHEVALLIER**.

Je garde ici, pour le service très difficile et très pénible des liaisons, le lieutenant VIARD, 2 gradés, 10 cavaliers.

Je vous renvoie le lieutenant ALBERTINI avec le reste (20 cavaliers). Un de vos cavaliers a été tué (LANGLAIS).

Avant de me séparer de vos cadres et de vos hommes, je tiens à vous dire quels immenses services ils ont rendus et quel dévouement admirable j'ai trouvé chez tous.

Ceux que je garde sont très fatigués, mais seront précieux encore.

C'est à vos escadrons que reviendra une bonne part de l'honneur de la conservation du massif 240 (1)*, car sans eux, sans leur activité, aucune liaison, aucun commandement n'eussent été possibles.*

Je proposerai pour les récompenses qu'ils méritent vos officiers et vos hommes.

Je vous demande de faire relever le lieutenant VIARD quand la brigade coloniale de marche sera relevée, car il est volontaire pour rester, mais il est à bout de forces.

P. C., le 31 mai 1918.

Signé: Général **NOGUÈS**.

N'était-ce donc pas à juste titre que le chef d'escadrons pouvait conclure en ces termes son rapport d'opération :

« *En terminant, je tiens à dire combien j'ai été satisfait et fier du dévouement, du zèle, de l'entrain inlassables dont tous, officiers, sous-officiers, brigadiers et cavaliers du groupe n'ont cessé de faire preuve durant ces journées. Par suite de la relève des divers détachements, tous les officiers, presque tous les gradés et hommes de troupe du groupe ont été employés, toujours volontaires.* »

Le 2 juin, tous les détachements du groupe étaient relevés et le groupe entier venait cantonner à Ay où il continuait d'assurer, pour le compte du 1er C. A. C., la liaison avec le groupement **PELLÉ** (2), en même temps qu'il entrait dans la composition d'un détachement mixte, sous les ordres du colonel

(1) Et par suite, peut-être, de Reims elle-même.
(2) Où combattent côte à côte Français et Anglais et même un corps italien (général ALBRICCI), « vrai front de la fraternité des armes ».

FAURE, chargé d'établir un barrage éventuel sur la ligne Ay — Mutigny — Avenay (1).

En récompense de ses bons services, le général **MAZILLIER**, commandant le 1er C. A. C., tient à venir en personne témoigner sa satisfaction au groupe, en lui remettant lui-même les récompenses suivantes :

Une citation à l'ordre du C. A. au groupe entier ;

La croix de chevalier de la Légion d'honneur au lieutenant **VIARD** ;

La Médaille militaire au maréchal des logis **PAIMBLANC** ;

La Croix de guerre avec palme au lieutenant **ALBERTINI**, au brigadier **BLANC** et un nombre important de croix de guerre avec citations à l'ordre du C. A.

Le 24 juin, le 4e escadron (capitaine **HUBER**) est embarqué pour la région de Lyon où il doit contribuer au maintien de l'ordre.

Les trois autres escadrons du régiment et le P. H. R. sont alors rassemblés à Fontaine-sur-Ay (6 juillet), puis à Condé-sur-Marne (21 juillet) et sont chargés d'assurer la garde et la défense des ponts de la Marne : Mareuil-sur-Ay, Bisseuil, Tours-sur-Marne, puis Tours-sur-Marne, Condé, Isse, Aulnay.

Ces précautions ont leurs raisons d'être.

« L'Allemand, en effet, ne peut, sans péril, rester dans la situation où il s'est mis ; n'ayant pu élargir la poche à sa droite, il la faut élargir à sa gauche. Une attaque brutale, à la manière du 27 mai, rompra le front de Champagne. La première position enlevée, on se ruera à la seconde ; on repoussera la IVe armée française sur la Marne, en direction de Château-Thierry et d'Épernay, tandis qu'on passera la Marne entre Château-Thierry et Dormans. Ainsi la Montagne de Reims, encerclée, tombera avec ses quelques milliers de défenseurs. »

D'où nécessité pour le 1er C. A. C. en particulier d'assurer sa ligne de retraite.

Quatrième bataille de Champagne.

Bataille de la Montagne de Reims.

La préparation d'artillerie allemande commença formidable vers minuit, dans la nuit du 14 au 15 juillet, sur tout le front de la IVe armée (général **GOURAUD**) et du 1er C. A. C. (2), causant malheureusement des victimes au 3e Chasseurs d'Afrique. Le lieutenant **BARBÉ**, détaché à la 2e D. I. C., est tué à Chamery ; le maréchal des logis **FAURE**, fils du colonel, est tué également à son poste de liaison près la 3e D. I. C., à Ludes.

On sait la tactique employée par le général **GOURAUD** : l'artillerie de !a IVe armée prévenant l'artillerie allemande, puis les premières positions abandonnées, gardées seulement par quelques héroïques avant-postes, les vagues d'assaut allemandes venant se briser sur notre position

(1) Les escadrons divisionnaires, 1er et 2e, sont maintenus à Fontaine-sur-Ay, à la disposition de leurs divisions.
(2) Celui-ci formait la droite de la Ve armée (général BERTHELOT) en liaison à droite avec la IVe armée.

intermédiaire, fortement tenue celle-là, tandis que les tanks sautaient sous l'action des mines explosives. En vain, les « colonnes d'exploitation », toutes prêtes déjà pour la poursuite, viennent-elles à la rescousse : elles sont écrasées par notre artillerie qui en fait un effroyable carnage.

Dès le **16**, la première position, volontairement abandonnée, était en partie reprise.

A la vérité, l'ennemi aura eu plus de succès à gauche. Il aura un moment entouré le mont de Bligny, contrefort nord-ouest de la Montagne de Reims, que tenait le corps italien (gauche de la 2e D. I. C.), et surtout traversé la Marne vers Verneuil sur un front de 15 kilomètres. De là il poussait vers Épernay et atteignait en dernier lieu les lisières du parc de Boursault. Ce sera son dernier succès. Du 18 juillet date vraiment le « renversement de la bataille ».

Deuxième bataille de la Marne.

Déjà depuis trois semaines le général **FOCH** prépare ce renversement que doit déclencher une formidable attaque de flanc lancée sur le front entre Ourcq et Soissons (Xe armée, général **MANGIN**) et entre Ourcq et Marne (VIe armée, général **DEGOUTTE**). En grand secret, à notre tour, des bataillons, des batteries, des escadrons, 300 chars d'assaut sont accumulés à l'abri des frondaisons de la forêt de Villers-Cotterêts.

Voyant l'ennemi « s'étirer » imprudemment au delà de la Marne, alors que le bastion de la Montagne de Reims tient toujours, l'occasion paraît au général en chef plus que jamais propice. A l'aube du 18, l'ordre tant attendu est donné.

Précédés d'un barrage roulant formidable, les chars, les bataillons partent à l'assaut. Dans les airs, les escadrilles de chasse nettoient le ciel des avions ennemis, et volant bas, mitraillent les troupes au sol, tandis que l'aviation de bombardement sème la terreur à l'arrière de l'ennemi.

Tandis que l'armée **MITRY**, au sud, accule les Allemands à la Marne, l'armée **MANGIN** entre comme un coin dans le flanc ennemi. A 17 heures, la ligne allemande est rompue, et le 2e corps de cavalerie passe par la brèche « pour reprendre enfin — moment historique, — après quatre ans de paralysie forcée, sa mission traditionnelle [1] ». La IVe armée, alors, s'ébranle à son tour : plus de 12.000 prisonniers et près de 800 canons restent entre nos mains. Le 19, c'est le tour de la Ve armée (général **BERTHELOT**) qui s'engage dans la vallée de l'Ardre. Ainsi l'ennemi est menacé d'encerclement, il comprend le danger et résistant âprement sur ses flancs, il reflue en hâte vers le nord, à l'abri de ce couloir, troupes et approvisionnements. Le 4 août, laissant entre nos mains 10.000 prisonniers, il atteint péniblement la rive droite de la Vesle et de l'Aisne. La terrible poche qui, de Soissons à Reims, s'étendait jusqu'à la Marne, était réduite : « 30.000 prisonniers, 1.000 canons, plus de 6.000 mitrailleuses capturés ; des parcs entiers enlevés avec leur matériel, la voie ferrée Paris — Châlons ressaisie, le front raccourci de 45 kilomètres, la menace sur Paris supprimée », tels étaient les résultats de cette magnifique victoire.

Conséquence plus importante encore, l'ennemi se trouvait dessaisi de l'offensive. Nous la prenions à notre compte.

Sous l'impulsion de **FOCH**, nommé maréchal de France, elle sera désormais incessante.

---

(1) *Le Chemin de la victoire*. Voir plus haut.

« Le moment est venu, écrit-il, de quitter l'attitude défensive imposée jusque-là par l'infériorité numérique, et de passer à l'offensive. . . L'Entente doit frapper à coups redoublés. »

Et elle frappera en effet à coups redoublés : en Orient, en Italie, en France.

Là, le front allemand martelé partout, craque peu à peu.

« Du 8 août au 9 septembre, l'Allemand rejeté de position en position, menacé par notre savante manœuvre des ailes, battu entre la Somme et la Scarpe par les armées britanniques, battu entre l'Aisne et l'Ourcq par les armées françaises, avait vu la bataille déborder, pour l'étreindre ; et pour se dérober à sa dangereuse étreinte, il avait dû renoncer à ses conquêtes de mars 1918. Menacé dans la région de l'Aisne par l'opération à deux fins de l'armée **MANGIN**, il lui avait fallu, par surcroît, chercher dans le massif de l'Aisne le refuge qu'il y avait de si longues années trouvé, tandis que, plus au nord, il n'en trouvait un que dans cette fameuse position Hindenburg d'où il s'était, en mars 1918, élancé avec un si délirant espoir et où il était rejeté définitivement en septembre 1918, battu en dix rencontres, ayant laissé entre nos mains 10.000 prisonniers et des milliers de canons. »

C'est la ligne Hindenburg qui s'écroule la première sous les efforts conjugués des Anglais, et de notre armée **DEBENEY** ; Saint-Quentin est repris, le 2 octobre, et Cambrai investi. Enfoncée en son centre, elle est en outre débordée à droite par un groupe d'armées belge et française sous les ordres du roi Albert Ier (ayant comme chef d'É.-M. Le général **DEGOUTTE**).

Ce sera maintenant le tour du massif de l'Aisne (1).

La IVe armée (général **GOURAUD**) va s'orienter vers Vouziers et Rethel ; la Ve armée (général **BERTHELOT**, puis général **GUILLAUMAT**), faisant au préalable sauter Brimont et achevant de dégager Reims, poussera l'ennemi au delà de l'Aisne, tandis que la VIe armée (général MANGIN) agira fortement vers Laon.

Le 3 octobre, la IVe armée et l'armée américaine à sa droite se portent à l'attaque. « Tous les objectifs sont emportés de haute lutte. Le massif des monts de Champagne tombe. L'ennemi est obligé à un repli important au nord de Moronvilliers, mais aussi au nord de Reims. Brusquement, il lâche enfin ses positions devant la ville martyre. »

La Ve armée à son tour et par suite le 1er C. A. C. se jettent à ses trousses.

Le 5 octobre, les 1er et 2e escadrons sont mis à la disposition de leurs divisions respectives : 1er escadron (capitaine **de DAMPIERRE**) (2) à la 2e D. I. C., 2e escadron (capitaine **GODOT**) à la 3e D. I. C., et quittent Fontaine-sur-Ay.

Le gros du régiment, qui ne comprend plus que le 4e escadron (3) (capitaine **HUBER**), les deux sections de mitrailleuses (lieutenants **PIERSON** et **ALBA**) et le P. H. R., fait mouvement à son tour, le 7 octobre, pour s'établir à Trois-Puits (sud de Reims).

Il y est rejoint par le colonel **TOULAT** qui vient prendre le commandement du régiment en remplacement du colonel **FAURE**, mis à la disposition de la D. É. (direction des étapes) (4).

(1) Il convient de ne pas oublier l'heureuse opération qui avait réduit de haute lutte, en deux jours, la fameuse hernie de Saint-Mihiel, sous l'attaque d'un corps américain, soutenu par le 2e corps colonial.
(2) Nommé au régiment par décision du G. Q. G. en date du 30 mai 1918, en remplacement du capitaine de LAHORIE promu.
(3) Il est rentré de Lyon le 21 août, tandis que le 3e escadron allait le remplacer.
(4) Décision du G. Q. G. n° 40669, en date du 28 septembre 1918.

La poursuite commence, le 1er C. A. C. orienté dans la direction générale Isles-sur-Suippe, Roizy, Saint-Loup, Château-Porcien. Elle sera lente au début. De même que, dans l'offensive anglo-française d'août, l'ennemi s'est réfugié dans la fameuse position Hindenburg, ici il cherche à atteindre son autre réduit, au nord de l'Aisne, également préparé depuis des années : la Hunding-Stellung. Il le fera en reculant pied à pied.

Le terrain, d'ailleurs, sur le front du 1er C. A. C., se prête admirablement à la résistance et à des combats d'arrière-garde. Une série de rivières parallèles, de direction générale est-ouest : la Suippe, puis la Retourne aux cours marécageux, difficilement franchissables ; puis, fossé plus important encore, le cours moyen de l'Aisne.

Entre Suippe et Retourne, de vastes bois de sapins, caractéristique bien connue de cette Champagne Pouilleuse, soigneusement aménagés par l'ennemi durant ses années de stabilisation, hérissés de fils de fer, fourmillant de pièges, d'embuscades, de nids de mitrailleuses.

Entre Retourne et Aisne, au contraire, de grands plateaux ondulés, nus, où les troupes d'attaque sont contraintes de s'avancer à découvert, sous le feu de l'artillerie ennemie.

Partout on retrouve les traces de l'effort formidable tenté par les Allemands pour leur attaque du 15 juillet et l'accumulation de troupes qu'ils avaient faite en cette région. Les bois, en particulier, sont remplis de vastes camps pour toutes armes, dont beaucoup d'installations sont encore intactes, sans qu'on ait eu le temps de les brûler. En revanche, on retrouve aussi la même dévastation systématique que lors du fameux repli de mars 1917, de tout ce qui touche à la vie propre de ce pays éminemment industriel : villages pillés et rasés, usines incendiées après qu'on eut soigneusement déménagé machines et métiers. Dans l'importante filature de Warmeriville, sur la Suippe, par exemple, d'énormes machines sont encore là, sur des palans, prêtes à être enlevées. Les routes, les voies, ferrées, sont naturellement coupées en maints endroits ; les ponts et ouvrages d'art ont sauté. La poursuite s'en trouvera ralentie d'autant.

Le 6 octobre, le 1er C. A. C. atteint la Suippe de Bazancourt inclus, à gauche (3e D. I. C.) à Saint-Masmes inclus, à droite (2e D. I. C.), mais l'ennemi résiste âprement : la rivière est toute bordée de mitrailleuses, et ce n'est qu'après de violents combats, que la Suippe peut être enfin franchie à Bazancourt, Vaudétré, Saint-Masmes, dans la nuit du 11 au 12 octobre.

Cette manœuvre, d'ailleurs, est sérieusement aidée par l'avance victorieuse de la IVe armée, à droite, qui, ce 12 octobre, occupe trente-six villes et villages. « En fin de journée, son IXe corps entre à Vouziers et vient border l'Aisne supérieure. Le 13, toute l'armée est sur la rivière. »

Ainsi menacé, l'ennemi précipite sa retraite devant le 1er C. A. C., sans prendre le temps de marquer un temps d'arrêt au passage de la Retourne. Le 12, dans la matinée, les patrouilles des escadrons divisionnaires poussent jusqu'à l'Aisne que l'infanterie atteint à son tour dans l'après-midi.

Pendant cette rude marche en avant, à travers ce terrain tour à tour couvert ou accidenté, la cavalerie se montrera, comme en fin mai 1918, de première utilité : reconnaissances, liaisons, sûreté, exploitation du succès même. Comme le 2e corps de cavalerie au 18 août, la cavalerie divisionnaire, à son tour, va retrouver son heure et reprendre sa « mission traditionnelle ». Est-il besoin de signaler avec quelle ardeur et quelle joie les chasseurs d'Afrique remettent le pied à l'étrier et s'élancent au galop de leurs petits chevaux nerveux sur les traces de l'ennemi qui sera bientôt hallali ?

Tous les escadrons rivalisent d'entrain et de mordant.

1er escadron (capitaine **de DAMPIERRE**), escadron divisionnaire de la 2e D. I. C.

Cette belle unité que nous avons déjà vue à l'œuvre au combat de Rossignol (22 août 1914) est sur la brèche, pour ainsi dire, sans interruption depuis le 15 juillet. A cette date, un de ses meilleurs officiers, le lieutenant **BARBÉ**, est tué à **Chamery**, en liaison à l'É.-M. de la 2e D. I. C.

Depuis lors, nous ne croyons pouvoir mieux faire que nous reporter au rapport du général **MORDRELLE** lui-même, commandant la 2e D. I. C., à l'appui d'une demande de citation à l'ordre de l'armée pour ce vaillant escadron :

« Le 16 juillet, l'attaque allemande ayant entouré le front à l'ouest de la 2e D. I. C. qui a pour mission d'assurer l'intégrité de la ligne Reims-cote 240, l'escadron est aussitôt chargé de déterminer le contour apparent de l'ennemi et d'établir la liaison avec les unités de la 120e D. I. qui tiennent encore vers Nanteuil-la-Fosse et avec les troupes de la 13e D. I. qui entrent en ligne. En pleine nuit, grâce à l'allant et à l'intelligence du sous-lieutenant **SAGETTE** et de l'adjudant **JOUGIT**, à la tête de leurs chasseurs, la mission est parfaitement remplie sous le feu des mitrailleuses ennemies. Les jours suivants, gradés et chasseurs, mettant pied à terre, parcourent sans cesse la première ligne des unités voisines : italiennes, anglaises, voire même françaises, quelque peu disloquées par les rudes combats qui venaient de se dérouler. »

Se distinguent particulièrement les maréchaux des logis **CAHUZAC**, **PRIN**, **L'HOTE**, **ARTRU** et **BRAM**. Le cavalier **BRÉMOND** disparaît dans un tir de barrage entre **la** cote 240 et le village de Coulommes.

Aux premiers jours d'août, évacuant la poche entre Soissons et Reims, et voulant atteindre la Vesle et l'Aisne, l'ennemi bat en retraite devant la 2e D. I. C. « à travers des bois soumis à de violents tirs de harcèlement. Des reconnaissances sont tenues prêtes à le poursuivre et à éclairer la marche de l'infanterie. C'est au sous-lieutenant **SAGETTE**, à l'adjudant **JOUGIT** et au lieutenant **POUSSET** que revient l'honneur d'atteindre les premiers la Vesle et d'y reprendre le contact (1) ».

Le brigadier **LAMY**, le cavalier **JANVIER**, envoyés en reconnaissance sur le pont de Muizon, sont portés disparus.

« Du 5 au 11 octobre, de la Vesle à la Suippe, le rôle du 1er escadron est intimement lié à celui de l'infanterie. Il partage sa vie, prolonge son action, et sur les bords de la Suippe, de concert avec elle, reconnaît l'occupation des passages, sous des feux de mitrailleuses et des tirs d'obus toxiques. Le peloton **de WITTE** participe avec beaucoup d'audace à la prise de Saint-Masmes (2). »

Le brigadier **ANGLADE** est porté disparu.

« Les 12 et 13 octobre, son rôle prend plus d'ampleur à la suite d'un nouveau repli boche. Couvert par une ligne assez dense de mitrailleuses, l'ennemi ne donne prise nulle part à nos cavaliers qui cherchent toutes les occasions de faire des prisonniers (3). »

Le 12 octobre, notamment, le lieutenant **SAGETTE** reconnaît les passages de la Retourne, et, franchissant la .rivière, débarrasse les crêtes nord des éléments ennemis qui les tiennent encore, aidant ainsi grandement à la progression de notre infanterie.

A partir de cette date, l'ennemi, faisant tête, et tenant ferme dans la Hunding-Stellung, l'escadron est rassemblé, au bivouac, d'abord dans les bois nord de Bergnicourt, puis à Saint-Loup-de-

(1) Rapport du général MORDRELLE.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

Champagne, assurant pendant ce temps toutes les liaisons entre les É.-M., les C. M., les bataillons de première ligne, l'artillerie, etc.

2e escadron (capitaine **GODOT**).

Escadron divisionnaire de la 3e D. I. C., cet escadron est alerté le 5 octobre, à 16 heures, et se rend de Fontaine-sur-Ay à Bézannes. L'ennemi commence son repli au nord de Reims, il s'agit de garder le contact sur le front de marche de la D. I.

Des reconnaissances sont aussitôt lancées sur la Suippe : lieutenant **RAMBERT** sur Bazancourt ; aspirant **DEMOYEN** sur Isles-sur-Suippe.

Les passages de la rivière sont défendus par des mitrailleuses dissimulées dans les maisons, qui font des victimes parmi les hommes et les chevaux. La reconnaissance de l'aspirant **DEMOYEN** s'étant trouvée sous le feu d'une pièce d'artillerie (sans doute un minenwerfer placé dans un réduit entouré de fils de fer et inaccessible), et le chasseur **PEREZ** étant tombé blessé sous son cheval tué, le trompette **CHENAT**, passant la bride au bras, ajuste les servants, tirant avec sa carabine jusqu'à ce qu'on ait pu dégager **PEREZ**.

Du 7 au 11 octobre, l'ennemi fait ferme sur la Suippe, et c'est en vain que les reconnaissances de cavalerie viennent tâter les passages.

Enfin, le 12, l'ennemi bat en retraite. Le 2e escadron se lance aussitôt à ses trousses. A 9 h.30, il atteint la Retourne, détachant deux patrouilles (lieutenant **RAMBERT**, aspirant **DEMOYEN**) qui vont jusqu'à l'Aisne. Celle-ci est fortement tenue.

Le lieutenant **RAMBERT** éclaire dans sa marche le 23e R. I. C. qui se porte sur Aire et établit la liaison avec la 45e D. I., à gauche. L'aspirant **DEMOYEN** établit la liaison avec la 2e D. I. C., à droite, et entre à Avançon, concurremment avec le lieutenant **VIARD**, délivrant 600 habitants que les Allemands ont enfermés depuis trois jours dans l'église, pendant leur retraite.

On imagine la joie de ces malheureux se voyant libérés enfin de l'affreux régime qu'ils subissaient depuis plus de quatre ans.

Le 13, la 3e D. I. C. tente de passer l'Aisne. Plusieurs patrouilles sont lancées, qui essaient de se frayer un passage, mais les troupes adverses sont au contact le plus étroit, ces patrouilles doivent rentrer.

C'est en vain, également, que, le 14, les lieutenants **BRU**, **RAMBERT**, l'aspirant **DEMOYEN**, les maréchaux des logis **CUQ** et **PITRAS** cherchent à se faufiler le long de l'Aisne. Les maréchaux des logis **de COMA** et **de TISSEUIL** ne réussissent pas davantage à passer un gué à l'ouest de Château-Porcien, pour reconnaître la rive droite de l'Aisne.

Du moins ces patrouilles, faites sous le feu des mitrailleuses, fournissent des renseignements intéressants et témoignent du mordant des chasseurs d'Afrique qui fait l'admiration des fantassins eux-mêmes.

Le général **NOGUÈS**, commandant L'I. D. de la 3e D. I. C., adresse en personne à l'escadron ses félicitations pour les services rendus qui lui ont permis d'assurer ses liaisons dans des conditions particulièrement difficiles.

Félicitations qui devaient se changer plus tard en une belle citation collective à l'ordre du C. A. et

maintes citations individuelles (1).

Le lieutenant **BRU** était cité à l'ordre de l'armée.

Le 2e escadron avait eu, dans ces diverses journées, 4 hommes blessés, 3 chevaux tués, 5 blessés.

La 3e D. I. C. étant relevée du front d'attaque, le 2e escadron venait rejoindre, le 2 novembre, à Warmeriville, le gros du régiment. Il ne devait plus voir le feu.

4e escadron (capitaine **HUBER**) et *sections de mitrailleuses* (lieutenants **PIERSON** et **ALBA**).

Par suite du détachement du 3e escadron à l'intérieur, le 4e escadron et les deux S. M. constituent seuls le gros du régiment sous les ordres du colonel **TOULAT** ; encore se trouvent-ils diminués du peloton **RIVES**, détaché au C. A.

Cantonnés, du 7 au 11 novembre, à Trois-Puits, le 4e escadron et les deux S. M. sont mis, le 11 au soir, à la disposition du général commandant la 2e D. I. C., et se portent sur la ferme Milan, où le capitaine reçoit l'ordre suivant (le 12) :

« Se porter par Ragonet dans la direction de Saint-Rémy-le-Petit, puis Avançon ; rechercher le contact de l'ennemi, et assurer une liaison intime avec les cavaleries voisines. »

Le lieutenant **VIARD** et l'adjudant-chef **SANTONI** sont chargés de cette mission.

Les liaisons sont étroitement effectuées ; toutefois, le maréchal des logis **DIDIERJEAN**, en liaison à droite, vers Ménil-Lépinois, avec la cavalerie de la 8e D. I., s'étant imprudemment aventuré avec trois cavaliers dans le village de Neuflize que l'ennemi tient encore, est fait prisonnier, ainsi que ses hommes.

Passant à gué la Retourne, dont tous les ponts sont coupés, le lieutenant **VIARD** reconnaît les crêtes, rive droite de la rivière, qu'occupent encore quelques éléments ennemis. Mais ceux-ci rompent le contact. Saint-Loup est trouvé évacué par les Allemands, ainsi qu'Avançon où le lieutenant **VIARD** entre le premier, rejoint bientôt par l'aspirant **DEMOYEN** (voir plus haut), établissant ainsi la liaison avec la 3e D. I. C.

Arrêté par un violent feu de mousqueterie devant les crêtes 131, 135, le lieutenant **VIARD** reconnaît le contour apparent de l'ennemi, ce qui permet l'attaque de l'infanterie. Celle-ci balaie aisément tous ces détachements et pousse jusqu'à l'Aisne, mais, là, elle va se heurter à des positions redoutables qui vont l'arrêter plusieurs jours.

Cette ligne de défense est la fameuse Hunding-Stellung, à laquelle l'ennemi attache une importance capitale.

En effet, l'heure s'aggrave pour lui, terriblement chaque jour, sous les « coups redoublés » prescrits par le maréchal **FOCH** ; son front craque et se disloque de toutes parts.

La marche victorieuse de la IVe armée sur Vouziers, nous l'avons vu, a permis l'avance de la Ve armée, ayant à sa droite le 1er C. A. C.

Celle-ci, à son tour, sous le commandement du général **GUILLAUMAT**, qui a remplacé le général **BERTHELOT** (1), franchit l'Aisne à l'est de Berry-au-Bac, tandis que plus à gauche, l'armée

(1) Voir au Livre d'or.
(1) Appelé en Roumanie pour réorganiser l'armée de nos Alliés qui, débarrassés des Bulgares, brûlent de prendre leur

DEBENEY pousse sur Guise et atteint l'Oise ; ainsi débordé par ses ailes, attaqué de front par la VIe armée, le réduit formidable de la forêt de Saint-Gobain et du massif de l'Aisne, tombe entre nos mains. Le 13 octobre, le général **MANGIN** entre dans Laon évacué.

Plus au nord, en une furieuse bataille, les Britanniques, en liaison avec notre Ire armée, enlèvent Cambrai et font crouler les derniers pans de la ligne Hindenburg. Menace plus terrible : plus au nord encore, le groupe d'armées des Flandres (roi Albert Ier et général **DEGOUTTE**), franchit l'Yser, marche sur Ostende et pousse vers la frontière hollandaise. Lille, débordé comme Laon, est abandonné comme lui, et le 17, le général anglais **BING** y fait, au nom des Alliés, son entrée, aux acclamations de la malheureuse population, enfin délivrée. Le 4 novembre, le quart de la Belgique sera reconquis.

Enfoncé dans son centre, le front allemand ne va-t-il pas être tourné sur sa droite par un rabattement des armées du Nord vers Bruxelles, Maestricht, Aix-la-Chapelle ? Il s'agit pour **LUDENDORFF** de parer à ce danger en repliant au plus vite ses troupes derrière les derniers fossés, suprêmes digues de défense de l'Allemagne vaincue : la Meuse, le Rhin. Le pivot de cette immense retraite en arc de cercle est le massif des Ardennes et son avancée, la Hunding-Stellung. Il faut que ce pivot tienne à tout prix.

A cette manœuvre, le maréchal **FOCH** va répondre par la sienne. Déjà, une masse de choc est en préparation dans la région de Nancy, sous les ordres du général **de CASTELNAU** (1). Quand le moment sera venu, cette masse, attaquant entre Moselle et Sarre, en direction du Rhin, coupera la retraite aux armées allemandes. Ainsi enveloppé par les quatorze armées alliées, l'ennemi sera réduit à capituler. Et ce sera la véritable revanche française, un nouveau et gigantesque Sedan.

Mais, pour constituer cette masse, il faudra emprunter certaines unités aux fronts d'attaque. C'est ainsi que, le 2 novembre, le 1er C. A. C. reçoit l'ordre de quitter la Ve armée avec sa 3e D. I. C., son É.-M., ses éléments non divisionnés, dont le 3e Chasseurs d'Afrique (É.-M., P. H. R., 2e et 4e escadrons), et de se rendre par étapes dans la région d'Épernay, pour y être embarqué, à destination de la Lorraine.

Il laisse toutefois en ligne sa 2e D. I. C., trop accrochée avec l'ennemi en face de Rethel, et avec elle le 1er escadron qui va achever de se couvrir de gloire durant ces derniers jours de la guerre.

Là encore, nous ne pouvons mieux faire que reprendre le rapport du général **MORDRELLE**, qui résume à la fois les efforts enfin victorieux de la 2e D. I. C. et les services rendus par son escadron divisionnaire :

« Du 13 au 31 octobre, le 1er escadron reprend son rôle de liaison ; les officiers, gradés et cavaliers, ne cessent de parcourir à pied et à cheval le terrain des attaques répétées, lancées par la Ve armée sur la Hunding-Stellung, payant largement de leur personne pour rapporter des renseignements intéressants. Enfin, du 5 au 9 novembre, alors que la 2e D. I. C. est récompensée de ses efforts considérables et que les pertes sont payées par la fuite du Boche qui abandonne en hâte d'excellentes positions où notre infanterie avait fait brèche, c'est le 1er escadron qui la précède, donnant la chasse vigoureusement aux groupes de fantassins armés de mitrailleuses, ou aux cavaliers ennemis qui battent le terrain entre les lignes. Les pointes poussées par nos cavaliers sont si vigoureuses que, le **5**, le peloton **SAGETTE** capture cinq prisonniers et une mitrailleuse légère;

---

revanche.

(1) Elle comprendra deux armées, commandées respectivement par le général GÉRARD et le général MANGIN que le général HUMBERT vient remplacer à la tête de la IVe armée.

mais, chargé par une cavalerie supérieure en nombre, il est obligé d'abandonner les prisonniers ; la mitrailleuse est ramenée. Le 6, le peloton **POUSSET** capture toute une batterie d'artillerie lourde (4 obusiers de 150, ses caissons, ses chevaux, le commandant de batterie et les servants).

« Le **7**, ils capturent deux prisonniers à Fort-Mahon. Le 8, avant d'être dépassé, le 1er escadron pousse jusqu'aux lisières des bois à l'est et à l'ouest de Thin-le-Moûtier. »

Qu'il nous soit permis de joindre à ce rapport celui du capitaine commandant **de DAMPIERRE**, relatant avec plus de détails le brillant fait d'armes du peloton **POUSSET** :

« Dans la matinée du 6 novembre 1918, le lieutenant **POUSSET** recevait du général **PORTE**, commandant l'I. D., l'ordre de se mettre à la disposition du commandant **BOYER**, commandant le bataillon de tête du 24e R. I. C., pour rechercher la liaison avec les éléments de la division voisine, et le couvrir en même temps vers le nord.

« Arrivé dans les environs de Dyonne, le lieutenant **POUSSET** apprenait par une de ses reconnaissances que deux pièces d'artillerie ennemies étaient en position entre Dyonne et le bois de Triomont, sans soutien.

« S'assurant du pont situé entre la cote 125 et Dyonn**e**, le lieutenant **POUSSET** faisait encercler le village de Dyonne, y pénétrait lui-même avec quelques hommes et s'emparait des attelages et de quelques conducteurs.

« Les coups de fusil avaient donné l'éveil à la batterie. Des artilleurs fuyaient dans différentes directions. L'un d'eux, reconnu comme officier par le brigadier **TORELLI**, fut énergiquement poursuivi. Le brigadier **TORELLI** lui tuait son cheval et l'obligeait à se rendre.

« Le lieutenant **POUSSET**, après s'être emparé de deux pièces, eut vite la certitude que les deux autres venaient de quitter la position. Il tenta de pousser plus avant, mais une mitraillette placée sur la route de Rethel à Novion-Porcien, au passage du ruisseau qui coule est-ouest, au nord du bois de Triomont, l'empêcha de mettre sur l'heure son projet à exécution.

« Mettant en position, aux lisières de Dyonne, son fusil-mitrailleur et des carabines, avec comme objectif la mitraillette ennemie, le lieutenant **POUSSET** obligeait les Allemands à abandonner leur emplacement. Le lieutenant **POUSSET**, se portant alors vers le nord du bois de Triomont, trouvait les deux autres pièces de 150 abandonnées par l'ennemi ; un artilleur blessé gisait à côté des pièces, son cheval abandonné. Les attelages avaient été noyés dans la rivière par les Allemands.

« Les prises faites par le 2e peloton commandé par le lieutenant **POUSSET**, dans cette journée du 6 novembre, sont :

4 mortiers de 150 ;

4 avant-trains ;

1 voiture à bagages et téléphone ;

1 caisson ;

1 lieutenant d'artillerie ;

7 hommes ;

14 chevaux harnachés.

« Les pertes subies dans cette affaire sont seulement un cheval blessé par balle de revolver.

« L'officier avait été admirablement secondé par les maréchaux des logis **L'HOTE** et **ARTRU**, les cavaliers **LANGLAIS**, **DUMAS**, **DECHANET**, **FAULCONNIER**. »

Ce brillant fait d'armes, qui fait le plus grand honneur au lieutenant **POUSSET**, en témoignant chez cet officier de belles qualités d'audace et d'initiative, en même temps que de sang-froid, de sens tactique et de judicieux emploi des armes, eut les honneurs du communiqué du 6 novembre.

Le 10 novembre, le lieutenant **POUSSET** était fait chevalier de la Légion d'honneur ; le maréchal des logis **L'HOTE** et le brigadier **TORELLI** recevaient la médaille militaire ; le maréchal des logis **ARTRU**, les chasseurs **PHILIPPEAU**, le brigadier **VIEUX** étaient cités à l'ordre de la Ve armée ; le lieutenant **SAGETTE**, les chasseurs étaient cités à l'ordre du C. A.

Quant au 1er escadron lui-même, le général **MORDRELLE** terminait son rapport en ces termes qui sont autant d'éloges :

« En résumé, animé par le plus pur esprit cavalier que lui inculque son chef, le capitaine **de DAMPIERRE**, secondé par les lieutenants **POUSSET**, **de WITTE**, **SAGETTE** et des sous-officiers d'élite qu'il faudrait citer tous, le 1er escadron du 3e régiment de chasseurs d'Afrique a joué le rôle le plus brillant et le plus utile, du 15 juillet au 8 novembre.

« Il a su allier aux qualités d'audace et au mordant traditionnels de la cavalerie, qui trouvent rarement leur emploi sous les mitrailleuses, un sens très net de la situation et, en liaison intime avec son infanterie, lui rendre des services très importants et mériter son admiration.

« Les pertes, au cours de cette période, attestent la part qu'il a prise à la lutte :

« 6 tués, dont le lieutenant **BARBÉ**, 3 blessés ; 12 chevaux tués, 18 blessés.

« En récompense de sa belle conduite, je propose que le 1er escadron du 3e régiment de chasseurs d'Afrique soit cité à l'ordre de la Ve armée pour le motif suivant :

Escadron qui s'est toujours signalé, depuis le début de la guerre par son allant, sa belle tenue au feu, sa camaraderie de combat. S'est particulièrement distingué, depuis le 15 juillet 1918, en poursuivant l'ennemi dans ses replis successifs.

Sous les ordres du capitaine de DAMPIERRE, de la cote 240 à la Vesle, de la Vesle à la Suippe, de la Suippe à l'Aisne, a harcelé avec beaucoup de mordant les arrière-gardes ennemies, ne leur laissant aucun répit, et facilitant grandement la tâche de l'infanterie.

De l'Aisne à la Meuse, redoublant d'audace et d'adresse, a capturé à l'ennemi en retraite une batterie de gros calibre avec son commandant de batterie, ses servants et tout son matériel.

Cette belle citation parut à l'ordre du jour de la Ve armée, en date du 7 décembre 1918.

Au 1er escadron revenait ainsi l'honneur d'avoir écrit la dernière page de gloire du 3e Chasseurs d'Afrique.

Employé durant cette guerre ingrate à bien des missions souvent ingrates elles-mêmes, en même temps que périlleuses, ce beau régiment n'avait cessé de faire preuve d'un entrain constant et d'un constant esprit de sacrifice. Il voyait avec fierté son histoire se terminer en une fanfare de victoire.

Nous approchons en effet du dernier acte de la tragédie.

L'Allemagne est aux abois. Ses alliés l'ont, l'un après l'autre, abandonnée. La Bulgarie, la première, a capitulé, dès le 29 septembre devant les armées serbe, anglaise et française. La Turquie a suivi, le 31 octobre, et le général **FRANCHET d'ESPEREY** est entré dans Constantinople, en même temps que le prince régent de Serbie dans Belgrade, sa capitale enfin délivrée. Restait l'Autriche, mais le « brillant second » (1) s'effondre à son tour sous les coups victorieux des armées italiennes qui prennent leur glorieuse revanche de Caporetto. Dès lors, un journal de Berlin, le *Vorwärts*, peut-il écrire : « Nous, peuple allemand, nous restons donc seuls en face des Français, des Anglais et des Américains, le dos au mur et la mort devant nous. »

Encore ce mur ne va-t-il pas crouler lui-même ?

Déjà, nous l'avons vu, **le** réduit des Ardennes est pénétré par les IVe et Ve armées. L'Allemand, ainsi saisi à la gorge, menacé au nord, sent derrière lui la terrible pointe que **CASTELNAU** s'apprête à pousser du sud. Il ne veut pas attendre le coup. Il supplie le président **WILSON**, il implore l'armistice, tandis qu'il commence son vaste repli, non sans de sanglants combats d'arrière-garde. Mais exaltées par la victoire, nos troupes, bien qu'épuisées, précipitent leurs actions. Les villages, les villes reconquis ne se comptent plus : Valenciennes est délivré ; Maubeuge encerclé ; les IVe et Ve armées bordent la Meuse. Le territoire de France est presque en entier libéré.

Alors seulement, les Alliés accueilleront les parlementaires allemands et le maréchal **FOCH** leur dictera en leur nom les conditions d'un armistice qui équivaut à une capitulation en rase campagne.

*Ordre du jour du maréchal **FOCH** aux armées alliées.*

Officiers, sous-officiers et soldats, après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez, pendant des mois, avec une foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit.

Vous avez gagné la plus grande bataille de l'Histoire et sauvé la cause la plus sacrée : la liberté du monde.

Soyez fiers.

D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux.

La postérité vous garde sa reconnaissance.

A cette heure, les représentants de la nation proclamaient que le maréchal **FOCH**, le citoyen **CLÉMENCEAU** et les armées françaises avaient bien mérité de la patrie (2)

*Ordre du jour du général **PÉTAIN** aux armées françaises.*

Au cinquante-deuxième mois d'une guerre sans précédent dans l'Histoire, l'armée française, avec

(1) Terme protecteur dont Guillaume II se plaisait à qualifier son parent et allié l'empereur d'Autriche.
(2) *Le Chemin de la victoire*.

l'aide de ses Alliés, a consommé la défaite de l'ennemi. Nos troupes, animées du plus pur esprit de sacrifice, donnant, pendant quatre années de combats ininterrompus, l'exemple d'une sublime endurance et d'un héroïsme quotidien, ont rempli la tâche que leur avait confiée la patrie. Tantôt supportant avec une énergie indomptable les assauts de l'ennemi, tantôt attaquant elles-mêmes et forçant la victoire, elles ont, après une offensive de quatre mois, bousculé, battu et jeté hors de **France** la puissante armée allemande, et l'ont contrainte à demander la paix. Toutes les conditions exigées pour la suspension des hostilités ayant été acceptées par l'ennemi, l'armistice est entré en vigueur aujourd'hui à 11 heures.

———————

LA MARCHE AU RHIN

L'armistice trouvait le régiment (moins le 1er escadron resté en ligne, et le 3e toujours à Lyon) à Avize, où il était revenu du front par voie de terre (La Pompelle, Verzenay, Bisseuil) et où il s'embarquait ce même soir, 11 novembre, pour la Lorraine.

Débarqué le 13, à Pont-Saint-Vincent, il rejoignait la zone de concentration du 1er C. A. C. (Q. G. à Saint-Nicolas-de-Port).

En exécution des clauses de l'armistice, l'offensive prévue allait se changer en une marche triomphale, à travers la Lorraine et l'Allemagne, jusqu'au Rhin.

Cette marche se fait « en garde » dans un ordre parfait, à vingt-quatre heures derrière les armées allemandes évacuant ces régions.

La cavalerie est en tête des colonnes et le 3e Chasseurs d'Afrique en tête du 1er C. A. C. C'est donc lui qui aura l'honneur d'entrer le premier sous « les fleurs et les baisers », dans les villages et les villes pavoisés, frémissants d'une joie contenue plutôt qu'exubérante — le joug a été si long ! — mais d'autant plus vraie. Et les chasseurs n'oublieront jamais les réceptions de Dieuze, de Bitche, toute fière encore d'évoquer son héroïsme de 1870 - 1871.

Puis viendra l'heure de pénétrer en Allemagne elle-même. Accueil froid, mais sans manifestation. Ce peuple discipliné s'incline devant le vainqueur ; c'est la loi de la guerre. Mais comment ne pas avoir le cœur ulcéré à voir la différence entre nos malheureuses provinces dévastées que nous venons à peine de quitter et ces villes florissantes : Pirmasens, Kaiserslautern, Bad-Durkheim, ces villages vivants et tout grouillants d'enfants, espoir peut-être de la revanche de demain, ces usines en pleine activité, ces riches cultures, ces forêts intactes et profondes du Hardt, si pittoresque, pays des légendes.

Le 7 décembre enfin, les avant-gardes atteignent le Rhin. Le Rhin, le fleuve historique, le fleuve aux eaux claires baignant une des vallées les plus riches du monde, tant par sa formidable industrie que par la fertilité de son sol, la douceur de son climat où mûrissent les célèbres vignobles !

Le régiment, que le 1er escadron viendra rejoindre, le 8 janvier, cantonne à Mutterstadt et est mis à la disposition de la division marocaine qui occupe Ludwigshafen, — la grande cité industrielle, patrie de la *Badische Anilin* d'où sont sortis tant de gaz toxiques, — et est occupé à diverses missions de police et de sûreté sur les bords du Rhin.

A nous, Français, de prendre à notre compte

Die Wacht am Rhein.

Le 3e Chasseurs d'Afrique ayant reçu son étendard, le colonel **TOULAT** saisit cette occasion de le présenter au régiment.

Le 13 décembre, l'ordre suivant paraît à la décision :

Aujourd'hui !e régiment fera l'abreuvoir au Rhin. L'étendard sortira.

Départ de Mutterstadt, 12 h.45. Itinéraire : Friedensau, Rheingönheim, coude du fleuve à 1.500 mètres, est de cette ville.

Le colonel remettra la Croix de guerre attribuée aux officiers, gradés et cavaliers du régiment à la suite des dernières opérations de poursuite de l'ennemi du nord de l'Aisne.

Signé : **TOULAT**.

C'était la consécration de la victoire, sa preuve tangible. Ainsi nos chevaux d'Afrique avaient bu l'eau du Rhin, rêve de tout cavalier depuis tant d'années, et chacun en lui-même pouvait paraphraser les vers fameux :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Le couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Ancestrami

HISTORIQUE DU 5e ESCADRON

_____

CAMPAGNE DU SUD TUNISIEN

1915 - 1919

_____

Amicalamil

De tous les « hinterlands » de nos possessions de **l'Afrique du Nord**, **le Sud-Tunisien** fut toujours un des plus agités et des plus sujets à « frictions », par suite de son voisinage avec la Tripolitaine.

On sait que cette dernière province était depuis des siècles sous la domination de la Turquie ; or le Sultan n'ayant pas voulu, jusqu'en 1910, reconnaître notre protectorat sur la Tunisie, nous nous trouvions avec elle pour ainsi dire sans ligne de démarcation. En 1910, une convention franco-turque permit enfin d'établir une frontière tuniso-tripolitaine assez nette. L'Italie, en outre, ayant conquis la Tripolitaine en 1911, un calme relatif régnait en ces régions.

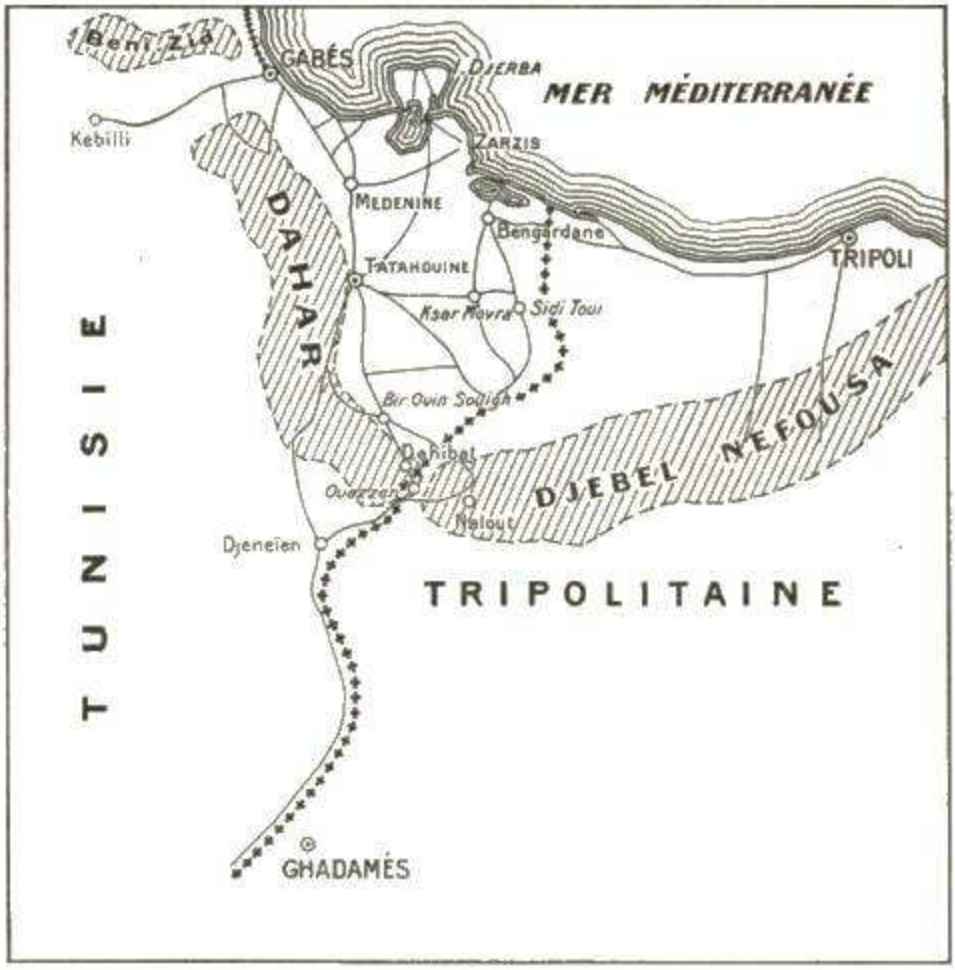
Il ne fut pas influencé par les débuts du conflit européen, mais, le 24 mai 1915, l'Italie ayant déclaré la guerre à l'Autriche et par suite à l'Allemagne et à la Turquie, ses alliées (1), les éléments turbulents de cette région toujours faciles à soulever, stipendiés d'ailleurs par des agents turcs, levèrent l'étendard de la « Guerre sainte ».

L'Italie, absorbée par son effort en Europe, négligea un peu sa nouvelle possession, principalement en ces régions éloignées, n'y laissant que des postes disséminés (2), et assez faibles. Ceux-ci furent facilement débordés par les dissidents et leurs garnisons vinrent se réfugier en territoire français, abandonnant malheureusement, pour un certain nombre du moins, des armes, des canons et des munitions.

Renforcées de ce butin, commandées par des officiers turcs, les tribus révoltées passèrent, à la suite des Italiens, notre frontière tunisienne, harcelant nos colonnes, attaquant nos convois, cherchant à enlever nos postes et nos patrouilles ; de plus, la présence sur notre territoire de ces dissidents commençait à faire « boule de neige » parmi nos tribus, d'où nécessité de renforcer nos troupes d'occupation.

---

(1) **La Turquie** était entrée en lice au côté de l'Allemagne, suivie de près par la Bulgarie dès novembre 1914, après avoir recueilli dans le port de Constantinople les fameux navires de guerre : *Gœben* et *Breslau*.
(2) Entre autres le poste le plus important de la région et notre voisin : Nalout.



Celles-ci furent bientôt portées à 15.000 et même 20.000 hommes, sous le nom de détachement du Sud-Tunisien, sous les ordres du général **BOYER**.

L'escadron F *bis* du 3e Chasseurs d'Afrique fut désigné pour faire partie de ces renforts.

Le 15 mars 1915, cet escadron, stationné à Blidah, avait reçu l'ordre de se mobiliser pour entrer avec un escadron du 6e chasseurs d'Afrique dans la composition d'un groupe de deux escadrons de chasseurs d'Afrique destiné à faire partie d'un corps expéditionnaire en Orient.

Ce groupe devait être constitué à Alger, et l'escadron F *bis*, qui, de ce jour, prit le nom de 5e escadron, arriva lui-même à Alger, le 20 mars, sous le commandement du capitaine MARCEL.

Pendant toute cette période, le groupe se prépare et s'instruit en vue de sa future mission.

Le 6 juillet 1915 il est envoyé à Blidah sous les ordres du chef d'escadrons **MARCEL** qui vient d'être promu, le capitaine **BERGER** prenant le commandement du 5e escadron.

Continuation de la période d'instruction, quand, le 11 août, un télégramme du général commandant en chef l'armée d'Afrique prescrit le départ du groupe pour la Tunisie.

L'escadron s'embarque, le 13, en chemin de fer, à l'effectif suivant :

Capitaine **BERGER**, capitaine commandant ;

Lieutenants : **THOMAS**, **LE CAT**, **LEFEBVRE**, **JONNART**.

11 sous-officiers, 20 brigadiers, 121 hommes, 148 chevaux.

Arrivé, le 15, à Tunis, l'escadron, après deux jours de repos, est embarqué à nouveau, le 17, pour Graïba où il arrive le 18. Il est dirigé de là par voie de terre sur Gabès (20 août), Médenihe (21 août), puis Tatahouine (23 août), Oum-Souigh (29 août), Dehibat (30 août).

Là, le groupe est accueilli par le chef d'escadrons **LAMBERT**, commandant la cavalerie du cercle de Dehibat ; le 5e escadron participe au service de sûreté du poste, aux reconnaissances rayonnant fréquemment pour donner la chasse aux fréquents Djichs ou groupes de pillards armés.

Reconnaissances qui ne sont pas toujours sans danger ; c'est ainsi que, le 13 septembre, le peloton **LEFEBVRE**, en reconnaissance dans la vallée de la Morteba, tombe dans un véritable guet-apens.

Le chasseur **CAREDA** est tué d'une balle en pleine poitrine et le brigadier **OLIVER**, grièvement blessé, meurt de ses blessures en disant : « *Je suis heureux d'avoir fait mon devoir* (1). »

L'ennemi, nombreux et agressif, cherche à tourner le lieutenant **LEFEBVRE** qui lui tient tête et lui inflige des pertes. Le reste de l'escadron vient le dégager.

C'est la tactique habituelle à tous les Arabes, qu'ils soient Tripolitains ou Marocains : chercher à surprendre les petits détachements, les convois mal gardés, laisser passer les colonnes les plus importantes, les gros convois bien escortés, puis tomber sur leurs derrières pour harceler les arrière-gardes.

Ce rôle d'arrière-garde échoit généralement à la cavalerie. C'est le cas du groupe **MARCEL**, dans une reconnaissance vers ***Ouezzen (15 septembre)***, qui, pour protéger la colonne d'infanterie contre un ennemi mordant, doit se mettre au combat à pied par échelons. Le lieutenant **JONNART** a son cheval tué sous lui et le cavalier **OLIVES** (Michel) est blessé d'une balle à la poitrine.

Le lendemain, le peloton **LEFEBVRE**, encore en reconnaissance, est à nouveau attaqué vivement. Il faut, une fois de plus, l'arrivée de l'escadron pour le dégager.

Et ce sont presque chaque jour de ces alertes où les chasseurs d'Afrique du Sud-Tunisien, comme leurs camarades de France et leurs aînés du Maroc, font preuve de leurs habituelles qualités d'entrain, de bravoure, de dévouement, là où le devoir les appelle.

Le 20 septembre, le peloton **JONNART**, parti à la rencontre du convoi qui doit venir d'Oum-Souigh, aperçoit à 12 kilomètres du camp, sur ses derrières, une cinquantaine de cavaliers ayant des fantassins en croupe qui se dirigent vers lui.

La lutte paraissant inégale, l'officier gagne les hauteurs les plus voisines afin d'avoir pour lui l'avantage du terrain, faisant tirer une fois à cheval pour ralentir l'ennemi. Celui-ci est mordant, le cavalier **JUISEPPINA** est tué, le cavalier **RODARI**, le brigadier **RIEUPOUILH** sont blessés ;

(1) Ces deux braves étaient les deux premières victimes de la guerre dans le Sud-Tunisien. En mémoire de l'héroïsme du brigadier OLIVER, son nom est donné au camp du 5e escadron du 3e chasseurs d'Afrique.

heureusement viennent à la rescousse un peloton d'El-Aouadi (lieutenant **ROUIRE**) et un peloton d'Oum-Souigh qui apprend que le convoi n'a pu quitter ce point d'eau.

Les pelotons **ROUIRE** et **JONNART** rentrent alors ensemble, quand, à 9 kilomètres du camp, ils sont à nouveau accrochés par l'ennemi, dissimulé derrière les crêtes, embusqué dans les rochers, et dont le nombre grossit sans cesse ; on l'évalue à plus de 200. Le cavalier **RENAUD** disparaît au moment de monter à cheval. Les deux pelotons avancent par échelons, un peloton au combat à pied pendant que l'autre progresse. Mais l'ennemi les serre de près, quand les trois autres pelotons du 5e escadron, alertés, viennent à la rescousse. Selon sa tactique habituelle, l'ennemi n'attend pas.

Le 21, le peloton **JONNART**, revenant sur l'emplacement de son combat de la veille, trouve le corps du cavalier **RENAUD** frappé d'une multitude de coups de poignard et d'un coup de feu en pleine poitrine.

Le 2 octobre, les rebelles, de plus en plus mordants, mais n'osant aborder de front Dehibat trop fort, masquent ce poste et attaquent en force le point d'eau d'Oum-Souigh, dans le but de couper les communications de Dehibat.

A cette nouvelle, à 11 h.30, une colonne part de Dehibat sous les ordres du chef d'escadrons **LAMBERT**.

Elle comprend deux escadrons et une compagnie d'infanterie transportée sur des arabas. Le chef d'escadrons **MARCEL** commande la cavalerie.

A 16 heures, le commandant **LAMBERT** donne l'ordre de former dans chaque escadron un peloton remonté des meilleurs chevaux sous les ordres du lieutenant **Le CAT** et laisse le commandement du reste de la colonne au commandant **MARCEL** ; il la devance avec ses deux pelotons.

Reçu par les rebelles à coups de feu, le lieutenant **Le CAT** déploie son peloton en fourrageurs, lorsqu'il chancelle, blessé à mort.

Le chasseur **CAREDAS** est également blessé.

En nombre toujours grossissant, l'ennemi veut alors s'attaquer à la colonne elle-même, mais on parvient à le tenir en respect et, la nuit étant venue, on peut camper sur place sans incident.

Le lendemain, Oum-Souigh ayant été dégagé par des éléments venant du nord, la colonne **LAMBERT** rentre à Dehibat.

Le 13 octobre, le groupe de cavalerie, quitte Dehibat pour remonter vers le nord.

Étapes : Oum-Souigh, Tatahouine, Médenine.

Le 5e escadron du 3e Chasseurs d'Afrique alternera désormais ses stationnements entre Zarzis, Ben-Gardane, Tatahouine.

Vie ordinaire d'Afrique : escortes de convois et de courriers, sûreté des colonnes et des reconnaissances de toutes armes, participation aux services de sûreté des postes. Mais toute cette zone est calme, et ces divers services se font généralement sans incident. A signaler toutefois le succès remporté, le 28 décembre 1915, par la patrouille commandée par le maréchal des logis **NIVET** (brigadier **BENNET**, chasseurs **OLLIVIER**, **MERIT**, **CASSAR**, **DUCHEIX**). Au cours d'une colonne de police opérant sur la frontière tripolitaine dans la région de Sidi-Toui, ce sous-officier, qui assure avec sa patrouille le service de sûreté de la colonne, n'hésite pas a charger hardiment une troupe de rebelles très supérieure, en nombre, réussissant à. lui faire prisonniers 22

hommes et plusieurs animaux qu'il ramène à Sidi-Toui.

Le 25 mai 1917, le capitaine **BONNAUD** prend le commandement de l'escadron, en remplacement du capitaine **BERGER**.

Le 14 février 1919, l'escadron est relevé du Sud-Tunisien et dissous, le 1er mars, versant ses chevaux au 4e Saphis et ses hommes au 4e Chasseurs d'Afrique.

Les pertes de l'escadron en ces seuls mois de septembre et octobre 1915 avaient été de :

1 officier (lieutenant **Le CAT**) tué ;

4 chasseurs tués, 5 blessés ;

15 chevaux tués, 5 blessés.

Ancestramil

VI — ANNÉE 1916

———

ÉPILOGUE

———

L'APOTHÉOSE — LE RETOUR

Le 9 février, l'ordre n° 6710 du G. Q. G., en date du 4 février, enjoint au régiment de se tenir prêt à embarquer pour l'Afrique du Nord. Ne devant emmener que les Algériens, les métropolitains volontaires des classes 1907 à 1910 et les militaires des jeunes classes 1911 et au-dessous, le régiment se complète et fait l'échange prévu du personnel, chevaux et voitures avec les 2e et 6e chasseurs d'Afrique qui lui fournissent :

6e chasseurs d'Afrique.	1 capitaine, 1 lieutenant, 29 hommes.
2e chasseurs d'Afrique.	2 capitaines, 6 lieutenants, 137 hommes.

Le 5 mars, en prévision de son départ, une dernière prise d'armes a lieu sur les bords du Rhin pour la remise de croix de guerre avec palme au fanion du 1er escadron, avec étoile de vermeil au fanion du 2e.

Le 2 avril, le régiment, ainsi à effectif complet (moins le 3e escadron), partait par voie de terre pour Deux-Ponts, sous les ordres du chef d'escadrons **CHEVALLIER** (1). Itinéraire : Neustadt, Hochspeyer, Kaiserslautern.

Au passage à Neustadt, le général **MAZILLIER** tient à faire ses adieux au 3e Chasseurs d'Afrique et le passer en revue avant son départ.

(1) Le colonel TOULAT était détaché depuis le 4 janvier en mission près de l'émir du Hedjaz : Faiçal.

Ancestramil

Le général est très élogieux pour le régiment dont il résume l'historique au cours de ces cinq années de guerre.

Il rappelle notamment les combats de Rossignol, la participation aux offensives de Champagne, la poursuite dans la Somme, mars 1917, les heures tragiques d'avril-mai 1918 et la brillante coopération à la poursuite au nord de l'Aisne, en octobre-novembre 1918. Il déclare regretter que le maréchal commandant en chef n'ait pas cru devoir accorder la citation collective à l'ordre de l'armée pour laquelle le général avait proposé le régiment.

De son côté, le 3e Chasseurs d'Afrique ne quittait pas sans regret ce beau corps d'armée d'élite auquel il était fier d'avoir appartenu, presque sans interruption, pendant toute la durée de la campagne, partageant ses travaux, ses dangers et aujourd'hui sa gloire.

Embarqué à Deux-Ponts, les 19 et 20 avril, le régiment débarquait à Lyon, le 21, où il retrouvait le 3e escadron et se concentrait en attendant son ordre d'embarquement en bateau.

Il y était encore, le 14 juillet, jour de la fête de la Victoire à Paris, jour de *l'apothéose* où son étendard glorieux avait l'honneur de défiler sous **l'Arc de triomphe** accompagné de la délégation suivante : commandant **CHEVALLIER**, lieutenant **MAYLIN**, porte-étendard, adjudants **POINSE** et **CARDI**.

Il n'est pas du cadre de cette étude de décrire cette journée, d'ailleurs indescriptible et inoubliable ! Contentons-nous, de répéter avec M. **CLÉMENCEAU** :

« ***Ceux qui n'ont pas vécu de telles heures n'ont pas vécu.*** »

Dès le 16 juillet, le régiment était enlevé en chemin de fer à destination de Marseille et embarquait en deux groupes sur le *Machico*.

1er groupe : 1er et 2e escadrons, le 19 juillet ;

2e groupe : 3e, 4e escadrons, P. H. R., É.-M., le 19 août (cantonnement d'attente à Aubagne).

Le groupe 1/2, débarqué à Alger, rejoignait Sétif.

Le groupe 3/4 et l'É.-M., à Philippeville, recevait le plus chaud accueil de toute la population, de la municipalité et rejoignait (1), le 22, Constantine, sa vieille garnison d'avant-guerre où l'attendait, de la part de la municipalité, des corps constitués, de la population tout entière, concurremment avec le 3e Zouaves, son glorieux camarade de combat, la plus grandiose et émouvante des réceptions.

De tant d'éloquents discours qui furent alors prononcés, exaltant les mérites des deux beaux régiments, qu'il nous soit permis de citer, en terminant, ce passage de celui du général **de BONNEVAL**, commandant la division, qui résume les principales actions du 3e Chasseurs d'Afrique durant cette longue guerre et constitue la meilleure conclusion de cet historique :

Officiers, sous-officiers, brigadiers et chasseurs.

Je vous souhaite la bienvenue dans la ville de Constantine, garnison que votre régiment a quittée, il y a plus de cinq ans, pour aller présenter un rempart infranchissable à l'envahisseur, qui voulait

(1) Moins le 3e escadron qui était dirigé sur Guelma.

détruire nos plus belles provinces et réduire à l'esclavage la France tout entière.

. . . . . .

Le 3e Chasseurs d'Afrique, envoyé en Belgique dès le début de la guerre, prit une part active à toutes les opérations qui ralentirent la marche de l'Allemand jusqu'au jour où la grande victoire de la Marne obligea nos ennemis à reculer derrière l'Aisne. Aux batailles de Charleroi et de la Marne, le 3e Chasseurs d'Afrique se distingua tout spécialement malgré les lourdes pertes qu'il eut à subir.

La guerre de mouvement se trouvant suspendue, les chasseurs d'Afrique occupèrent les tranchées dans les endroits les plus divers, mais toujours dans les postes d'honneur. Un grand nombre d'entre eux passèrent dans l'infanterie, d'autres devinrent artilleurs ou aviateurs, mais tous poursuivaient le même but : « faire le plus de mal possible à l'Allemand ».

J'ai eu sous mes ordres, dans mes régiments d'infanterie, des gradés et des officiers provenant des chasseurs d'Afrique. Je tiens à proclamer bien haut que c'étaient de rudes soldats, rivalisant de bravoure et d'allant avec nos meilleures troupes ; ils surent se mettre à leur hauteur et rendirent, dans les tranchées, des services qui leur font le plus grand honneur.

Mais la guerre de tranchée touche à sa fin, l'Allemand, qui est à bout de ressources, veut en finir à tout prix et la guerre de mouvement recommence. Les chasseurs se remettent en selle, et reprennent leur véritable métier avec un merveilleux entrain. Au moment même de la poussée allemande sur Château-Thierry, ils obtinrent une élogieuse citation pour la manière dont ils avaient bouché, par un rideau, la trouée faite par l'ennemi et assuré la liaison entre nos unités.

L'heure de la retraite allemande ayant enfin sonné, les chasseurs d'Afrique s'accrochent aux colonnes qui reculent, ils les harcèlent, leur font des prisonniers, leur enlèvent des mitrailleuses et même, le 6 novembre 1918, c'est-à-dire quelques jours avant la signature de l'armistice, ils s'emparent d'une batterie lourde, ce qui leur vaut une magnifique citation.

3e Chasseurs d'Afrique, vous pouvez être fiers de l'œuvre accomplie. Vous avez bien mérité de la patrie.

Constantine, **octobre 1920**.

Ancestramil

Ancestramil

LIVRE D'OR

DU

3e Chasseurs D'AFRIQUE

GRANDE GUERRE 1914 – 1918

ORDRES DU JOUR CONCERNANT LE RÉGIMENT

———

1er Corps d'Armée Colonial

—

3e Division

—

ÉTAT-MAJOR Q. G., le **9 mai 1917**.

N° 4283 B

ORDRE AUX TROUPES DE LA 3e D. I. C.

Venus le 6 avril dans le secteur de Vauxaillon, au nord de Laffaux, vous avez livré les durs combats des 16 et 17 avril, subi deux violents bombardements par obus toxiques les 27 et 28 avril ; sans prendre un seul repos, vous vous êtes préparés à de nouvelles attaques contre une position boche formidablement organisée au sommet de pentes abruptes, dans un pays difficile, boisé et très coupé.

. . . . . .

Je n'oublie pas la compagnie du 3e Chasseurs d'Afrique, les territoriaux des 88e et 134e régiments qui ont assuré la garde d'un secteur passif, mais violemment marmité, ni les territoriaux de la 193e B.I. T. qui ont été, sans souci des dangers, de précieux auxiliaires pour les troupes d'attaque.

Le Général commandant la 3e D. I. C.,

Signé : **PUYPÉROUX**.

———

Ancestramil

1er Corps d'Armée Colonial

—

ÉTAT-MAJOR Q. G., le **9 mars 1919**.

—

1er Bureau

ORDRE GÉNÉRAL N° 120

La réorganisation des corps d'armée et les nécessités du service colonial ont motivé au 1er corps d'armée colonial de nombreuses mutations de régiments et d'unités.

. . . . . .

Le 3e Chasseurs d'Afrique, qui a pris une part glorieuse dans toutes les opérations du corps d'armée depuis la mobilisation, est dirigé sur l'Algérie.

. . . . . .

Le général commandant le 1er C. A. C. et les officiers, sous-officiers de ce corps d'armée adressent aux partants l'expression de leurs vifs sentiments de mutuelle camaraderie et d'admiration qui sont profondément ancrés dans leurs cœurs par le souvenir des travaux et des combats exécutés ou soutenus en commun au cours de cette longue guerre.

Il salue l'étendard et les fanions de cette valeureuse troupe.

Le Général commandant le 1er C. A.,

Signé : **MAZILLIER**.

———

ORDRE GÉNÉRAL N° 438

Le général commandant la Ve armée cite à l'ordre de l'armée les militaires dont les noms suivent :

. . . . . .

1er escadron du 3e régiment de chasseurs d'Afrique.

« Escadron qui s'est toujours signalé, depuis le début de la guerre par son allant, sa belle tenue au feu, sa camaraderie de combat.

« S'est particulièrement distingué, depuis le 15 juillet 1918, en poursuivant l'ennemi dans ses replis successifs. Sous les ordres du capitaine de DAMPIERRE, de la cote 240 à la Vesle, de la Vesle à la Suippe, de la Suippe à l'Aisne, a harcelé avec beaucoup de mordant les arrière-gardes ennemies, ne

Ancestramil

leur laissant aucun répit, et facilitant grandement la tâche de l'infanterie ; de l'Aisne à la Meuse, redoublant d'audace et d'adresse, a capturé à l'ennemi en retraite une batterie de gros calibre avec son commandant de batterie, ses servants et tout son matériel.

Q. G., le 7 décembre 1918.

Le Général commandant la VIIe armée,

Signé : **GUILLAUMAT**.

ORDRE GÉNÉRAL N° 4O, C. A.

Le général commandant le 1er corps d'armée colonial cite à l'ordre du corps d'armée :

. . . . . .

Groupe 3/4 du 3e régiment de chasseurs d'Afrique.

« Sous le commandement du chef d'escadrons CHEVALLIER, *vient de faire preuve, au cours des durs combats de la période du 28 mai au 1er juin, d'une endurance et d'un entrain remarquables, en se dépensant sans compter pour assurer dans une région difficile le service des liaisons et de reconnaissances. »*

Au Q. G., le 15 juin 1918.

Le Général commandant le 1er C. A. C.,

Signé : **MAZILLIER**.

———

ORDRE GÉNÉRAL N° 81, C. A.

Le général commandant le 1er corps d'armée colonial cite à l'ordre du corps d'armée les militaires dont les noms suivent :

. . . . . .

3e régiment de chasseurs d'Afrique.

2e escadron du 3e régiment de chasseurs d'Afrique.

« Sous le commandement du capitaine GODOT, *pendant les opérations de poursuite au nord de Reims, du 4 octobre au 2 novembre 1918, a rendu les plus grands services en assurant la sécurité immédiate de sa division malgré les difficultés du terrain et la ténacité de l'ennemi. Aux abords de la Suippe, a permis à l'infanterie de progresser en évitant le feu de nombreuses mitrailleuses dissimulées dans les villages. Depuis, n'a cessé de se dépenser sans compter pour assurer le service de liaison et de reconnaissance dans des conditions particulièrement difficiles.*

Ancestramil

Au Q. G., le **11 décembre 1918**.

Le Général commandant le 1er C. A. C.,

Signé : **MAZILLIER**.

———

Ancestramil

OFFICIERS MORTS POUR LA FRANCE

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
De GOMBERT	Ch. d'esc.	31 sept. 1914	Rosendael (Belgique)
RIVE	Capit.	25 sept. 1914	Ville-sur-Tourbe (Marne).
CHAVERONDIER	—	30 mars 1918	Orvillers (Oise) au 4e Zouaves.
De SURIAN	—	16 juill. 1918	Festigny (Marne) au 159e R. I.
De LESSEPS	—	1er oct. 1915	Ouvr. Pruneau (Champagne).
VACHERAND	Lieut.	22 août 1914	Combat de Rossignol.
LE CAT	—	3 oct. 1915	Oum-Souigh (Sud-Tunis.).
BARBÉ	—	15 juill. 1918	Chamery.
ROY	—	10 mai 1917	Banc de Prène (Ailette).
JAMAUX	—	6 sept. 1915	Détaché aviat. (Stavold).

SOUS-OFFICIERS ET CAVALIERS MORTS POUR LA FRANCE

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
Année 1914			
BEAUJOUR	Ml d. log.	22 août 1914	Rossignol.
LAFFARGUE	—	—	—
BARTHELAT	Brigad.	—	—
CROZAT	—	—	—
DIEULIVOL	—	—	—
BOYER	—	—	—
PARIS	—	—	—
PERRICAUDET	2e classe	—	—
LECLERC	—	—	—
GUILLOUT	—	22 août 1914	—
GOURBON	—	—	—
BALLAND	—	—	—
BOUCHER	—	—	—
BOUHET	—	—	—
DESTRUHAUT	—	—	—
MARCHISET	—	—	—
OLLAGNIER	—	—	—
PASCAUD	—	—	—
PATROUILLEAU	—	—	—

Ancestramil

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
JUDE	2e classe	27 août 1914	Tintigny (Belgique).
CAUCHARD	Ml d. log.	3 sept. 1914	Montroy.
BATTEFORT	2e classe	11 sept. 1914	Soulanges.
CHARBONNEAU	—	12 sept. 1914	Noirlieu.
SANDRIN	—	—	Montroy.
CAURREAU	—	16 sept. 1914	Montroy.
PIQUET	Ml d. log.	18 oct. 1914	Trèves.
FOREST	—	—	Rambouillet (suite bless.).
SCONAMIGLIO	Brigad.	30 oct. 1914	Ostdunkerque (Belgique).
MOUGES	—	3 nov. 1914	Bailleul.
BARBEY (Pierre)	—	—	Nieuport.
BERTRAND	—	5 nov. 1914	
JOULAIN	—	7 nov. 1914	Bailleul.
CARBIER	—	18 nov. 1914	Suite bless. (Puy-de-Dôme).
NABETS	—	—	Ostdunkerque.
FIDANZA (Louis)	Ml d. log.	27 déc. 1914	Cassel (Nord).
LALANNE	—	25 août 1914	
Année 1915			
BUIRÉE	2e classe	30 oct. 1915	Massiges.
AURIOL	—	—	—
CHAUMONT	Ml d. log.	—	—
THIBAUDIN	2e classe	5 mars 1915	Bois d'Hauzy.
BORDENAVE	—	15 mai 1915	Cote 180.
ARDOUIN	—	—	—
VERDELHAN des MOLLES	—	29 août 1915	Bois d'Hauzy.
OLIVIER	Brigad.	13 sept. 1915	Dehibat (Sud-Tunisien).
CARREDA	2e classe	—	—
THORUBE	—	15 sept. 1915	Maffrécourt.
RENAUD	—	20 sept. 1915	Dehibat (Sud-Tunisien).
JUISEPPINA	—	—	Oued Mejie (Sud-Tunisien).
ROUX	—	—	Bir Fathniassa.
GAILLOT	Adjud.	1er oct. 1915	Nord-est de Massiges.
BOUCHET	Ml d. log.	—	Attaque de Champagne.
BELLON	1re classe	—	—
CRETE	2e classe	—	Nord-est de Massiges.
DUPONT	—	—	
OLIVIER	—	—	
SUZZINI	—	—	
GENET	—	—	
BOULEVET	—	2 oct. 1915	
GOLIN	—	—	
RACHARD	—	—	

Ancestramil

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
JOHAUD	2e classe	2 oct. 1915	
HUISSARD	—	—	
CAMUS	—	—	
PONCELET	—	—	
PEYRARD	—	—	
HALIMI	—	3 oct. 1915	Oum-Souigh.
CHALVIN	Brigad.	6 oct. 1915	Nord-est de Massiges.
ARCHAMBAULT	2e classe	7 oct. 1915	Virginie.
BOUDJENA	—		
REBOULT	—		
FAVRE	—		
LE FLEUR	—		
CHAPELON	—		
ANTHOINE	—	30 oct. 1915	Nord-est de Massiges.
COURBET	—		—
COULOMB	—		—
RAVENNE	—	20 nov. 1915	Suite de blessures. (Sousse).
SERVANT	—	3 déc. 1915	Oum-Souigh.
Année 1916			
LONGATTE	Ml d. log.	28 juin 1916	
AGULHON	2e classe	10 juill. 1916	Flaucourt.
BOMBAIL	—	29 juill. 1916	Villers-Bretonneux.
LÉVY	Ml d. log.	2 août 1916	Feuillères.
VIGNELET	2e classe	—	—
BEAUVOUT	Brigad.	3 août 1916	—
CHAPELON	2e classe	4 août 1916	—
FALGARONNE	—	6 août 1916	—
THEIL	—	11 août 1916	—
SALLAUD	Brigad.	—	—
SAGUES	2e classe		
COLSON	—		
LABAT	—		
DUMAI	1re classe		
GÉRARD	Brigad.	22 déc. 1916	Vaumont.
Année 1917			
JOSSERAND	Adjud.	20 mars 1917	Mennessis (Aisne).
KLEIN	1re classe	27 mars 1917	
LANTER	—	26 avril 1917	Laffaux.
BENEJEAN	2e classe	—	—

Ancestramil

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
BARRUZI	Brigad.	26 avril 1917	Laffaux.
JOUSSAU	2e classe	5 mai 1917	Bois du Mortier.
CLOT	Ml d. log.	7 mai 1917	—
BESSIÈRES	—	30 mai 1917	Chaumuzy.
MARCK	2e classe	—	—
Année 1918			
ALLAERT	2e classe	16 juin 1918	Equeunoy (Oise).
MARTHOUX	—	19 juin 1918	Louvois.
BREMOND	1re classe	23 juill. 1918	Coulomme.
LAMY	—	3 août 1918	Muizon.
JANVIER	—	—	—
VIDUCCI	Brigad.		Tué étant détaché au 20e rég. d'Av.
KERDAVID	2e classe		Tué étant détaché au 20e rég. d'Av.
FAURE	Ml d. log.		Tué étant dét. À la 3e D. I. C. (Rully-la-Montagne).

BLESSÉS DE GUERRE

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
Année 1914			
FREYSSENGE	Lieut.	22 août 1914	Breuvannes.
POINSE	Ml d. log.	—	—
WITZEN	—	—	—
PUISAIS	1re classe	—	—
BALLOZET	2e classe	—	—
POULET	—	—	—
De FAURE	Lieut.	—	—
FIDANZA (Antoine)	Ml d. log.	—	—
POUSSET (Jean)	Brigad.	—	—
De CLERMONT-TONNERRE	Lieut.	31 août 1914	
RAYMOND	2e classe	—	Briole-sur-Bar.
PAIMBLANC	Ml d. log.	6 sept. 1914	Écrienne.
SCOGNAMIGLIO	—	—	
CAMOT	Brigad.	—	
DECHAURDÈS	2e classe	—	

Ancestrami

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
MAUFROY	Brigad.	7 sept. 1914	
MESSAL	1re classe	12 sept. 1914	
PHENIX	—	—	Montroy.
CREVAUX	2e classe	—	—
FIANT	—	—	—
DUCOMMUN	Ml d. log.	14 sept. 1914	Sainte-Menehould.
FALK	2e classe	29 oct. 1914	
MERLES des ILES	Ml d. log.	31 oct. 1914	Ostdunkerque.
JOURNAUX	2e classe	—	—
PUISAIS	Ml d. log.	1er nov. 1914	
GRENOUILLET	S.-lieut.	6 nov. 1914	Nordschote.
LUCE-LEFORT	2e classe	—	—
LAGLEIZE	—	—	—
GANDILLET	—	—	—
CUZIN	—	9 nov. 1914	—
EMERIC	—	—	
LEBRET	Brigad.	24 déc. 1914	
Année 1915			
LACARRIÈRE	Ml d. log.	2 févr. 1915	
ROY	—	—	Bois d'Hauzy.
CAILLOT	Brigad.	27 févr. 1915	
GARROS	2e classe	—	
CHABANIS	—	—	
DUCROUX	—	—	
CHATTELARD	—	—	
VOGLIMACCI	2e classe	2 mars 1915	
HACRING	—	2 avril 1915	
FIRTIG	—	2 mai 1915	Cote 180.
ABAD	Brigad.	3 mai 1915	
FERRER	2e classe	4 mai 1915	Cote 180.
DELFOLIE	—	21 août 1915	Nordschote.
SUPPERCHI	—	—	—
LOISEAU	—	—	—
VETTER	—	—	Bois d'Hauzy.
FERNAUDEZ	—	31 août 1915	Virginie.
BUREAU	—	—	—
DURIN	—	—	—
ALBA	S.-lieut.	25 sept. 1915	Virginie.
MURET	2e classe	26 sept. 1915	Cote 180.
LEAUMENT	—	—	—
LE MATELOT	—	—	—
BÉCHET	Brigad.	29 sept. 1915	Bois d'Hauzy.

Ancestrami

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
DOUAIN	Brigad.	30 sept. 1915	Nord-est de Massiges.
AUGLADE	2e classe	—	—
SIERRE	—	—	—
LOPEZ	—	—	—
PLANAS	—	30 sept. 1915	—
OUDOT	—	—	—
COULET	—	—	—
LEBIN	—	—	—
OLIVÈS	—	—	Sud-Tunisien.
RODARI	—	—	—
RIEUFOUICH	Brigad.	—	—
LAGUAGUIGNE	2e classe	15 sept. 1915	—
VERNET	Adjud.	1er oct. 1915	
LEGÈME	Ml d. log.	—	
BOUREL	—	—	Nord-est de Massiges.
MARTIN	—	—	—
DELAVAL	—	—	—
ALLAUX	Brigad.	—	—
CECCALDI	Ml d. log.	1er oct. 1915	Virginie.
BAUTHIER	2e classe	—	Nord-est de Massiges.
CHANEL	—	—	—
MORON	—	—	—
RIVEUL	—	—	—
LIENARD	—	—	—
MARLOUX	—	—	—
ARDUIN	—	—	—
BRUNET	—	—	—
MAIREL	—	—	—
GUILLET	—	—	—
TARENTO	—	—	Virginie.
COPINET	—	—	—
ENSELME	—	—	—
LAPEYRE	—	—	—
PLACET	—	—	—
VINOT	—	—	—
AZALBERT	—	—	—
CASSON	—	—	—
DUMAY	—	—	Nord-est de Massiges.
MELOT	—	—	—
VOIGNIER	Ml d. log.	2 oct. 1915	
FRIOU	Brigad.	—	
LOCILLA	—	—	
CLURAT	—	—	
LONGUET	2e classe	—	

Ancestrami

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
JALBERT	2e classe	2 oct. 1915	
EVEILLARD	—	—	
ROBIN	—	—	
GUEDJ	—	—	
PINAULT	—	—	
LANGLOIS	—	—	
GERVAIS	—	—	
GUENIN	—	—	
BROSSARD	—	—	
De BARBIER	—	—	
FIESCHI	—	—	
BALOZET	—	—	
LACCAZE	—	—	
AIGUIER	—	—	
DUBLANCHE	—	—	
DELMONT	—	—	
MESELON	—	—	
CUINET	—	—	
MELIAUDE	—	—	Nord-est de Masssiges.
SCOGNAMIGLIO	Ml d. log.	3 oct. 1915	—
DESPRETS	Brigad.	—	Nordschote.
MORAUT	2e classe	—	—
MALLET	Brigad.	4 oct. 1915	Nord-est de Massiges.
BREZIN	1re classe	—	Nordschote.
MARTEAU	2e classe	—	Nord-est de Massiges.
MARZIN	—	—	—
TRUYAS	—	—	Nordschote.
PASTOR	—	—	—
CASAMAYON	—	—	—
GALLÉ	—	—	—
SAIVRE	—	—	Virginie.
SYMON	—	—	—
BERHA	—	—	—
VASSOILE	—	—	—
BALOUZET	—	5 oct. 1915	Nord-est de Massiges.
LAPIERRE	—	—	—
MORLA	—	6 oct. 1915	—
LEBRUN	—	—	Virginie.
DEVOIX	—	—	
BLANC (Louis)	1re classe	—	
POUY	2e classe	—	
GUILLEMAIN	—	—	
JEANNE	Brigad.	8 oct. 1915	Nord-est de Massiges.
DAUBA	2e classe	9 oct. 1915	—

Ancestramil

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
ARTUSI	1re classe	9 oct. 1915	Virginie.
SUGAUD	2e classe	27 nov. 1915	
PELIZAS	—	28 nov. 1915	
Année 1916			
LECARDONNEL	Brigad.	26 juin 1916	
KERSUZAN	2e classe	1er juill. 1916	Herbécourt.
MIGUOT	—	9 juill. 1916	—
DEBRUE	—	15 juill. 1916	La Maisonnette.
DUMAS	—	21 juill. 1916	Fontaine-lès-Cappy.
MARCY	—	24 juill. 1916	Feuillères.
BOUILLOT	—	27 juill. 1916	Herbécourt.
MOREL	—	—	Feuillères.
LASRY	—	28 juill. 1916	—
DURY	—	30 juill. 1916	—
MELKI	1re classe	2 août 1916	
PHILIPPEAU	2e classe	3 août 1916	Herbécourt.
GARNIER	—	4 août 1916	
ROSZ	—	—	
JOUTARDES	—	—	
JACONNET	—	7 août 1916	
THIBAULT	—	—	Feuillères.
DORGEAIS	—	8 août 1916	
GÉLÉA	—	13 août 1916	
Année 1917			
GIOZA	Ml d. log.	20 mars 1917	Ménéssis.
PEYTAVIN	2e classe	—	—
KOLLEFRATH	Brigad.	16 avril 1917	Moulin de Laffaux.
CANOT	2e classe	—	—
BRAN	—	22 avril 1917	
MESSANG	—	25 avril 1917	
THIBAULT	—	—	
ALCARON	—	27 avril 1917	
HURTU	—		
CHANEL	—		
TESTE	—		
ESPIE	—		
BANCEL	—		
THOMASSE	—	5 mai 1917	
LIÉNARD	—		

Ancestramil

NOMS	GRADE	DATE	LIEU
MUGNIER	—	9 mai 1917	
DUPONT	2e classe	12 mai 1917	
MALBERT	Ml d. log.	—	
LAMBERT	1ere classe	—	
Année 1918			
BRECHOT	Ml d. log.	30 mai 1918	Chaumuzy.
RIBOT	Brigad.	—	—
BERGOUGNOUX	—	—	—
LABREUNE	2e classe	—	—
DEBRIEU	—	20 juill. 1918	Damery.
LALLEMAND	Ml d. log.		
ARNOULT	Brigad.		
GREVIN	2e classe	—	—
TERRÉZANO	—		
CADIEU	—	6 oct. 1918	Saint-Masurer.
MOMBRET	—	8 oct. 1918	Détaché à l'A. D. 3.
EMAULT	—		Blessé pendant son séjour à l'A. D.3
ATTARD	Brigad.		—

Ancestramil

PROMOTIONS

———

OFFICIERS DE LA LÉGION D'HONNEUR

AVEC CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

20 décembre 1914. — **COSTET** (Clément-Marie-Joseph-Henri) colonel commandant le 3e Chasseurs d'Afrique.

Colonel commandant le 3e régiment de chasseurs d'Afrique, a commandé son régiment dans les opérations du mois de novembre, où le 3e Chasseurs d'Afrique a combattu avec courage et entrain dans les tranchées de première ligne. Le mérite en revient à son chef.

8 novembre 1915. — **MEYRIEUX**, chef d'escadrons.

Vigoureux et énergique, a fait preuve, en différentes circonstances, de bravoure et de dévouement, notamment le 1er septembre, en aidant lui-même au sauvetage de cavaliers blessés sous un feu extrêmement violent de l'artillerie ennemie.

INSCRITS AU TABLEAU SPÉCIAL

10 juillet 1917. — **FAURE** (Marie-Charles-Roger), colonel commandant le 3e Chasseurs d'Afrique.
1er octobre 1917. — **SANDRIN**, capitaine.
16 juin 1920. — **CHEVALLIER**, chef d'escadrons.

———

CHEVALIERS DE LA LÉGION D'HONNEUR

AVEC CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

(*Croix de guerre avec palme*)

26 octobre 1915. — **MARCHAL** (Marie-Benoît-Joseph), capitaine au 3e régiment de chasseurs d'Afrique, détaché au 3e régiment d'infanterie coloniale.

Brillante conduite au cours des combats des 25, 28, 29 et 30 septembre. Quoique blessé, a pris le commandement d'un bataillon qui devait combattre, a dirigé avec la plus grande énergie et la plus grande ténacité, pendant trois jours, des attaques à la grenade, progressant pied à pied et organisant le terrain conquis.

26 octobre 1915. — **CHAVERONDIER** (Lucien-Joseph), capitaine.

Ancestramil

Blessé à l'épaule au cours du combat du 30 septembre 1915, n'a pas voulu se laisser évacuer: A été blessé de nouveau à la tête le 2 octobre suivant en dirigeant une attaque à la grenade ; a conservé son commandement malgré ses deux blessures. A montré le plus beau courage calme et tranquille au cours de luttes incessantes, pied à pied, de la période du 30 septembre au 2 octobre 1915.

25 décembre 1916. — **BARBÉ** (Louis-Maurice), lieutenant.

*Officier très brave. S'est acquitté d'une façon parfaite de toutes les reconnaissances périlleuses qu'il a été chargé d'exécuter en première ligne (A été déjà cité**).***

25 décembre 1916. — **MATIVET**(Jules), capitaine.

Excellent officier. A fait preuve en toutes circonstances de belles qualités militaires. Affecté à l'É.-M. d'une armée y rend des services distingués (A été déjà cité).

25 décembre 1916. — **PIERSON** (Henri), lieutenant.

D'une bravoure et d'une énergie remarquables. S'est particulièrement distingué en septembre 1915 pendant un séjour prolongé aux tranchées où, malgré un bombardement continu et les attaques répétées de l'ennemi, il a maintenu le moral de ses cavaliers à un degré élevé, grâce à son calme et à son sang-froid (A déjà été cité).

20 juillet 1918. — **VIARD** (Henri-Louis), lieutenant.

Officier actif, dévoué, faisant preuve de sang-froid et d'une belle crânerie au feu.

Dans une récente affaire, en plein combat, ayant appris au cours d'une liaison avec une division voisine que cette unité avait dû céder du terrain et que l'ennemi avait progressé, a parcouru à cheval le nouveau front ennemi sous un violent feu de mousqueterie et de mitrailleuses, pour en déterminer le jalonnement. A pu ainsi au péril de sa vie rapporter à son commandant de brigade des renseignements d'une importance capitale (3 citations).

10 novembre 1918. — **POUSSET** (Henri-Édouard).

*Officier modèle ; brave, tenace, insouciant du danger, payant toujours de sa personne. Cité trois fois à l'ordre, vient de se signaler à nouveau dans la région de Dyonne (Rethel), où, à la tête de 15 cavaliers, il a arraché à l'ennemi quatre pièces de 150 en action, un important matériel, une partie des attelages de la batterie et des prisonniers dont un officier d'artillerie (Une blessure**).***

TABLEAU SPÉCIAL

POUR CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

20 novembre 1914. — **LELASSEUX**, chef d'escadrons.
10 juillet 1917. — **MAYLIN**, sous-lieutenant.
10 juillet 1917. — **DARMAGNAC**, sous-lieutenant.
31 juillet 1916. — **THOMAS**, lieutenant.

———

MÉDAILLES MILITAIRES

AVEC CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

(*Croix de guerre avec palme*)

31 juillet 1915. — **VERNET** (Maurice-François), adjudant.

A *toujours rendu de très bons services militaires. Sur le front depuis le début de la campagne, s'est constamment signalé par son énergie, remarquée spécialement par différents chefs.*

7 août 1915. — **CHEVASSU** (Pierre) ,1re classe.

*Très discipliné, très bon cavalier, donnait toute satisfaction à ses chefs, a été blessé le **22 août 1914**, restera impotent de la jambe droite.*

3 octobre 1915. — **COUDERCQ**, adjudant-chef.

Son capitaine ayant été tué au début d'une attaque, a pris le commandement du détachement. Pendant deux jours et deux nuits, a dirigé les attaques à la grenade dans les boyaux ennemis et y a-progressé malgré une résistance opiniâtre. A déployé pendant ces attaques de superbes qualités de chef par son autorité, son énergie, sa bravoure et son mépris du danger.

12 octobre 1915. — **CECCALDI** (Jacques), maréchal des logis.

Le 1er octobre 1915, s'est porté à l'attaque des tranchées ennemies en tête d'un groupe de bombardiers. A fait preuve d'une énergie et d'un courage admirables, entraînant ses hommes et leur donnant un bel exemple d'héroïsme.
Blessé une première fois, revenu à son poste aussitôt pansé, ne l'a quitté qu'après une seconde et grave blessure.

12 octobre 1915. — **DELAVAL** (Émile), maréchal des logis.

A montré la plus grande énergie et un complet mépris du danger en se trouvant constamment à la tête de ses grenadiers à l'attaque du 1er octobre 1915. Blessé sérieusement, a néanmoins conservé son commandement et n'a consenti à se laisser évacuer que par ordre. Au front depuis le début de la guerre, n'a cessé de donner toute satisfaction.

12 octobre l915. — **FRIOU** (Constant), brigadier.

Le **1er octobre 1915**, *s'est jeté avec trois de ses hommes dans un boyau occupé par une fraction ennemie qu'il a chassée en lui infligeant des pertes et a gardé le terrain conquis. Blessé grièvement, est tombé en criant : « Vive la France.* »

26 juillet 1916. — **MARCY** (Jean), trompette.

Excellent cavalier. Blessé très grièvement à son poste dans une tranchée le 24 juillet 1916.

5 février 1917. — **LONGUET**, 1re classe.

Soldat brave au feu, qui a été atteint d'une grave blessure, le 2 octobre 1915, au cours d'une attaque à la grenade. Impotence fonctionnelle de la jambe gauche.

3 mai 1917. — **MALBERT** (Paul-Jules), maréchal des logis.

A maintenu élevé le moral de ses hommes pendant une série de violents bombardements en donnant par son attitude un bel exemple de courage et de sang-froid. A été grièvement blessé.

16 mai 1907. — **CLOT** (Jean), maréchal des logis.

Excellent sous-officier qui a toujours fait preuve de réelles qualités de commandement, donnant à ses chasseurs un exemple constant de bravoure, d'énergie et de calme sous le feu. A été grièvement blessé le 5 mai 1917 à son poste, dans la tranchée. Amputé de la cuisse droite. Déjà cité à l'ordre.

3 juin 1918. — **PAIMBLANC** (Louis), maréchal des logis.

Sous-officier plein d'initiative, modèle de bravoure et de sang-froid. A rendu des services importants en accomplissant à cheval des reconnaissances utiles au commandement et en rétablissant les liaisons avec l'infanterie dans des circonstances critiques et fatigantes, sous de violents tirs d'artillerie et de mitrailleuses. Une blessure, une citation.

12 juillet 1918. — **RICHE**, maréchal des logis.

Dégagé de toute obligation militaire, s'est engagé pour la durée de la guerre, a fait preuve pendant toute la campagne d'un zèle, d'un dévouement, d'un sang-froid remarquables et d'une splendide attitude au feu. A été blessé grièvement pour la quatrième fois le 30 mars 1918. Trois citations.

10 novembre 1918. — **TORELLI** (Mathieu), brigadier.

Excellent gradé, modèle d'audace et de bravoure, n'a pas hésité à se lancer à la poursuite d'un officier d'artillerie de la Garde et a réussi à le ramener dans nos lignes. Une citation.

29 décembre 1918. — **L'HÔTE**, maréchal des logis.

*Sous-officier modèle ; plein d'ardeur au feu. Le **6 novembre 1918**, a tenu à prendre le commandement d'une patrouille chargée de rechercher le contact de l'ennemi.*
S'étant heurté dans un village aux conducteurs d'une batterie allemande, n'a pas hésité, après s'en être débarrassé, à traverser le village et à attaquer les servants à coups de carabine. A ainsi permis à son chef de patrouille de s'engager dans de bonnes conditions et de capturer une batterie complète de 150 avec une partie des attelages et du personnel. Une citation.

INSCRITS AU TABLEAU SPÉCIAL
DE LA MÉDAILLEMILITAIRE

4 décembre 1915. — **POUMÉROULIE** (Paul), maréchal des logis.
16 janvier 1916. — **DONAIN** (Léon), brigadier.
12 mai 19l6. — **BALDUCCHI** (Ambroise), maréchal des logis.
17 août 1916. — **VIVET** (Alexis), cavalier de 1re classe.
17 août 1916. — **PIERRE** (François), adjudant.
17 août 1916. — **BIDAULT** (Alfred), adjudant-chef.
25 décembre 19l6. — **CHENOUX** (Camille), adjudant.
25 décembre 1916. — **SANTONI** (Marc), adjudant.
27 décembre 1916. — **POINTE** (Maurice), maréchal des logis chef.
10 juillet 1917. — **CARDI** (Antoine), adjudant.

Ancestrami

10 juillet 1917. — **DUCOMMUN** (Léon), maréchal des logis.
1er octobre 1917. — **MARZIN** (Louis), cavalier de 2e classe.
2 juin 1918. — **LECAT** (Edmond), maréchal des logis.
10 octobre 1918. — **GRÉVIN**, cavalier de 1re classe.

Ancestramil

CITATIONS

———

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

29 octobre 1914. — **FREYSSENGE**, lieutenant.

29 octobre 1914. — **VACHERAND**, lieutenant.

Blessés au combat du 22 août 1914, en dirigeant à la lisière d'un village le combat à pied de leur peloton, sous un feu d'artillerie et d'infanterie des plus violents.

29 octobre 1914. — **HUMBERT**, sous-lieutenant.

Au cours d'une reconnaissance, le 18 août 1914, a chargé à la tête de son peloton et mis en déroute un parti de cavaliers ennemis, après en avoir mis quinze hors de combat, sans perdre lui-même un seul homme, grâce à la vigueur de son attaque.

29 octobre 1914. — **De CLERMONT-TONNERRE**, lieutenant.

Brillante attitude au feu, a été blessé.

29 octobre 1914. — **De FAURE**, sous-lieutenant.

Brillante attitude au feu, a été blessé.

29 octobre 1914. — **PAIMBLANC**, maréchal, des logis.

Blessé en reconnaissance, a continué sa mission jusqu'au bout.

29 octobre 1914. — **PARDON**, maréchal des logis.

A pris le commandement d'un peloton dont les chefs étaient blessés et a continué sa mission jusqu'au bout.

29 octobre 1914. — **SALLACORA** et **FRÈRE**, 2e classe.

Ont rapporté en arrière, sous un feu violent, un officier blessé.

13 février 1915. — **LACARRIÈRE**, maréchal des logis.

Étant chef de poste à proximité des tranchées allemandes, le 2 janvier 1915, a été blessé alors qu'il attaquait une troupe allemande devant lui. A refusé de se faire porter en arrière avant d'avoir été régulièrement relevé par un autre sous-officier.

27 mars 1915. — **BIDAULT**, adjudant-chef ; **POINSE**, maréchal des logis; **VALÈS**, 1re classe.

Par ordre général n° 206, en date du 24 mars 1915, le général commandant la IVe armée cite à l'ordre de l'armée les sous-officiers et cavaliers désignés ci-contre qui sont l'objet d'une récompense de S. M. l'empereur de Russie : pour la bravoure et le courage dont ils ont fait preuve au cours des différents combats depuis le début de la campagne.

5 mai 1915. — **D'YTHURBIDE** (Louis), sous-lieutenant.

Resté, le 22 août 1914, enfermé dans le cercle formé par l'ennemi autour de Rossignol (Belgique), a réussi à s'en évader le soir et à rallier le régiment le 24 août, avec quatre cavaliers de son peloton, à travers les lignes allemandes.

Ancestramil

Envoyé le 2 septembre en reconnaissance d'officiers, attaqué près de Savigny-sur-Aisne par un peloton de cavalerie ennemi, a donné des ordres précis à tous ses cavaliers pour se disperser et échapper à l'ennemi. Entouré par cinq ou six cavaliers allemands, jeté à bas de son cheval, n'a pu réussir, malgré son énergie, à se dégager. Resté prisonnier.

13 mai 1918. — **BOYER** (Louis), 2e classe.

Chasseur courageux et dévoué. A été grièvement blessé, le 22 août 1914, en faisant vaillamment son devoir.

23 juin 1918. — **ALBERTINI** (Ange-Jean), lieutenant.

Pendant les derniers combats, a montré une bravoure et une énergie magnifiques, en assurant sous les bombardements les plus violents un service très pénible de reconnaissances et de liaison.

1er juillet 1918. — **BLANCHON** (Raymond), 2e classe.

Agent de liaison infatigable, toujours volontaire pour les missions périlleuses. A assuré presque seul la liaison du chef de corps avec ses chefs de bataillon en allant, pendant toute une journée, porter des ordres sous un très violent bombardement.

30 juillet 1918. — **BARBÉ** (Louis), lieutenant.

Officier d'un allant et d'un moral au-dessus de tout éloge. Modèle de bravoure et de courage. Chargé d'assurer la liaison avec une unité voisine de la division, sous un violent bombardement, est tombé en brave en accomplissant sa mission.

15 décembre 1918. — **ARTRU** (Daniel), maréchal des logis.

Le 6 novembre 1918, a pris une part active à la capture d'une batterie de 150. Faisant preuve d'un esprit de décision remarquable, s'est élancé avec deux de ses cavaliers sur les Allemands, les a obligés à mettre bas leurs armes.
A été un auxiliaire précieux pour son chef de peloton. Deux citations antérieures.

15 décembre 1918. — **PHILIPPEAU** (Léon-René), 1re classe.

Le 5 novembre 1918, s'est jeté résolument sur une petite arrière-garde ennemie, a sommé cinq Allemands à se rendre. Pris à parti par un groupe ennemi, a dû abandonner ses prisonniers, mais a rapporté leur mitraillette dans nos lignes. Trois citations antérieures. Deux blessures de guerre.

15 décembre 1918. — **VIEUX** (Marcel), brigadier.

Le 6 novembre 1918, étant en pointe d'une patrouille chargée de reprendre le contact de l'ennemi, s'est jeté hardiment sur les servants d'une batterie de 150, les a mis en fuite, permettant ainsi à son chef de capturer toute la batterie sans éprouver de perte.

17 décembre 1918. —**BRU** (Georges-Maxime), sous-lieutenant.

Le 14 octobre 1918, après le passage de l'Aisne, s'est lancé résolument en avant de l'infanterie, a surgi brusquement en arrière des groupes ennemis qui tentaient encore de résister et a largement contribué à leur capture. A ensuite assuré la liaison avec les unités voisines, malgré le feu violent de l'adversaire.

———

Historique du 3e Régiment de Chasseurs d'Afrique
Imprimerie Berger-Levrault – Nancy-Paris-Strasbourg
numérisation : P. Chagnoux - 2013

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES

OFFICIERS ET HOMMES DE TROUPE

Ayant obtenu des citations à l'ordre du C. A., de la Division,

de la Brigade et du Régiment.

———

noms et prénoms, grades et date de la citation

———————

CITATIONS A L'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE

OFFICIERS

BARBÉ, sous-lieut., **26 octobre 1915**.
BIDEAU, capitaine, **29 septembre 1916**.
De COTENCIN, sous-lieut., **29 septembre 1916**.
CHEVALLIER (Jean-Marie-Joseph), chef d'escadrons, **15 juin 1918**.
CABART-DANEVILLE (Maurice-Charles-Alexandre), médecin aide-major de 2e classe, **21 juin 1918**.
DUPUIS (Henri-Marius), sous-lieut., **29 septembre 1916**.
DARBOU (Joseph-Marie), lieutenant, **2 novembre 1918**.
FAURE (Roger), lieut.-colonel, **12 juin 1915**.
GRENOUILLET, sous-lieut., **26 octobre 1915**.
GARNIER (Germain-Marie), lieutenant, **26 mai 1917**.
GODOT (Jean-Marie), capitaine, **18 déc. 1918**.
JAMEAUX, lieutenant, **12 juin 1915**.
De LESSEPS, capitaine, **26 oct. 1915**.
MALLARMÉ, lieutenant, **26 oct. 1915**.
De LA MALLERIE, lieutenant, **29 sept. 1916**.
MAYLIN (Paul-Marcelin), sous-lieut., **29 septembre 1916**.
RENOULT (Lucien-Pierre), lieutenant, **18 décembre 1918**.
SAGETTE (Pierre-Joseph), sous-lieut., **9 août 1918**.
SAGETTE (Pierre-Joseph), sous-lieut., **2 novembre 1918**.

TROUPE

AGNELLET, infirmier, **26 octobre 1915**.
ARNAL, mar. des logis, **29 septembre 1916**.
ARNOULD (Eug.), brig. **17 juin 1917**.
ARTRU (Daniel), mar. des logis, **15 août 1918**.
BÉCHET (Paul), brigadier, **11 septembre 1915**.
BOUCHET, maréchal des logis, **11 sept. 1915**.
BUREAU, 2e classe, **28 nov. 1915**.
BEHRA (Alfred), 2e classe, **29 sept. 1916**.
BROSSARD (Étienne), 2e classe, **29 sept. 1916.**
GUICHARD, 2e classe, **28 novembre 1915**.
BARY (Joseph), brigadier, **26 mai 1917**.
BERNARD (Jacques), aspirant, **15 juin 1918**.
BRANLIÈRE (Jules), maréchal des logis, **8 août 1918**.
BLOT (Aimé), maréchal des logis, **8 août 1918**.
DUCONSEIL (Jean), brigadier, **8 août 1918**.
ENSELME (René), 2e classe, **26 mai 1917**.
FUSO (François), 2e classe, **15 juin 1918**.
FRAYSSE (Joseph), 2e classe, **8 août 1918**.
MARLHOUX (Joanny), 1re cl., **21 juin 1918**.

Ancestramil

GUIDT (Louis-Henri), 2e classe, **26 mai 1917**.
JOSSERAND (Maxime), adjud., **11 avril 1917**.
JOUGIT (Claude), adjud., **31 juillet 1918**.
KOLLEFRATH (Pierre), brig., **20 juin 1917**.
LEGESNE, maréchal des logis, **28 novembre 1915**.
LOCILLA, brigadier, **28 novembre 1915**.
LECAT (Augustin), maréchal des logis, **22 mars 1918**.
LALLEMAN (Étienne), maréchal des logis, **17 octobre 1918**.
MARTIN, maréchal des logis, **28 nov. 1915**.

Groupe 3 / 4, **15 juin 1918**.

MERCIER (Anthume), brigadier, **15 août 1918**.
MILLION (Jean), maréchal des logis chef, **18 décembre 1918**.
PLACET (Paul), 2e classe, **15 juin 1918**.
PETITBON (Fernand), 2e classe, **15 juin 1918**.
PEREZ (Hadal), 2e classe, **18 décembre 1918**.
ROQUES, 2e classe, **28 novembre 1915**.
REINE (Édouard), 2e classe, **15 juin 1918**.
SUZZARINI (Don-Jules), maréchal des logis, **15 juin 1918**.
VERDELHAN des MOLLES (Marie-Paul-Daniel), 2e classe, **12 juin 1915**.

2e escadron, **18 décembre 1918**.

CITATIONS A L'ORDRE DE LA DIVISION

OFFICIERS

BRU (Georges), sous-lieut., **18 octobre 1918**.
GODOT (Jean-Marie), capitaine, **24 déc. 1918**.
De LENCQUESAING, lieut. **20 mars 1917**.
POUSSET (Henri), lieutenant, **8 août 1918**.
ROY (Édouard), sous-lieutenant, **11 mai 1917**.
RAMBERT (Maurice-Pierre), sous-lieutenant, **19 octobre 1918**.
De WITTE (Bernard), lieutenant, **20 nov. 1918**.

TROUPE

ARRIGHI (Jean), 2e classe, **25 octobre 1918**.
BRANLIÈRE, mar. des logis, **30 octobre 1915**.
BATTUT, brigadier, **30 octobre 1915**.
BALAROT, 2e classe, **30 octobre 1915**.
BRAM (Eug.), mar. des logis, **8 juillet 1916**.
BARUZZI (Scipion), brigadier, **4 mai 1917**.
BALLY (René), 1re classe, **4 mai 1917**.
BRAM (Eug.), mar. des logis, **1er août 1918**.
BÔ (Martin), mar. des logis, **18 octobre 1918**.
BERTRAND (Célestin), brig., **18 octobre 1918**.
BORDELOUP (Léon), 2e cl., **18 octobre 1918**.
BLAIN (Gustave), 1re cl., **19 octobre 1918**.
CLOT (Jean), brigadier, **18 novembre 1915**.
CHAUMONT, mar. des logis, **30 octobre 1915**.
COLLET, 2e classe, **30 octobre 1915**.
CHANEL (Georges), 2e classe, **7 mai 1917**.
FAULCONNIER (Philippe), 1re classe, **20**
CUQ (Maurice), maréchal des logis, **19 octobre 1918**.
CHABOUT (Albert), maréchal des logis, **19 octobre 1918**.
CHANAT (Jean-Marie), trompette, **18 octobre 1918**.
DES (Germain), brigadier, **12 juin 1918**.
DEMOYEN, aspirant, **18 octobre 1918**.
DÉCHANET (Charles), 1re cl., **20 nov. 1918**.
DUMAS (Marius), 2e classe, **20 nov. 1918**.
ESPIE (Victor), 1re classe, **20 mars 1917**.
FONDECAVE (Léon), maréchal des logis, **9 octobre 1916**.
FAURE (Charles), maréchal des logis, **19 juillet 1918**.
FRÉMEAUX, brigadier, **23 octobre 1918**.
PITRAS (Fernand), maréchal des logis, **19**

Ancestramil

novembre 1918.
GAILLOT, adjudant, **30 octobre 1915**.
IVANÈS (Manuel), 2e classe, **20 mars 1917**.
JEAN-JACQUES (Maurice), 1re classe, **18 octobre 1918**.
LECARDONNEL, brig., **30 octobre 1915**.
LE FLEM, 2e classe, **30 octobre 1915**.
LAMBERT, 2e classe, **30 octobre 1915**.
LAHARGOUETTE (Clément), 2e classe, **19 octobre 1918**.
LANGLAIS (Léon), 1re cl. **20 nov. 1918**.
MERLE des ILES, maréchal des logis, **30 octobre 1915**.
MAYARD, 2e classe, **30 octobre 1915**.
MONCLA (Louis), brigadier, **12 mai 1917**.
MONTÉMAGNI (André), brig., **1er août 1918**.
PHILIPPEAU (Léon), 1re cl. **1er août 1918**.
octobre 1918.
PEIGNÉ (Léon), maréchal des logis, **23 octobre 1918**.
PINAZZO (Alphonse), 2e classe, **25 oct. 1918**.
ROSZ, 2e classe, **30 octobre 1915**.
RIEUPOUILH (Louis-Émile), maréchal des logis, **19 octobre 1918**.
RAYMOND (Auguste), brigadier, **19 octobre 1918**.
SUZZARINI (Don-Jules), maréchal des logis, **30 octobre 1915**.
SACCAZE (Justin), 2e classe, **23 octobre 1918**.
THEIL (Sylvain), 2e classe, **18 octobre 1915**.
TRUCHY, 2e classe, **8 juillet 1916**.
De TISSEUIL (Marie-Jacques), maréchal des logis, **19 octobre 1918**.
TRILA (Maurice), 2e classe, **25 octobre 1918**.

CITATIONS A L'ORDRE DES TROUPES
DU SUD-TUNISIEN

MARCEL, chef d'escadrons.

CITATIONS A L'ORDRE DE LA BRIGADE

OFFICIERS

DARBOU, lieutenant, **7 août 1916**.
SUAUDEAU (Charles), sous-lieutenant, **22 octobre 1915**.
De WITTE (Bernard-Antoine), lieutenant, **4 novembre 1918**.

TROUPE

ARLANDÈS, 2e classe, **22 octobre 1915**.
ALBOUSSIÈRE, 2e classe, **22 octobre 1915**.
ARNAUD (Paul-Joseph), 1re cl., **28 juin 1918**.
ASBACHER (Raymond), 2e cl., **28 juin 1918**.
ANTONIOTTI (Virgile), 2e cl., **28 juin 1918**.
BOMBAIL, 2e classe, **22 octobre 1915**.
BRAM, brigadier, **22 octobre 1915**.
BELLON (Lucien), 1re classe, **22 octobre 1915**.
BLOT (Aimé), mar. des logis, **8 août 1918**.
BERTUCCI, 2e classe, **22 octobre 1915**.
BOURGEOIS, 1re classe, **22 octobre 1915**.
BÉNÉJEAN (Émile), 2e classe, **30 mars 1917**.
BLANC (Henri-Louis), brigadier, **8 juin 1918**.
BOULENC (François), 2e classe, **8 juin 1918**.
BENJAMIN (Louis), 2e classe, **3 août 1918**.
BRANLIÈRE (Jules), maréchal des logis, **8 août 1918**.
LUGAND, 2e classe, **22 octobre 1915**.

Ancestrami

BOYER (Georges), 2e classe, **24 août 1918**.
BAILLY (Étienne), brigadier, **15 nov. 1918**.
BROTEAU (Maurice), 2e classe, **25 nov. 1918**.
BOURSIER (Antoine), adjudant-chef, **22 juillet 1919**.
CHABOUT (Albert), brigadier, **22 oct. 1915**.
COLLET, 2e classe, **22 octobre 1915**.
CHAPELON, 2e classe, **22 octobre 1915**.
CAMPIGLIA (Léon), 2e classe, **8 juin 1918**.
COUIRAULT (Maurice), 2e classe, **8 juin 1918**.
CLAVIÈRE (René), maréchal des logis, **23 octobre 1918**.
CHABOUT (Joannès), 1re classe, **15 nov. 1918**.
CELERI (Alphonse), brigadier, **4 nov. 1918**.
DUCONSEIL, brigadier, **22 octobre 1915**.
DUPUIS, brigadier, **22 octobre 1915**.
DUCOMMUN, mar. des logis, **22 oct. 1915**.
DIDIERJEAN (Léon), maréchal des logis, **8 juin 1918**.
DIEUMEGARD (Charles), brig., **8 juin 1918**.
DUPRAZ (Anatole), 2e classe, **8 juin 1918**.
DUFFÉAL (Eugène), 1re classe, **15 nov. 1918**.
De RASANEL (Claude), 2e cl., **15 nov. 1918**.
DILLARD (Joseph), 2e classe, **27 oct. 1918**.
DRAIN (Eugène), 2e classe, **4 novembre 1918**.
EBERT, maréchal des logis, **22 octobre 1915**.
FAVRE, 2e classe, **22 octobre 1915**.
FUSEAU, 1re classe, **22 octobre 1915**.
FIGUÉRÉDO (Paul-Justin), 2e cl., **8 juin 1918**.
FRAYSSE (Charles), 1re classe, **25 nov. 1918**.
GAILLARD, 2e classe, **22 octobre 1915**.
GIORZA (Marius), maréchal des logis, **30 mars 1917**.
GINET (Louis), brigadier, **30 mars 1917**.
GRONIER (Paul), mar. des logis, **8 juin 1918**.
GRANDPERRIER (Louis), brig., **8 juin 1918**.
HÉRISSARD, 2e classe, **22 octobre 1915**.
JOUAN (Henri), mar. des logis, **22 oct. 1915**.
JONVILLE (Georges), brig., **14 mai 1917**.
KERDAVID, 2e classe, **22 octobre 1915**.
LÉVÊQUE, 2e classe, **22 octobre 1915**.
LECOMTE (Marcel), brigadier, **22 oct. 1915**.
LACAVE, 2e classe, **22 octobre 1915**.
LANTER (Denis), 1re classe, **4 mai 1917**.
LANGLAIS (Jean), 2e classe, **8 juin 1918**.
LEBOUC (Marcel), 2e classe, **23 octobre 1918**.
LABORDE (Raymond), brig. **18 oct. 1918**.
LEROUX (Pierre), 1re classe, **4 novembre 1918**.
LAFRANGE (Pierre), 2e classe, **4 nov. 1918**.
MARQUÈS, 2e classe, **22 octobre 1915**.
MAMO, 1re classe, **22 octobre 1915**.
MORLAT (François), 2e classe, **4 mai 1917**.
MALBERT (Paul), maréchal des logis, **4 mai 1918**.
MONCHET (Albert), 2e classe, **15 déc. 1918**.
NAPIOT (Juste) 2e classe, **14 mai 1917**.
NOURRIT (Edmond), 2e classe, **15 nov. 1918**.
PERNETTE, 2e classe, **22 octobre 1915**.
PAUL, 1re classe, **22 octobre 1915**.
PIERRE, 2e classe, **22 octobre 1915**.
PEYTAVIN, 2e classe, **7 août 1916**.
PUJOL (Joseph), 2e classe, **8 juin 1918**.
PONS, 2e classe, **8 juin 1918**.
PUJOL, 2e classe, **15 novembre 1918**.
PORTELLI, trompette, **15 novembre 1918**.
RAYMOND, 2e classe, **22 octobre 1915**.
ROBIN, maréchal des logis, **22 oct. 1915**.
RICHARD, brigadier, **22 octobre 1915**.
REGUIN (Jean), 2e classe, **8 juin 1918**.
RAPIN (Louis), 2e classe, **23 octobre 1918**.
SPICHMAND, 2e classe, **22 octobre 1915**.
SUZZINI, 2e classe, **22 octobre 1915**.
SICARD, brigadier, **22 octobre 1915**.
SCHMIDLIN (Marie), 2e classe, **8 juin 1918**.
TRINQUIER (Paul), 2e classe, **14 mai 1917**.
TARDIEU (Arthur), 2e classe, **3 juin 1918**.
TAJAN (Noël), 2e classe, **23 octobre 1918**.
UHLIN, 2e classe, **22 octobre 1915**.
VIX (Antoine), 2e classe, **22 octobre 1915**.
WENNER, trompette, **22 octobre 1915**.

Historique du 3e Régiment de Chasseurs d'Afrique
Imprimerie Berger-Levrault – Nancy-Paris-Strasbourg
numérisation : P. Chagnoux - 2013

CITATIONS A L'ORDRE DU RÉGIMENT

OFFICIERS

ALAMERCERY, lieutenant, **7 juin 1915**.
ALBA, sous-lieutenant, **28 octobre 1915**.
BÉRARD, médecin aide-major de 2e cl., **23 septembre 1916**.
BOURGEOIS (Alexandre), lieutenant, **26 août 1917**.
BIDEAU (Jean-Jacques-Marie-Louis), capitaine, **12 juin 1918**.
BIDEAU (Jean-Jacques-Marie-Louis), capitaine, **15 février 1919**.
BIDAULT (Alfred), sous-lieutenant, **15 février 1919**.
CHEVALLIER (Joseph-Marie-Jean-Rogatien), chef d'escadrons, **12 juin 1918**.
DENARNAUD (Pierre), vétérinaire aide-major de 1re classe, **7 juin 1915**.
DUVAUT, sous-lieutenant, **7 juin 1915**.
DUPUIS, sous-lieutenant,, **7 juin 1915**.
DARMAGNAC (Jean-André), lieutenant, **12 juin 1915**.
DEHAVAY (Georges-Henri), vétérinaire aide-major de 1re classe, **12 juin 1918**.
GERMAIN (Félix), lieut., **12 juin 1918**.
HUBERT (Nicolas-Eugène-Henri), capitaine, **12 juin 1918**.
JOUANDON, lieutenant, **9 mars 1917**.
LABORDE (Émile), lieutenant, **7 juin 1915**.
LESAGE (Adolphe), sous-lieut., **3 août 1917**.
De LENCQUESAING (Robert-Frédéric-Michel), lieutenant, **12 juin 1918**.
De LENCQUESAING (Robert-Frédéric-Michel), lieutenant, **15 février 1919**.
LEMÉNAGER (Félix), lieut. **14 février 1919**.
MATIVET, capitaine, **3 octobre 1916**.
De MAURÈS de MALARTIC (Marie-Jehan), lieutenant, **3 mai 1917**.
MEINARD, médecin aide-major de 2e classe, **3 mai 1917**.
PIERSON, lieutenant, **3 octobre 1916**.
ROY, sous-lieutenant, **3 octobre 1916**.
RIVES (Jean), sous-lieutenant, **15 avril 1918**.
SAGETTE (Pierre), sous-lieut., **9 nov. 1918**.
THOUVENOT (Émile-Théodore), capitaine, **12 juin 1918**.
ZAMIT (Laurent), sous-lieutenant, **28 octobre 1915**, **3 octobre 1916**, **3 mai 1917**.

TROUPE

ARNAUD, 2e classe, **7 juin 1915**.
ADRIEN (Antonin), brigadier, **10 sept. 1915**.
ANFOSSO (Albert), 2e classe, **13 juillet 1916**.
ANTONINI, brigadier, **15 juillet 1916**.
ATTARD, 2e classe, **23 septembre 1916**.
ARTRU (Daniel), brigadier, **8 mai 1917**.
ANGLADE (Fernand), brigadier, **25 mai 1917**.
AUER (Jean-Marie), 2e classe, **25 mai 1917**.
AILLOUD (Jean), adjudant, **13 octobre 1917**.
ARFEUILLÈRE (Barthélémy), brigadier, **12 juin 1918**.
ARNE (Sylvain), 2e classe, **12 juin 1918**.
AYMANT (Léon), 1re classe, **12 juin 1918**.
BENCHIMOL, 2e classe, **23 septembre 1916**.
BERGOUNIOUX, brigadier, **23 sept. 1916**.
AUGÉ (Albert), 1re classe, **21 janvier 1919**.
AMAT (Ernest), 2e classe, **14 février 1919**.
AUREL (Clément), 2e classe, **14 février 1919**.
ANTONIOTI (Virgile), 2e classe, **14 fév. 1919**.
ANTONA (Jean), brigadier, **15 février 1919**.
BRIZARD, adjudant, **7 juin 1915**.
BATISSE, brigadier, **7 juin 1915**.
BELLEMAIN, 2e classe, **7 juin 1915**.
BLANC, 2e classe, **28 août 1915**, **28 oct. 1915**.
BISGAMBIGLIA, 1re classe, **8 juillet 1916**.
BEUZEVILLE (Louis), 1re cl., **26 août 1916**.
BANCEL (François), 1re classe, **9 sept. 1916**.
BATTUT, brigadier, **23 septembre 1916**.
CÉLÉRIER, brigadier, **7 juin 1915**.
CAMBILLON, 1re classe, **7 juin 1915**.

BOUREL, maréchal des logis, **28 sept. 1916**.
BAILLY (René), infirmier, **8 octobre 1916**.
BOURGEOIS (Lucien), 1re cl., **2 janvier 1917**.
BRAND (Lucien), 2e classe, **16 avril 1917**.
BLANC (Alfred), brigadier, **3 mai 1917**.
BRUNEAU (Edmond), 2e classe, **3 mai 1917**.
BOUDSOCQ (Raymond), 2e cl., **8 mai 1917**.
BRINCAT (Pierre), mar. des logis, **8 mai 1917**.
BOURDIN (Édouard), 2e classe, **3 juillet 1917**.
BACCOT (Philibert), 2e classe, **3 août 1917**.
BRANÇA (Jean), brigadier, **13 octobre 1917**.
BESSIÈRE (Paul), mar. des logis, **12 juin 1918**.
BENAITON (Pierre), brigadier, **12 juin 1918**.
BERGOUNIOUX (Charles), brigadier, **12 juin 1918**.
BARRY (Auguste), infirmier, **12 juin 1918**.
BRIET (Martial), 1re classe, **12 juin 1918**.
BEUZEVILLE (Louis), 2e classe, **12 juin 1918**.
BOURGEOIS (Marcel), maréchal des logis chef, **12 juin 1918**.
BROTEAU (Maurice), 2e classe, **23 juin 1918**.
BORDEAU (Pierre), 2e classe, **15 août 1918**.
BRÉMONT (Louis), 2e classe, **15 août 1918**.
BILLARD (Joseph), 2e classe, **15 août 1918**.
BECQUET (Marcel), 2e classe, **15 août 1918**.
BENSON (Maurice), 1re classe, **4 sept. 1918**.
BETTON (Albert), 2e classe, **19 oct. 1918**.
BOURRACHOT (Jean), 2e classe, **22 oct. 1918**.
BENSON (Maurice), brigadier, **9 nov. 1918**.
BOIRON, 2e classe, **14 novembre 1918**.
BLANC (Jean), 2e classe, **21 janvier 1919**.
BOMBARD, 2e classe, **10 février 1919**.
BALDUCCHI (Ambroise), adjud., **14 fév. 1919**.
BRÉCHOT (Raymond), maréchal des logis, **14 février 1919**.
BERRY (Raymond), brig., **14 février 1919**.
BLANC (Louis), brigadier, **14 février 1919**.
BREUZIN (Jules), 1re classe, **14 février 1919**.
BARATGIN (Louis), 1re cl., **15 février 1919**.
BRES (Lucien), 1re classe, **26 avril 1919**.
CHENOUX (Camille), maréchal des logis, **7 juin 1915**.
CODOGNET (Marc), maréchal des logis, **7 juin 1915**.
DELRUE (Georges), 2e classe, **22 février 1917**.
DEVILLECAVELIN (Gaston), 2e classe, **12**
COLSON, 2e classe, **7 juin 1915**.
CHABANIS, 2e classe, **7 juin 1915**.
CADROUILLE, brigadier, **15 juillet 1916**.
CASAMAYOU, 1re classe, **23 septembre 1916**.
CLÉMENT, 1re classe, **23 septembre 1916**.
CHAPELON, 2e classe, **3 octobre 1916**.
COLLOMB, 2e classe, **3 octobre 1916**.
CARDI (Antoine-Louis), adjudant, **8 oct. 1916**.
CUZIN (Jean), 2e classe, **3 mai 1917**.
CODOGNET (Marc), maréchal des logis, **12 mai 1917**.
COURROUX (Jean), maréchal des logis, **25 mai 1917**.
CLÉMENT (Louis), 2e classe, **25 mai 1917**.
CAILLOT (Joseph), brigadier, **26 août 1917**.
COLLARD (Raymond), 2e classe, **11 fév. 1918**.
COSTES (Léon), 2e classe, **5 juin 1918**.
COLLET (Raoul), brigadier, **12 juin 1918**.
COUTURIER (Léon), 2e classe, **12 juin 1918**.
COSTA (Charles), 1re classe, **12 juin 1918**.
CIVET (Paul), 2e classe, **12 juin 1918**.
CIRODE (François), 2e classe, **15 août 1918**.
CADIOU (Maurice), 2e classe, **27 octobre 1918**.
CROUT (Joseph), 2e classe, **21 janvier 1919**.
CAHUZAC (Philippe), maréchal des logis, **14 février 1919**.
CHOUVEL (René), brigadier, **14 février 1919**.
CHAFFARD-LUÇON (Paul), brigadier, **14 février 1919**.
CHAILLET (Germain), 2e classe, **14 fév. 1919**.
CASANOVA (Félix), 2e classe, **14 février 1919**.
CARME (Benjamin), 1re classe, **14 fév. 1919**.
COIRIER (Émile), 1re classe, **14 février 1919**.
CLAVEL (Étienne), brigadier, **15 février 1919**.
CHÊNE (André), 2e classe, **26 avril 1919**.
COLINET (Trancède), adjudant-chef, **22 mai 1919**.
De BLIVE, maréchal des logis, **7 juin 1915**.
DELARBRE (Claude), 2e classe, **10 sept. 1915**.
DESPEIGNES (Émile), 1re classe, **9 août 1916**.
DELAGE, 2e classe, **23 septembre 1916**.
DUMAÏ, 1re classe, **23 septembre 1916**.
DIDIERJEAN (Léon), brigadier, **16 fév. 1917**.
DESPEIGNES (Émile), 1re classe, **16 fév. 1917**.
GUESDON, brigadier, **15 juillet 1916**.
GIORZA, brigadier, **19 août 1916**.

mai 1917.
DORGAN (Roger), 2e classe, **26 août 1917**.
DUPONT (Jean), 2e classe, **26 août 1917**.
DUMAS (Pierre), 2e classe, **13 octobre 1917**.
DUCONSEIL (Antoine), brig., **23 juin 1918**.
DEMANGE (Alexandre), maréchal des logis, **15 août 1918**.
DUBOIS (Pierre), 2e classe, **22 octobre 1918**.
DÉLERY, 2e classe, **14 novembre 1918**.
DELATE, 1re classe, **24 novembre 918**.
DEBERLY (Jacques), 1re classe, **14 fév. 1919**.
DEJEAN (Maurice), 1re classe, **14 février 1919**.
De COMA (Guy), mar. des logis, **14 fév. 1919**.
DUMARTIN (Barthélémy), brig., **14 fév. 1919**.
DAGUET (Octave), 1re classe, **14 février 1919**.
DUBOIS (Charles), 2e classe, **14 février 1919**.
DUPLESSY (Lucien), 1re classe, **14 fév. 1919**.
DARIZCUREN (Émile), maréchal des logis, **15 février 1919**.
DARIZCUREN (Louis), 2e classe, **26 avril 1919**.
DEMAILLE (Justin), cycliste, **15 février 1919**.
EMANUELLI (Jean), 2e classe, **9 août 1916**.
EL-KOUBI (Gally), 1re classe, **3 mai 1917**.
ENAULT (Alfred), 2e classe, **26 août 1917**.
EXERTIER (Victor), 2e classe, **12 juin 1918**.
ESPIE (Victor), 1re classe, **15 décembre 1918**.
FONDECAVE (Léon), brigadier, **7 juin 1915**.
FAURE (Jean), 2e classe, **9 septembre 1916**.
FONDECAVE (Léon), maréchal des logis, **29 septembre 1916**.
FALGARONNE, 2e classe, **3 octobre 1916**.
FONDECAVE (Léon), maréchal des logis, **3 mai 1917**.
FORT (Abel), brigadier, **3 mai 1917**.
FARGIER (Félicien), 1re classe, **25 mai 1917**.
FAURE (Antony), mar. des logis, **12 juin 1918**.
FOURNIER (Charles), 2e classe, **9 nov. 1918**.
FARJON (Pierre), 1re classe, **15 février 1919**.
FISCHER (Léon), 2e classe, **15 février 1919**.
FLOCCIA (Jan), 2e classe, **15 février 1919**.
FIDANZA (Antoine), maréchal des logis chef, **1er avril 1920**.
GAI (Henri), 2e classe, **13 juillet 1916**.
KERSUZAN (Joseph), 2e classe, **12 août 1916**.
KERDAVID (Émile), 2e classe, **9 sept. 1916**.
GALÉA, 2e classe, **23 septembre 1916**.
GRALLE, trompette, **23 septembre 1916**.
GUINDRON (Georges), tromp., **23 sept. 1916**.
GINET (Louis), brigadier, **9 septembre 1916**.
GÉRARD (Louis), brigadier, **22 déc. 1916**.
GODART (Georges), maréchal des logis, **3 mai 1917**.
GUIDT (Louis), 1re classe, **5 mai 1916**.
GUESDON (Fernand), brigadier, **8 mai 1917**.
GRASSET (Gaston), brigadier, **8 mai 1917**.
GERVAIS (Gabriel), 2e classe, **8 mai 1917**.
GUIT (Léopold), maréchal des logis chef, **22 mai 1917**.
GUINDRON (Georges), tromp., **12 juin 1918**.
GAILLARD (Jean), 2e classe, **12 juin 1918**.
GRANIER (Jules), 2e classe, **12 juin 1918**.
GUICHARDON (Émile), 2e cl., **12 mai 1918**.
GUIMARD (Paul), 2e classe, **15 août 1918**.
GUICHARD (Henri), 2e classe, **15 août 1918**.
GALIANA (Jean), mar. des logis, **15 août 1918**.
GONIN (Jean), 2e classe, **9 novembre 1918**.
GATELET, brigadier, **12 novembre 1918**.
GRÉMILLET (Louis), brigadier maréchal ferrant, **14 février 1918**.
GABET (Édouard), brigadier, **14 février 1918**.
GIROUX (Alphonse), 2e classe, **14 fév. 1918**.
GIRARDEAU (Marcel), 2e classe, **14 fév. 1918**.
GALLY (Léon), 2e classe, **14 février 1918**.
GALLAUP (Edmond), brigadier maréchal ferrant, **15 février 1918**.
GAILLARDO (Pierre), 1re classe, **15 fév. 1918**.
HOUILLIER (Paul), brigadier, **15 août 1918**.
HERBELIN, 2e classe, **14 novembre 1918**.
HUGONNAUX (Claude), 1re classe, **14 février 1919**.
JAUDHUIN, 1re classe, **7 juin 1915**.
JEAN (Raoul), 1re classe, **2 août 1916**.
JEANNOEL (René), brigadier, **23 sept. 1916**.
JOUYNE (André), aspirant, **5 mai 1917**.
JAUSSAN (Marcel), 2e classe, **12 mai 1917**.
JEANNOEL (René), brigadier, **23 sept. 1916**, **25 mai 1917**.
JANVIER (Ernest), 1re classe, **15 août 1918**.
JEANNE (Alexis), mar. des logis, **15 déc. 1918**.
MUNIER (Gaston), 1re classe, **16 sept. 1917**.
MACIA (Vicente), 2e classe, **13 octobre 1917**.

KLEIN (Georges), 1re classe, **3 mai 1917**.
KUNTZ (René), brigadier, **15 février 1919**.
LEBRET, brigadier, **7 juin 1915**.
LECARDONNEL, 2e classe, **7 juin 1915**.
LUGAND, 2e classe, **7 juin 1915**.
LOUSSER, 2e classe, **7 juin 1915**.
LAFAIX, 1re classe, **8 juillet 1916**.
LÉVÊQUE (Lucien), **9 août 1916**.
LASRI, 2e classe, **9 août 1916**.
LACOMBA, 1re classe, **23 septembre 1915**.
LÉVY, maréchal des logis, **23 septembre 1916**.
LE DU, 2e classe, **3 octobre 1916**.
LAMBICCHI (Pascal), maréchal des logis, **3 mai 1917**.
LENGRAND (Camille), 2e classe, **8 mai 1917**.
LABELLE (Louis), 2e classe, **8 mai 1917**.
LAMBERT (Henri), 2e classe, **8 mai 1917**.
LIÉNARD (Henri), 2e classe, **3 août 1917**.
LÉAL (Francisco), 2e classe, **13 octobre 1917**.
LAMBICCHI (Pascal), maréchal des logis, **15 août 1918**.
LUIZARD (Paul), 2e classe, **15 août 1918**.
LEBOUC (Marcel), 2e classe, **15 août 1918**.
L'HOTE (Adolphe), maréchal des logis, **15 août 1918**.
LAMY (Joannès), brigadier, **15 août 1918**.
LARGEAIS (Julien), trompette, **9 nov. 1918**.
LEROUX (Pierre), 1re classe, **24 nov. 1918**.
LAFRANGE (Pierre), 2e classe, **24 nov. 1918**.
LOPEZ (José), 2e classe, **15 février 1919**.
MERLES des ILES (Pierre), maréchal des logis, **7 juin 1915**.
MILLOT (Marcel), 2e classe, **26 août 1916**.
MIGNO (Émile), 2e classe, **19 août 1916**.
MARLHOUX (Joanny), 2e cl., **23 sept. 1916**.
MARTEAU, 2e classe, **23 septembre 1916**.
MESSAL, brigadier, **23 septembre 1916**.
MORLA, 2e classe, **23 septembre 1916**.
MERCADIER (Fréd.), 2e cl., **9 sept. 1916**.
MORET (Henri), 1re classe, **2 janvier 1917**.
MARLHOUX (Joanny), 2e cl., **23 septembre 1916**, **8 mai 1917**.
MONCLA (Louis), brigadier, **12 mai 1917**.
MESSANG (Paul), 1re classe, **3 août 1917**.
PERROGON (Raymond), 2e cl., **12 juin 1918**.
PUJOL (Paul), 1re classe, **12 juin 1918**.
MILANINI (Mathieu), 1re classe, **28 sept. 1917**.
MALLET (Raoul), 2e classe, **15 janvier 1918**.
MARSOLLIER (Louis), 2e cl., **12 juin 1918**.
MARCK (René), 2e classe, **12 janvier 1918**.
MATON (Léon), 2e classe, **12 janvier 1918**.
MICHEL (Honoré), 2e classe, **23 juin 1918**.
MESSAL (Germain), maréchal des logis, **15 août 1918**.
MONTEIL (Léon), 2e classe, **15 août 1918**.
MÉLITHE (Jean), 2e classe, **25 octobre 1918**.
MÉNARD (Sylvain), 2e classe, **21 janvier 1919**.
MICHEL (Victor), 1re classe, **15 février 1919**.
MARTIN-JAY (Louis), adjudant maréchal ferrant, **14 février 1919**.
MÉNARD (Jules), 2e classe, **14 février 1919**.
MARTINIER (Christophe), trompette, **14 janvier 1919**.
MAINVIELLE (Roger), 1re classe, **14 fév. 1919**.
MÉRAND (Ferdinand), maréchal ferrant, **14 février 1919**.
MURET (Louis), 2e classe, **26 avril 1919**.
MARCADET (Antoine), 2e cl., **26 avril 1919**.
NICOLI (Don François), 2e cl., **12 juin 1918**.
OUSTRY (Albert), 1re classe, **14 février 1919**.
ORSSAUD (Paul), 2e classe, **15 février 1919**.
PUJEAU (Henri), mar. des logis, **7 juin 1915**.
PITRAS (Laurent), brigadier, **7 juin 1915**.
PLANAS, 1er aide mar. ferrant, **7 juin 1915**.
PIEYRE, 1re classe, **7 juin 1918**.
PAULIN, trompette, **7 juin 1915**.
PEIGNÉ, maréchal des logis, **23 sept. 1916**.
POGGLIOLI, 2e classe, **23 septembre 1916**.
PRIN (Louis), maréchal des logis, **3 oct. 1916**.
PONS (Joseph), 2e classe, **23 mars 1917**.
POURTAUBORDE (Edmond), maréchal des logis, **3 mai 1917**.
PITRAS (Laurent), mar. des logis, **3 mai 1917**.
PARRA (Mariano), trompette, **3 mai 1917**.
PETITBON (Fernand), trompette, **3 mai 1917**.
PANSU (Paul), brigadier, **8 mai 1917**.
PERRICAUDET (Maurice), 2e cl, **8 mars 1917**.
PAGÈS (Georges), 2e classe, **28 sept. 1917**.
PETITJEAN (Paul), 2e classe, **1er février 1918**.
PRÉVOT (Alphonse), brigadier, **12 juin 1918**.

PÉRÉTON (Louis), 2e classe, **23 juin 1918**.
PRIN (Louis), mar. des logis, **15 août 1918**.
PRADAT (Marcel), brigadier, **15 juin 1918**.
PLAUZOLLES (Henri), maréchal des logis, **14 février 1919**.
POUMÉROULIE (Paul), maréchal des logis maréchal ferrant, **14 février 1919**.
PLANQUES (Gabriel), brigadier, **14 fév. 1919**.
PRIEUR (Baptistin), 2e classe, **14 février 1919**.
PORTET (Clément), 2e classe, **14 février 1919**.
PIERRE (François), adjud.-chef, **14 fév. 1919**.
PÉGLION (Henri), brigadier, **14 février 1919**.
PÉRIÉ (Eugène), 2e classe, **9 avril 1919**.
QUETEL (Étienne), 2e classe, **22 oct. 1918**.
RAMBERT, mar. des logis, **28 août 1915**.
ROUSSEAU (Émile), 2e classe, **28 octobre**.
RICHAUD (Léon), maréchal des logis chef, **9 août 1916**.
RIBOT (Benoît), 1re classe, **12 août 1916**.
RONIN (Georges), 2e classe, **12 août 1916**.
RAYMOND (Raoul), 1re classe, **23 sept. 1916**.
REYNAUD (Raoul), 2e classe, **23 sept. 1916**.
REIMUTH, infirmier, **23 septembre 1916**.
RICHARD (Alfred), brigadier, **2 janvier 1917**.
ROYER (Marcel), 1re classe, **25 mai 1917**.
REINE, 2e classe, **1er mai 1918**.
ROSSINÈS (Louis), maréchal des logis, **12 juin 1918**.
RATHIER (Jules), brigadier, **12 juin 1918**.
RIBOT (Benoît), brigadier, **12 juin 1918**.
RAYNAUD (Raoul), 1re classe, **12 juin 1918**.
ROUGÉ (Martin), 2e classe, **15 août 1918**.
ROLLAND (Marcel), 2e classe, **27 oct. 1918**.
ROQUES, brigadier, **14 novembre 1918**.
RATEAU (André), 1re classe, **24 nov. 1918**.
ROVILLAIN (René), maréchal des logis chef, **14 février 1919**.
ROUME (Henri), 2e classe, **14 février 1919**.
ROBERT (André), 1re classe, **14 février 1919**.
ROCAMORA (Marco), 1re classe, **15 fév. 1919**.
ROSTOLL (Joseph), 2e classe, **15 février 1919**.
SULTAN (Achir), mar. des logis, **7 juin 1915**.
SAGUES, 2e classe, **7 juin 1915**.
SALLAUD, brigadier, **8 juillet 1916**.
SINTÈS, infirmier, **9 août 1916**.
SANTONI (Marc), adjudant, **26 juillet 1916**.
SULTAN (Achir), mar. des logis, **13 juill. 1916**.
SUIFFET, 2e classe, **23 septembre 1916**.
SALLAUD, brig., **9 juillet 1916**., **3 oct. 1916**.
SINGUERLET (Camille), 2e cl., **16 fév. 1917**.
SUZZARINI (Don-Jules), maréchal des logis, **3 mai 1917**.
SAINT-MARC (Georges), 2e cl., **3 mai 1917**.
SÉLARIÈS (Frédéric), maréchal des logis, **5 février 1917**.
SUIFFET (Célestin), 2e classe, **8 mai 1917**.
SÉBASTIANI (Jules), maréchal des logis, **12 juin 1918**.
SALLES (Paul), brigadier, **27 octobre 1918**.
SIADOUX (Victorin), 2e classe, **15 fév. 1919**.
THIÉBAULD, mar. des logis, **28 octobre 1915**.
TESTE, 2e classe, **23 septembre 1916**.
THOLANCE, mar des logis, **29 sept. 1916**.
TARROUX, maréchal des logis, **23 mars 1917**.
THOMASSE, 2e classe, **12 mai 1917**.
TORRENT (Jean), 1re classe, **12 juin 1918**.
TISSOT (Claude), 2e classe, **12 juin 1918**.
TEMPIER (Célestin), 2e classe, **12 juin 1918**.
TAILLANT (Gaston), 2e classe, **9 juillet 1918**.
TEHODARD (Jean), brigadier, **14 février 1919**.
TORELLI (Mathieu), brigadier, **15 fév. 1919**.
TERREZANO (André), brig., **26 avril 1919**.
VALES, 2e classe, **7 juin 1915**.
VALES, 2e classe, **28 août 1915**.
VAAG (Adrien), **13 août 1916**.
VAUFFREY, 2e classe, **23 septembre 1916**.
VIDUCCI, brigadier, **9 septembre 1915**.
VIDAL (Gaston), 2e classe, **23 mars 1917**.
VIVET (Alix), brigadier, **7 février 1918**.
VALIN (Martial), aspirant, **12 juin 1918**.
VALSIN (Edmond), 2e classe, **12 juin 1918**.
VIGNAUD (François), 1re classe, **15 août 1918**.
VERDURA (Henri), 2e classe, **13 nov. 1918**.
VALAT (Eugène), adjudant, **15 février 1919**.
VALENTINI (Hyacinthe), maréchal des logis fourrier, **15 février 1919**.
WITZEN, maréchal des logis, **7 juin 1915**.
ZERBIB (Maklouf), 1re classe, **12 juin 1918**.

ANNEXES

———

I — COMPOSITION DU RÉGIMENT AU 2 AOÛT 1914

ÉTAT-MAJOR

COSTET, colonel, commandant le régiment.
FAURE, lieutenant-colonel.
De GOMBERT, chef d'escadrons.
LELASSEUX, chef d'escadrons.
De COSTARD de SAINT-LÉGER, capitaine adjoint au colonel.
CHAVANNES, médecin-major de 2e classe.
BELLET de MIRELLON, vétérinaire-major de 2e classe.
LABORDE, lieutenant, officier payeur.
DUVAUX, lieutenant, officier d'approvisionnement.
DOUSSOT, lieutenant, commandant la section de mitrai1leuses.
GROSSETTI, vétérinaire aide-major de 2e classe.

1er escadron

CHAVERONDIER, capitaine.
VACHERAND, lieutenant.
FREYSSENGE, lieutenant.
BARBÉ, sous-lieutenant.
PIERSON, sous-lieutenant.

2e escadron

RIVES, capitaine.
ALAMERCERY, lieutenant.
De CLERMONT-TONNERRE, lieutenant.
De FAURE, sous-lieutenant.
MAYLIN, adjudant-chef.

3e escadron

CHANZY, capitaine.
THIBAULT, lieutenant.
D'YTHURBIDE, sous-lieutenant.
HUMBERT, sous-lieutenant.
BOURSIER, adjudant-chef.

4e escadron

LEPETIT, capitaine.
JAMAUX, lieutenant.
De BEAUCHENE, lieutenant.
SURIAN, lieutenant.
COUDERCQ, adjudant.

———

Ancestramil

II — COMPOSITION DES GROUPES EN JANVIER 1917

ÉTAT-MAJOR

FAURE, lieutenant-colonel, commandant le régiment.
THOUVENOT, capitaine, adjoint au chef de corps.

GROUPE 1/2

ÉTAT-MAJOR du GROUPE

MEYRIEUX, chef d'escadrons, puis **HUE**, chef d'escadrons, commandant le groupe.
LEMÉNAGER, lieutenant, adjoint au commandant du groupe.
GUEIT, lieutenant, puis **PIERRE**, adjudant-chef, officiers d'approvisionnement.
PIERSON, lieutenant, commandant la section de mitrailleuses.
GERMAIN, lieutenant, officier payeur.
CABART-DANNEVILLE, médecin aide-major de 2e classe.
DEHAVAY, vétérinaire aide-major de 2e classe.

1er escadron

CHAVERONDIER, capitaine.
De WITTE, lieutenant.
BARBÉ, lieutenant.
JOUYNE, sous-lieutenant.

2e escadron

SANDRIN, capitaine.
VIARD, lieutenant.
ZAMIT, lieutenant.
LABORDE, lieutenant.

GROUPE 3/4

ÉTAT-MAJOR du GROUPE

DUMOULIN, chef d'escadrons, puis **CHEVALLIER**, chef d'escadrons, commandant le groupe.
De MALARTIC, lieutenant, adjoint au commandant du groupe.
MAYLIN, lieutenant, officier payeur.
ALBA, lieutenant, commandant la section de mitrailleuses.
SANTONI, adjudant-chef, approvisionnement.

3e escadron

BIDEAU, capitaine.
De LANCQUESAING, lieutenant.
ALBERTINI, lieutenant.
BOURGEOIS, lieutenant.

4e escadron

HUBER, capitaine.
ROY, lieutenant.
DARBOU, lieutenant.
DARMAGNAC, lieutenant.

Amicalement

III — COMPOSITION DU RÉGIMENT A SA RECONSTITUTION EN AOÛT 1917

ÉTAT-MAJOR

FAURE, colonel, commandant le régiment.
HUE, **CHEVALLIER**, chefs d'escadrons.
THOUVENOT, capitaine adjoint au colonel.
GERMAIN, lieutenant, officier payeur.
MAYLIN, lieutenant, officier d'approvisionnement.
ALBA, lieutenant, commandant la 1re section de mitrai1leuses.
PIERSON, lieutenant, commandant la 2e section de mitrai1leuses.
CABART-DANNEVILLE, médecin aide-major de 2e classe.
DEHAVAY, vétérinaire aide-major de 2e classe.

1er escadron

CHAVERONDIER, capitaine.
LEMÉNAGER, lieutenant.
De WITTE, lieutenant.
BARBÉ, lieutenant.
POUSSET, lieutenant.
OLIVIER, aspirant.

3e escadron

BIDEAU, capitaine.
De LANCQUESAING, lieutenant.
LESAGE, lieutenant.
ALBERTINI, lieutenant.
BIDAULT, lieutenant.

2e escadron

SANDRIN, capitaine.
LABORDE, lieutenant.
ZAMIT, lieutenant.
RAMBERT, sous-lieutenant.
DEMOYEN, aspirant.

4e escadron

HUBER, capitaine.
DARBOU, lieutenant.
De LAGRANGE, lieutenant.
GAILLARD-BOURNAZEL,sous-lieutenant.
DARMAGNAC, sous-lieutenant.

———

IV — COMPOSITION DU RÉGIMENT A SON RETOUR EN ALGÉRIE

(**AOÛT 1919**)

ÉTAT-MAJOR

TOULAT, colonel, commandant le régiment (détaché en **Syrie**).
CHEVALLIER, chef d'escadrons, commandant provisoirement le régiment.
BARDET, lieutenant, adjoint au colonel.
LEMÉNAGER, lieutenant, officier payeur.

Ancestramil

MAYLIN, lieutenant, officier d'approvisionnement.
VIARD, lieutenant, commandant la 1re section de mitrai1leuses.
PIERSON, lieutenant, commandant la 2e section de mitrai1leuses.
REY, médecin-major de 2e classe.

1er escadron

SÉVIN, capitaine.
POUSSET, lieutenant.
SAGETTE, lieutenant.
OLIVIER, sous-lieutenant.

3e escadron

De BOURDÈS, capitaine.
BART, lieutenant.
DEMOYEN, sous-lieutenant.
BIDAULT, sous-lieutenant.
HOUILLÉ, aspirant.

2e escadron

BONNEFOUS, capitaine.
De DUCLA, lieutenant.
FRIESS, sous-lieutenant.
BRU, sous-lieutenant.
BAZON, sous-lieutenant.

4e escadron

MICHEL-WALON, capitaine.
De FAURE, lieutenant.
THOUVENIN, lieutenant.
DELAGENESTE,sous-lieutenant.
SANTONI, adjudant-chef.
CARPENTIER, aspirant.

OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS.

PASSÉS DANS L'INFANTERIE OU L'AVIATION

CHAVERONDIER, capitaine, 4e rég. de zouaves, **décembre 1917**.
MARCHAL, capitaine, 3e rég. d'infanterie coloniale, **26 mars 1915**.
RIVE, capitaine, 3e rég. d'infanterie coloniale, **26 mars 1915**.
De SURIAN, capitaine, bataillon de chasseurs à pied.
De CLERMONT-TONNERRE, lieutenant, 102e régiment d'infanterie.
DUVAUT, lieutenant, aviation, le **22 décembre 1915**.
JAMAUX, lieutenant, aviation, **15 août 1915**.
D'INY, lieutenant, aviation, **21 juillet 1915**.
CARON, adjudant, 4e régiment mixte de zouaves et de tirailleurs.
CATOIS, maréchal des logis, aviation, **18 septembre 1915**.
CHALVET, maréchal des logis, aviation, **18 septembre 1915**.
FAUROUX, maréchal des logis, aviation, **18 septembre 1915**.

Ancestramil

GASSIN, maréchal des logis, aviation, **18 septembre 1915**.
JOUAUNE, maréchal des logis, 7e régiment d'infanterie coloniale.

———

Ancestramil

SOUS-OFFICIERS NOMMÉS SOUS-LIEUTENANTS DANS L'INFANTERIE

PELLETIER, maréchal des logis, 6e rég. de tirailleurs, **22 février 1915**.
AGNELY, maréchal des logis, 8e rég. de zouaves, **22 février 1915**.
PAUVERT, maréchal des logis, 8e rég. de zouaves, **22 février 1915**.
LAULANIÉ, maréchal des logis, 2e rég. de tirailleurs, **22 février 1915**.
SIRON, adjudant, 2e rég. de tirailleurs, **22 février 1915**.
PETIT, maréchal des logis, 2e rég. mixte de zouaves et tirailleurs, **27 mars 1915**.
DEBUIS, maréchal des logis, 19e bataillon de chasseurs, **27 mars 1915**.
SEBUCQ, maréchal des logis, 16e bataillon de chasseurs, **27 mars 1915**.
MOLINÉS, maréchal des logis, 16e bataillon de chasseurs, **27 mars 1915**.
MARCIN, maréchal des logis, 17e bataillon de chasseurs, **28 mai 1915**.
De TOURDONNET, maréchal des logis (réserve), 1er rég. de zouaves, **28 mai 1915**.
LACARRIÈRE, maréchal des logis, 7e rég. de tirailleurs, **7 juin 1915**.
BIZOUARD, adjudant. 4e rég. de tirailleurs, **19 juin 1915**.
WITZEN, maréchal des logis, 42e bataillon de chasseurs, **19 juin 1915**.
LUCIANI, maréchal des logis, 2e bataillon de chasseurs, **26 juin 1915**.
BRIZAD, adjudant, 17e bataillon de chasseurs, **5 juillet 1915**.
PARDON, maréchal des logis, 16e bataillon de chasseurs, **14 juillet 1915**.
FAGET, maréchal des logis (réserve), 1er rég. mixte de zouaves et tirailleurs, **30 novembre 1915**.
VERRIER, maréchal des logis (réserve), 4e rég. de zouaves, **10 février 1916**.
CHARPENET, maréchal des logis, 1er rég. mixte de zouaves et tirailleurs, **19 février 1916**.
PINEAU, maréchal des logis (réserve), 2e rég. de tirailleurs, **6 mars 1916**.
LECOMTE, maréchal des logis, 9e régiment de zouaves, **31 octobre 1916**.
DREVET, maréchal des logis, 7e régiment de tirailleurs, **10 novembre 1916**.
THOUVENIN, maréchal des logis, 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique, **24 février 1917**.
POUSSET(Jean), maréchal des logis, 2e régiment de marche de zouaves, **septembre 1916**.
POUSSET (Étienne), maréchal des logis, 7e régiment de marche de tirailleurs, **juin 1918**.

———

Ancêtre mil

LE HAUT COMMISSAIRE ROYAL

adjoint pour les régions dévastées du Luxembourg, a l' honneur d'inviter M. le Colonel du 3e Chasseurs d'Afrique à assister aux cérémonies qui auront lieu à Arlon le 18 juillet prochain, et à Rossignol le 19 juillet, à l'occasion de la translation solennelle des corps des cent dix-sept habitants de Rossignol, etc., fusillés en gare d'Arlon, le 26 août 1914.

Réponse S. L. P.

23, chaussée de Louvain, à Bruxelles.

Le programme détaillé

des cérémonies sera envoyé ultérieurement.

ROSSIGNOL

C'est le dimanche 18juillet 1920 qu'aura lieu, à Arlon, la grande manifestation patriotique organisée à l'occasion de la translation solennelle des corps des cent dix-sept habitants de Rossignol, etc., fusillés en gare d'Arlon, le 26 août 1914, et inhumés provisoirement, jusqu'a ce jour, au cimetière d'Arlon. Immédiatement après la cérémonie officielle sur la place Léopold, les corps seront transportés, sur des prolonges d'artillerie, d'Arlon à Rossignol, où, le lendemain 19 juillet, aura lieu le service funèbre et l'inhumation définitive dans l'ossuaire établi au vieux calvaire de cette localité. A cette occasion, on lira avec intérêt l'article que publiait, il y a quelques mois, la « Libre Belgique » et qui retrace les principaux épisodes de la tragédie qui a rendu à jamais célèbre le petit village luxembourgeois et du combat qui la provoqua.

I — La Bataille du 22 août 1914.

SOUVENIRS !

Ils reviennent en foule à l'approche des jours tragiques. Ils assiègent l'imagination, bousculent la sensibilité, déchaînent dans l'âme des musiques profondes qui pourront, cette année du moins, s'extérioriser sans crainte de la prison ou du bagne.

J'ai déjà dit ici même la sombre aventure d'Ethe et de Latour.

Je voudrais aujourd'hui retracer, en commémoration de tous les martyrs de la férocité boche, la grande pitié de Rossignol.

L'immense forêt qui traverse la province du Luxembourg, de l'est à l'ouest, sépare les Ardennes du pays gaumet. Quand on quitte les côtes boisées pour arriver au village de Rossignol, on jouit d'un vaste panorama. La vallée de la Semois s'étale toute parsemée de villages aux noms chantants. Les clochers d'Arlon, Habay-la-Neuve, Etalle, Izel, Florenville se dessinent dans l'horizon bleu. Seul le côté sud est borné par les hauteurs de Bellefontaine-Saint-Vincent.

C'est là, dans ce coin pittoresque, fait pour des idylles et des églogues, que va se dérouler le double drame : la bataille d'abord, le martyre des fusillés ensuite.

LES FORCES EN PRÉSENCE

Du côté allemand, l'armée du duc de Wurtemberg est descendue par les bois jusqu'à Longlier-Hamipré ; celle du kronprinz touche aux abords de Tintigny ; entre les deux, vient se placer le VIe corps de Breslau, ramené de la frontière russe, où il faisait des manœuvres, et dissimulé par les forêts dans les parages de Thibessart — Mellier — Les Fossés — Marbehan.

Du côté français, le corps colonial, placé dans la IVe armée du général **de LANGLE de CARY, est** cantonné à l'ouest de Montmédy. Le soir du 20 août, la 3e division se met en marche, à travers de nombreuses difficultés dues à une confusion d'itinéraire avec le 2e corps qui est à droite. La 1re division, colonel **AUBÉ**, passe le vendredi soir par Jamoigne, en marche vers Hamipré. La 2e division, général **LEULOIS**, est en réserve et n'arrivera à Jamoigne que dans l'après-midi du 22. La 3e division qui va rencontrer l'ennemi à Rossignol est sous les ordres du général **RAFFENEL** et le 1er régiment arrive à Saint-Vincent le soir du 21.

PRÉPARATIFS DE COMBAT

L'état-major du VIe corps allemand qui loge à Thibessart est averti le samedi à 1 heure du matin, de l'arrivée des Français à Saint-Vincent. Aussitôt, grand branle-bas. Quatre régiments (23e, 62e, 63e, 157e) s'établissent au nord de Rossignol, quatre autres (10e grenadiers, 38e fusiliers, 51e, l1e grenadiers) à Marbehan — Harinsart et Ansart. Une division qui a passé le vendredi par Rossignol — Jamoigne pour attaquer Izel est revenue vers l'est ; les cavaliers allemands se retirent vers Orsinfaing. Ils veulent attirer les Français dans les bois. Et des hauteurs de la forêt, ils compteront les bataillons et les escadrons qui vont dévaler par la route blanche de Chenois — Breuvanne.

Les civils de Rossignol avertissent les Français.

— Prenez garde. La forêt est infestée d'ennemis. N'allez pas plus loin.

— C'est l'ordre, répondent les chefs. En avant!

EN COLONNE DE MARCHE

A 6 h.30, commence le défilé sur le pont de Breuvanne, jeté sur la Semois : 1er et 2e régiments d'infanterie coloniale, 3e bataillon du3e régiment d'infanterie coloniale, 2e régiment d'artillerie coloniale, deux escadrons du 6e Dragons, un demi-régiment du 3e Chasseurs d'Afrique et une compagnie du 1er génie.

En ordre de marche, ils se dirigent vers Neufchâteau, persuadés que l'ennemi est encore loin et que leur flanc droit est couvert par le 2e corps qui n'arrivera que péniblement à Bellefontaine vers 7 heures, Le ler colonial est à 1.500 mètres dans la forêt quand la fusillade éclate. C'est l'embuscade.

Ancestramil

DANS LA FORÊT

Les balles pleuvent. On ne voit pas l'ennemi embusqué dans des carrières abandonnées, derrière les arbres et sur les arbres où les uniformes feldgrau se confondent avec les feuillages. Plusieurs compagnies sont fauchées. Les Français meurent héroïquement, dans d'admirables et vaines charges à la baïonnette, à la française. Les généraux de la brigade **MONTIGNAULT** et **RONDONY** sortent de la forêt et s'établissent à la lisière. Le général de division **RAFFENEL** revient au village. Entre Breuvanne et Rossignol, le 2e d'artillerie coloniale engagé dans un entonnoir reçoit des shrapnells de toutes les hauteurs voisines. Les batteries s'échelonnent, surtout du bosquet Pireaux à mi-chemin jusqu'aux premières maisons du village. Elles répondent avec vigueur à l'artillerie boche. La 2e batterie, capitaine **PUEL**, la 23e, capitaine **GERMAIN**, la 3e, capitaine **DUHATOIS**, se distinguent dans la défense et leurs vifs 75 détruisent les batteries boches.

LE CERCLE SE RESTREINT

Mais vers 13 heures l'épuisement commence. Le débris des cinq bataillons engagés dans la forêt se replient sur Rossignol, non sans tenir l'ennemi en respect. Vers midi, le colonel **GALLOIS** est blessé grièvement. Le lieutenant-colonel **GADOFRE** et le commandant **WERHLÉ** s'arment d'un fusil, baïonnette au canon. On demande un clairon. Il n'y en a plus. **GADOFRE** donne le signal d'une attaque contre une compagnie allemande qui s'avance au nord-ouest du village. Les soldats s'élancent en tirant. Les magasins sont épuisés. On charge à la baïonnette. Hélas ! le nombre est de l'autre côté. D'une centaine d'assaillants ils reviennent quinze, y compris les deux officiers. A l'est, le commandant **REY** résiste, mais blessé grièvement il est transporté à La Civanne. Les mitrailleuses, près de la première maison, font entendre leur tac-tac-tac meurtrier. Les cavaliers repassent la Semois. Marsouins, cavaliers, artilleurs sont dans le village. Il faudra plus de trois heures à l'ennemi pour s'en rendre maître. Les braves marsouins s'accrochèrent longtemps à l'usine **HURIEAUX** qui fait face à la forêt. Plusieurs nids de mitrailleuses les appuyaient efficacement, mais il fallut céder. Les Boches, furieux de cette longue résistance, arrêtèrent M. et Mme **HURIEAUX** qui s'étaient abrités dans leur cave avec leurs trois petits enfants et les fusillèrent le mercredi suivant.

A L'ASSAUT DU VILLAGE

Aux dernières heures du combat, le général **MONTIGNAULT**, avec les débris de toutes les armes, doit résister du bosquet Pireaux à Breuvanne. Le général **RONDONY**, avec les débris des 1er et 2e, défend Rossignol à l'ouest et au nord. Le général **RAFFENEL** s'installe avec son état-major au sud-est du parc du château.

RONDONY veut protéger l'ambulance **VAN DER STRAETEN - PONTHOZ**, où gisent un millier de blessés français. Il se place au pied d'un grand arbre sur une prairie qui surplombe la route de Breuvanne, vis-à-vis de l'école communale. Là ont été amenées à bras d'hommes deux pièces

d'artillerie du commandant **CHÉRIER** et du lieutenant **PSICHARI**, l'auteur de *L'Appel au Soldat* et *Le Voyage du Centurion*. Des mitrailleuses sont à côté ; 200 marsouins, les magasins garnis, attendent baïonnette au canon pour foncer sur l'ennemi. Malheureusement, l'endroit est repéré. **GADOFRE** tombe blessé, **CHÉRIER** aussi. Le lieutenant **PSICHARI** veut conduire au poste de secours le commandant qui, peu après, sera achevé dans le vestibule. Le brave lieutenant revient au pas de gymnastique vers sa pièce. A mi-chemin, il tombe, le chapelet à la main, frappé d'une balle à la tempe, perte irréparable et pour l'armée et pour la jeune littérature catholique de France.

L'AGONIE DES RÉGIMENTS

C'est l'agonie des régiments : **RONDONY** écrasé par la mitraille et tourné se porte vers Ansart. Il tombe blessé à l'avant-bras et s'abrite près d'une haie, où il sera tué le lendemain par une patrouille. **MONTIGNAULT** est fait prisonnier près de Breuvanne. **RAFFEXEL** ayant vainement tenté une percée descend vers la Semois. On a retrouvé son corps près du **Ménil**. Il repose aujourd'hui au cimetière de Breuvanne **— Ménil**. **WEHRLE**, qui résiste courageusement avec quelques hommes à 30 mètres de l'ambulance, meurt percé de deux balles à la poitrine et à la bouche.

Le drapeau du 2e colonial est parvenu jusqu'à *Villers-sur-Semois* où il fut caché pendant toute la guerre. Le général **AUBÉ** est venu le reprendre fin novembre 1918.

A partir de 18 h.30, l'artillerie française ralentit son feu. Rossignol est aux mains des Boches. On entend dans le village épouvanté les cris rauques de leurs voix barbares.

LES PERTES

1.450 Français sont enterrés sur le territoire de Rossignol. Trois cimetières) l'un à l'est du village, en bordure de la route de Marbehan, les deux autres dans la forêt près de la route de Neufchâteau. D'autres morts sont confiés aux cimetières de Termes, Marbehan, Orsinfaing.

Les Allemands subirent aussi des pertes sensibles. Les héroïques Bretons, qui avaient combattu au Maroc et au Tonkin, leur firent payer cher la victoire. Mais saura-t-on jamais le chiffre exact de ces pertes ?

Plus de 3.000 Français furent faits prisonniers et, avant d'être emmenés en Allemagne, ils furent parqués dans un clos, dénommé par eux le « camp de la misère ».

L'artillerie avait épuisé ses munitions pendant dix heures de combat. Elle encloue 32 canons. Les artilleurs, la rage au cœur, caressent une dernière fois leurs chevaux et les abattent jusqu'au dernier.

Faut-il dire les atrocités des vainqueurs sur les blessés et les prisonniers ?

Quel que soit le point du front de bataille où l'on recueille les témoignages des soldats survivants et des habitants indignés, c'est partout les mêmes réponses, les prisonniers fusillés ou abattus à coup de crosse, les blessés torturés, brûlés dans l'incendie, achevés sous les bottes ferrées. Pendant toute la nuit du samedi au dimanche, on entendit du village les gémissements et les hurlements qui venaient de la forêt. Pendant toute -la journée du dimanche, il fut interdit aux civils de sortir. Des coups de fusil partaient à chaque instant. La forêt sanglante criait sa détresse et la plainte de la forêt

se traînait sur les maisons qu'elle emplissait d'angoisse et de pleurs.

En ce samedi 22 août, les Allemands ne trouvèrent à Rossignol aucun franc-tireur. Une demi-douzaine de maisons brûlèrent du fait de la bataille, et six autres furent mises à feu volontairement par l'ennemi. C'est le lendemain seulement que soixante maisons furent incendiées, toute la population civile arrêtée. C'est quatre jours après le combat que 107 hommes et une femme de Rossignol, ainsi que quelques habitants de Breuvanne et Saint-Vincent qui s'y trouvaient encore, furent conduits à Arlon où ils furent fusillés sans jugement. C'est la seconde partie du drame de la grande pitié de Rossignol.

II — Le martyre des civils.

« Rossignol ! nom poétique, nom joyeux ! » disaient les soldats du kronprinz qui torturèrent le village et firent 112 victimes sur une population de 900 âmes. On ne connaît pas assez le calvaire du pays gaumet : Mussy, Baranzy, Ethe, Latour, Tintigny, Jamoigne, Rulles. Houdemont, Pin, Izel, Rossignol. C'est si loin là-bas, de l'autre côté de la forêt des Ardennes, sur les confins de la douce Lorraine.

Déjà, dès le 19 août, les soldats de l'armée du kronprinz venaient de Tintigny rançonner le village. Le 19, vers 11 heures, deux brutes réclament des œufs à **M. Jules ANDRÉ**.

« J'ai tout donné », répond-il.

Un bandit l'abat d'un coup de fusil dans le vestibule même de la maison.

LE 22 AOUT

La population inquiète sur le sort des braves marsouins, qui donnent tête baissée dans l'embuscade, s'attend à souffrir. Pendant dix heures Rossignol est le centre de la bataille, objectif de l'artillerie allemande d'abord, des canons français ensuite. Les habitants se cachent dans les caves et les jardins. Des hommes et des jeunes gens aident au transport des blessés qui affluent par centaines au château et aux divers postes de secours. Cette seule journée vit entrer 750 blessés à l'ambulance de **Mlles VANDERSTRAETEN-PONTHOZ**.

Dans le combat, six maisons brûlent. Six autres et le poste de secours des artilleurs sont incendiés par les Boches à leur entrée. Le soir, ils allument deux « torches », disent-ils eux-mêmes : une maison pour éclairer le camp des prisonniers, deux autres à la croisée des routes près de l'église pour éclairer leurs convois. Ils n'ont cependant trouvé aucun franc-tireur. Ils n'ont fusillé, le jour du combat, aucun civil.

LE 23 AOUT

Quelques groupes de soldats français éparpillés résistent encore. Un Alsacien, abrité au calvaire vis-à-vis de l'école, tue trois Allemands. Le courageux soldat est pris enfin et fusillé. Furieux de la

résistance rencontrée et du retard de leur marche, les Boches déchargent leurs armes en trois endroits, près de l'école, près de l'orme, à la route de Neufchâteau.

Aussitôt les cris : « Les civils ont tiré » donnent le signal. Les incendies recommencent aux abords de l'église et à la rue de Breuvanne. Des foyers sont éteints aux maisons **VÉFOND**, **GRAFF**, **COLLIN**, **BÉGUIN**, moulin de la Civanne. Les villageois épouvantés sortent des caves, fuient vers l'église. Quelques-uns, comme Mme veuve **COZIER-MERVILLE**, meurent carbonisés. Les soldats séparent les hommes et les jeunes gens de leurs familles ; c'est la scène la plus déchirante : les brutes arrachent les petits enfants des bras de leur père et enlèvent brutalement ceux-ci. Une mère de famille qui doit quitter sa maison en feu veut sauver quelques linges ; les incendiaires les rejettent dans le brasier. La femme doit, avec ses six petites filles de moins de quatorze ans, se réfugier à l'église.

L'église ! Le sanctuaire, maison de prière, devient une maison de tortures. On y enferme les habitants après les avoir terrorisés par des simulacres de fusillades. Les femmes et les enfants sont placés entre deux meules de foin qu'on allume ; on va les faire mourir ; quand le feu est dans toute son intensité, ils crient : *Heraus !* en ricanant. Un vieillard de quatre-vingts ans, **M. MARON**, qui est allé chercher des pommes de terre dans son champ, est assassiné auprès de sa brouette.

C'est l'incendie et l'assassinat.

Un soldat annonçait en allemand : « Ce soir, à 8 heures, on brûlera les maisons. » Et à 8 heures, au signal du clairon, on brûle. Et la nuit pleine de lueurs et de gémissements étend sur tout le pays son angoisse.

LE 24 AOUT

On s'occupe des morts et des blessés abandonnés. Les hommes d'Assenois — Les Fossés sont réquisitionnés pour enterrer les morts de la forêt. Ceux de Villers-sur-Semois — Orsinfaing enfouissent quelque 600 cadavres de chevaux. Ceux de Rossignol et des artilleurs prisonniers enterrent les morts sur le territoire de la commune.

Dans l'après-midi les Allemands, qui ont besoin de l'église pour leurs blessés, expulsent les malheureux civils qui souffrent de la soif et de la faim, les exposent sur le cimetière à un soleil torride, puis ils retiennent les femmes et conduisent les hommes qu'ils parquent comme un vil bétail dans le « camp de la misère ».

Les pauvres femmes supplient :

— Qu'on nous tue ensemble, sans nous séparer !

— Du calme, ordonnent les Boches, — par **M. MATHAY**, un habitant dévoué, qui s'est offert comme interprète et qui fut fusillé en gare d'Arlon le 26 août, — sinon, on incendie et on fusille.

Ce même jour on incendiait à Ethe, on fusillait à Ethe et à Latour. Ce jour-là, sombre jour ! Mais ce n'était pas encore le jour culminant de la grande pitié de Rossignol.

LE **25 AOUT**

L'armée active marche vers Paris. *Nach.Paris !*

La landwehr occupe le village. C'est la 2e compagnie du 118e.

Dans la matinée, quatre jeunes gens de Rossignol qui s'étaient réfugiés pendant deux jours à Marbehan rentrent chez eux, porteurs d'un passeport. On les appréhende. On les jette dans le train des prisonniers français. On les exhibe en Allemagne comme francs-tireurs, sous les huées et les menaces. Ils ne rentreront que le 20 juin 1915.

Vers 8 heures**, M. PIRSON**, conseiller communal, avec une équipe de huit concitoyens enterrent les morts. On les arrête. On les jette au « camp de la misère » qui se videra peu à peu. D'abord les prisonniers français qui s'en vont en douloureux convois vers d'autres camps où ils connaîtront une misère plus grave encore ; puis les hommes de Rossignol et quelques-uns de Breuvanne et Saint-Vincent, que les Français avaient réquisitionnés au passage pour conduire leurs vivres, sont entassés dans un train à bestiaux à la gare de Marbehan et conduits sur une voie de garage près de l'entrepôt d'Arlon.

Nuit cruelle !

On entend monter de ce train perdu dans l'ombre une rumeur de foule. On écoute. Il y a deux parties comme les deux moitiés d'un chœur qui se répondent. C'est le chapelet que récitent les prisonniers civils de Rossignol.

« ... maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il ! »

Terrible litanie !

LE 26 AOUT

A Rossignol les bandits continuent. Ils menacent d'un revolver et maltraitent le vénérable curé, l'abbé Charles **HUBERT**, âgé de soixante-dix-sept ans, qu'ils accusent d'avoir placé des mitrailleuses dans le clocher.

Vers 11 heures, **MM. J.-B. GOFFINET**, échevin, et **J. JACQUET**, comptable, dirigeaient une équipe d'ensevelisseurs. Ils cherchent s'il reste encore des cadavres à enterrer. Rencontrés par un capitaine et deux cavaliers au sud de Rossignol, ils sont accusés de pillage et fusillés. L'un est tué. L'autre, blessé, fait le mort. **M. JACQUET**, témoin irrécusable, raconte aujourd'hui comment ils montrèrent leur brassard et leur permis régulier de circuler, et que le capitaine commanda à son ordonnance d'arracher les brassards.

A Arlon, **Von Der ESCH** est commandant de place jusqu'au mardi soir et porte la responsabilité des tueries précédentes. Le mercredi matin, **Von HEDEMAN**, commandant du bataillon de Gotha, lui succède ; son chef est le général-major **Von TESSMAR**, commandant du corps d'occupation du Luxembourg. On l'interroge sur le sort réservé aux gens de Rossignol.

— Envoyez-les travailler à Trêves, dit-il.

Puis il se ravise :

— Ce sont des canailles. Qu'on les fusille !

Le capitaine **Von PUTKAMER** intervient, parait-il, il fait observer qu'il y a des vieillards, des infirmes, une femme.

— Qu'on les fusille !

Et **Von HOËRING**, oberstforster, est l'exécuteur. Dix par dix, les prisonniers s'avancent et tombent. De loin, on les voit faire le signe de la croix. Sur la voie de garage qui aboutit au butoir adossé au pont de Schoppach s'écroulent sous les balles 117 innocents. Par un raffinement de cruauté, Mme **HURIEAUX** est fusillée la dernière. Je la vois là étendue, en corsage blanc, sur cette photographie, où l'on distingue la longue rangée des corps devant des Boches qui considèrent indifférents leur ouvrage. Parmi ces victimes, il y a un vieillard de quatre-vingt-deux ans, il y en a huit de plus de soixante-dix ans. Des pères de famille sont fusillés avec deux fils. Un jeune homme paralysé est enterré avec sa béquille. Une mère de famille pleure le père, deux fils et deux gendres. Cette journée fit 64 veuves, 142 orphelins. Une femme, que **M. le curé de Rossignol** administrait en décembre 1914, pouvait lui dire : « Monsieur le Curé, j'ai vécu trop longtemps ; j'avais quatre fils mariés, et tous les quatre ont été fusillés à Arlon ! » Chaque famille a son drame. Six jeunes femmes, mariées pendant le premier semestre de 1914, sont veuves.

A Rossignol, les officiers boches affirment que les hommes travaillent en Allemagne.

— Nous ne sommes pas des barbares, proclament-ils.

Les misérables !

Plus tard, en septembre, ils enverront des enquêteurs qui d'abord se refuseront à croire puis, devant les témoignages … se retireront et désormais feront le silence.

Le silence ! Non, nous ne nous tairons pas, clament les veuves et les orphelins de Rossignol. Nous ne nous tairons pas. Nous crierons vers le Ciel avec le cri du sang de nos martyrs. Nous crierons : Justice ! Et la justice, c'est la punition des coupables. Et non seulement nous crierons contre les Boches, mais nous réclamerons les corps de nos enfants qu'on n'a pas encore voulu nous rendre. Nous exigerons que tombent les objections et les empêchements. Et le jour prochain où les corps de nos enfants nous seront rendus, nous leur ferons des funérailles solennelles et nous élèverons le monument, qu'ils méritent, nos martyrs, afin que la pierre commémore pour les générations futures la grande pitié de Rossignol.

Ainsi parlent ceux-ci qui sont de Rossignol, comme ont parlé ceux-là qui sont d'Ethe et de Latour, comme parleront les autres, de Tintigny et de Baranzy et de Musson et de tous les villages qui ont connu la grande détresse du pays gaumet.

SAINT-PHLIN.

———

Épinglons aussi cette émouvante éphéméride que publiait un journal du grand-duché de Luxembourg et qui constitue un document accablant pour les assassins teutons.

25 août 1914. — C'était à la terrasse du café du Commerce, sur la place d'Armes, à Luxembourg. Il était 8 heures du soir passées. Le colonel **TESSMAR** était installé avec deux autres militaires, ses compagnons habituels, **M. Von NELL** et le Justizrat **MEYER**, dans le coin de la terrasse à droite. Une ordonnance s'approche :

— Mon colonel, on annonce d'Arlon que cent vingt francs-tireurs ont encore été amenés !

— Bien ! Répond le colonel **TESSMAR**, avez-vous des wagons à Arlon ?

— Il paraît que non !

— Alors télégraphiez à Trêves qu'ils envoient des wagons.

L'ordonnance salue, se retire et s'en va dans la direction du café **JENTGEN**,

TESSMAR échange quelques mots avec ses compagnons, puis brusquement il se retourne. « Rappelez donc l'ordonnance », dit-il au garçon de café. En même temps, il hèle lui-même l'homme : « Revenez donc ! » Le planton arrive. « Après tout, dit le colonel, c'est vraiment beaucoup d'embarras (*was machen sie so viele Geschichten*) pour ce ramassis de francs-tireurs ! Qu'on les fusille tout bonnement. »

Ce que nous rapportons ici, nous le tenons de la bouche de quatre témoins oculaires, dont les témoignages sont absolument concordants. Nous ne parlons même pas de tous les témoins qui étaient à l'intérieur du café, ni de ceux qui sont venus quelques instants après et qui ont trouvé les habitués du café tout tremblants de la terreur que leur avait causée cet épouvantable incident. On a vivement discuté dans la suite la question de savoir si le colonel **TESSMAR** avait les attributions nécessaires pour faire exécuter qui que ce soit. « Que le colonel **TESSMAR** ait eu une « gueule d'assassin » nous disait, l'autre jour, un haut fonctionnaire luxembourgeois, c'est ce que tous ceux qui l'ont approché pourront confirmer ; mais en somme, ce n'était qu'un sous-ordre, et il serait bien étrange que le général **Von ESCH**, qui a sur la conscience les meurtres d'**Ethe**, lui ait concédé un tel pouvoir discrétionnaire. » Mais voici d'autres témoignages qui contribueront peut-être à éclaircir la religion des historiens de l'avenir :

Le colonel **TESSMAR** rentre le soir avec **MM. Von NELL** et le Justizrat **MEYER**, à l'Hôtel Continental où ils logeaient pendant tout le mois d'août : « Madame, dit-il à la propriétaire qu'il appelait la *Kratzbürste*, à cause de ses rebuffades à l'égard des officiers allemands, Madame, je vous invite pour demain à un beau spectacle à Arlon. Demain j'y ferai fusiller 120 Belges. »

Archive Internet